



Ecrits de Francette



France Lerondeau

Francette, notre sœur aînée, a laissé beaucoup d'écrits.

Dans ces pages, on découvre ce qu'elle a vu, entendu, deviné, vécu, imaginé.

Petit à petit, on en sait un peu plus à propos de nos parents, grands-parents et plus loin encore.

La musique qui tient une place importante était aussi présente dans notre enfance, premières leçons de piano avec notre grand-père Émile à Beaulieu-sur-mer, après la guerre, avec sa baguette très présente en cas de fausses notes.

Plus tard, Antoine a beaucoup pleuré sur le clavier avant de choisir la guitare, j'ai beaucoup aimé les heures de solfège dans le métro et le train de la Porte de Saint-Cloud à Igny (91), avec Zette, avant le piano et la danse.

Qui avant nous avait aussi fait ces choix ? Vous allez le découvrir en lisant ce petit livre entièrement mis en forme par Guillaume, en pensant à vous, les plus jeunes.

Musique, sport, comédie, jardinage, peinture, danse, couture et le reste, tout est là.

Les ressemblances sont aussi à trouver dans les photos.

Bonne lecture.

Michelle Blaise Lerondeau, grand-mère, mère, sœur, tante, etc.

Noël 2016

Les feuillets de Francette ont été retrouvés tapés à la machine ou manuscrits, avant que Maman ne les transcrive à l'ordinateur en les chapitrant chronologiquement.

C'est à partir de ces nouveaux fichiers que j'ai travaillé à corriger les fautes d'inattention et de syntaxe : certaines phrases demandaient d'être lues trois fois avant de commencer à en comprendre le sens, des pages entières étaient au présent, d'autres à l'imparfait, alors que de nombreux passages étaient très bien écrits et d'une remarquable fluidité. J'ai malgré tout laissé nombre de tournures qui peuvent aujourd'hui paraître désuètes, mais qui sont le style de Francette et se rapportent à une époque révolue.

Karen m'a plus tard fait remarquer que Francette avait suivi un atelier d'écriture, et que ce que j'avais pris pour des fautes de style étaient peut-être des exercices imposés par son professeur d'écriture, ou tout simplement un premier jet qu'elle espérait reprendre ultérieurement. Nous n'aurons pas la réponse à cette question et cela n'a aucune importance ; profitons de l'étonnante histoire de notre famille que Francette nous conte du milieu du XIXe à la fin du XXe siècle !

J'ai parfois demandé de l'aide et des informations à certains d'entre-vous sans pouvoir en dévoiler la finalité... Merci à Antoine et Denise, Céline, Patrick et Jacques, Karen, Justine, à Perrine qui a finalisé la couverture, et bien sûr à Maman qui m'a confié ce travail ardu mais passionnant !

Pour les nombreux questionnements qui m'ont assailli concernant syntaxe, ponctuation et typographie, saluons le site « la-ponctuation.com », ainsi que Marguerite Duras, Salman Rushdie, Marie Darrieussecq et Pierre Guyotat.

Guillaume Blaise

Note : pour visualisation sur écran en mode double page, les pages paires sont à gauche.

BIOGRAPHIE DES FAMILLES LERONDEAU ET ARCHAINBAUD

J'ai eu de la chance mon père était un homme inventif, passionné, autodidacte, curieux de tout, il avait décidé d'être peintre. À 15 ans, pour son entourage, il était « le peintre ».

Fils d'une paysanne savoyarde placée à la ville et devenue commerçante, et d'un père autodidacte qui accumula une bibliothèque d'œuvres complètes d'auteurs de l'antiquité jusqu'à ceux du XIX^{ème} siècle. Il rédigeait les critiques théâtrales pour un oncle journaliste à l'Intransigeant en plus de son petit emploi dans une banque. Son oncle, également employé de banque, était un bon graveur sur bois. Il travaillait d'après des photographies ou des tableaux, il était reconnu comme professionnel mais n'était pas lui-même créateur.

Ma mère avait fait des études à l'École primaire supérieure. Si elle n'avait pas quitté l'école trois mois avant les examens pour nourrir sa famille à la fin de la guerre (14-18), elle aurait probablement été institutrice.

De son côté, tous ses parents avaient des professions artistiques : son père chef d'orchestre, son oncle pianiste et compositeur, sa mère comédienne, sa tante tragédienne, sa sœur aînée harpiste, sa jeune sœur pianiste, son frère danseur classique, tante, cousine, grands-parents, tous étaient musiciens, certains professeurs au Conservatoire de Paris. Un seul d'entre eux était peintre.

Sa grand-mère maternelle était marchande des 4 saisons sur le marché de la Place des Fêtes à Paris, puis cultivatrice de pêches de Montreuil. Elle eut trois filles : la benjamine suivit ses traces, l'aînée devint tragédienne, et ma grand-mère comédienne.

Mon père travailla comme accessoiriste aux Folies Bergère, puis peintre de décors à la Gaîté Lyrique où mon grand-père était chef d'orchestre.

Mes parents – bien qu'admiratifs de ce milieu du théâtre et s'opposant aux bourgeois – avaient les idées larges mais étaient assez critiques vis-à-vis de cette société. Ils se posaient en couple moderne qui prenait ses responsabilités, malheureux tous les deux des mensonges dont ils étaient témoins chez leurs propres parents ainsi que chez les couples que ceux-ci fréquentaient. Ma mère critiquait ma grand-mère et la presque totalité des femmes qui se faisaient avorter dans les conditions de l'époque... Elle disait: « Nous faisons des enfants quand nous le décidons ! » Et ma grand-mère s'exclamait : « Tu as un mari admirable ! »

A cette époque, les enfants délaissés pullulaient, et la tradition familiale voulait que les femmes, seules personnes stables de la famille, recueillissent en plus de leurs enfants assez nombreux, d'autres enfants naturels ou abandonnés. Ma mère disait : « Tous les enfants sont naturels ! » En ce temps-là, les hommes vagabondaient.

La première héroïne familiale à perpétuer cette tradition, est une arrière grand-mère au nom polonais qui avaient eu neuf enfants et en avait perdu cinq, dont deux jumeaux non viables qu'elle avait elle-même baptisés à leur naissance. Elle avait, parallèlement à sa carrière de musicienne et de professeur au Conservatoire, élevé ses enfants ainsi que la fille naturelle de son mari. Elle avait incité ses fils à considérer celle-ci comme leur propre sœur – ce qu'ils firent – mais chose que elle, n'accepta pas facilement.

La deuxième mère adoptive fut ma propre mère, qui accueillit sa nièce, fille de son frère danseur, et un autre garçon, neveu d'un acteur connu.

La troisième était une tante de mon père, qui recueillit un jeune soldat malgache.

Nous avons donc un cousin noir, riche de chansons et de légendes nouvelles pour nous. Nous étions très fiers de cette famille d'artistes en opposition aux bourgeois.

Néanmoins, mes parents s'opposèrent à quelques membres de cette famille pour leur irresponsabilité ou pour leur manque de sens critique vis-à-vis de gens soit-disant importants, ou vis-à-vis de femmes « qui savaient y faire » auprès de mon grand-père, et que ma grand-mère accueillait avec une bienveillance aveugle.

Quand j'accompagnais mes grands parents « en saison » dans une ville d'eau, j'entendais l'une ou l'autre femme demander à ma grand-mère des recettes d'avortement ; quand je me promenais avec une chanteuse ou une musicienne de l'orchestre, j'assistais à la parade amoureuse des séducteurs – toujours riches – et j'observais avec attention les mines de l'un et de l'autre. Avant la promenade, j'assistais au choix des vêtements, des parfums, aux regards dans la glace, je me plaçais dans l'esprit de mes parents et je ressentais en moi-même un rejet pour ces attitudes, pour le factice, pour les faux-semblants auxquels elles souscrivaient. Je refusais ce monde et pourtant je m'en glorifiais auprès de mes camarades dont je me sentais alors différente.

La confusion se répétait à la maison dans l'atmosphère du sincère amour conjugal et familial de mes parents, exprimé avec humour et spontanéité. Avec certains amis, les conversations papillonnaient sur des thèmes « libertins », avec rires et sourires... Mais après leur départ, mes parents émettaient quelques critiques. À dix ans, il m'était impossible de comprendre ces contradictions, étaient-ils pour ou contre ? Où était la vérité ? Comment fallait-il se comporter ? Ils semblaient sourire du libertinage, et en même temps le condamnaient.

France LERONDEAU



Henri et Geneviève

JOSÉPHINE

« Pourquoi faut-il monter tant de marches ? » pensait Joséphine. « Et encore, je ne suis plus enceinte », ce qui lui était arrivé neuf fois dans sa vie. Elle s'accrochait à la rampe d'escalier de son immeuble du quartier Saint-Augustin, proche du Conservatoire.

Ah ! Ce n'était pas les belles grilles en fer forgé avec courbes et contre-courbes élégantes de son ancienne vieille maison : c'était de la fonte moulée, aux courbes géométriques, dépourvues



Joséphine Zolobodjanska

de sentiment, aux lourdeurs de grille de banque; c'en était pareil avec le nouvel Opéra !

Elle était sévère. Il est vrai qu'elle revenait du dernier étage de l'Opéra, de l'atelier des costumières, où sa mère Émilie taillait, drapait, cousait robes, tutus et pourpoints. Les deux femmes étaient assises bien droites, souveraines, tenues par une force morale incontestable, mais aussi par leurs corsets baleinés. Les fauteuils « de style » avaient été visiblement rafistolés et mis au rebut par les machinistes.

Dès qu'elles levaient la tête, ce n'étaient que franges dorées, bordures de toges impériales, dessous de dentelles ; il ne manquait que les jambes et les pieds. Elles baissaient les yeux, s'imaginant coupables de voyeurisme sous cette penderie de plafond.

Devant les murs, des porte-manteaux encageaient des flots de tulle soutenus par des ailes de cygnes ou d'amours ; un autre emprisonnait des trésors de chapes brodées d'ors et de paillettes, de cols de fourrure sur des robes de velours, jusqu'à une couronne de tsar qui trônait au milieu de la table.

Juste à côté étaient posées des sortes de fleurs de tulle froncé :

- Pourquoi ces fleurs ?
- Pas des fleurs, rembourrages pour faux seins, la danseuse étoile n'a pas.

Malgré son accent, Émilie parlait bien le français mais elles usaient ensemble d'un patois franco-polono-arménien, chuintant et roulant, qui faisait leurs délices comme de manger un gros gâteau bien collant de tradition familiale. Tout leur dialogue roulait sur l'énumération des enfants, leur santé, leurs maladies, leurs progrès – principalement en musique – puisqu'on n'envisageait pas d'autres professions : Joseph, Émile, futurs chefs d'orchestre, Madeleine pianiste, seul Paul voulait devenir peintre, curieuse idée ! Pourquoi devaient-ils tous faire de la musique ? Joséphine n'avait pas fait le métier de ses parents !

Son père, Omer, était tailleur, sa mère aide-couturière de son mari pour commencer, puis costumière à l'Opéra. C'est par cette petite porte que Joséphine avait franchi la frontière qui séparait l'apprentie couturière qu'elle était et la choriste à l'Église polonaise où son père chantait les basses, de l'inscription au petit cours de solfège puis à la réussite au concours du Conservatoire.

Émilie qui connaissait tous les musiciens, leur susurrant combien sa fille était douée ; ils l'écoutaient chanter, lui donnaient des conseils, lui faisaient abandonner le chant pour l'harmonie et la composition où elle était imbattable, la petite polonaise au grand nez d'arménienne.

Il faut dire qu'elles en mettaient un coup ces femmes de l'Est, de la force, du courage, de la ténacité, une vertu à toute épreuve, une piété populaire égayée par des soirées de chant à faire envie à tous les chefs de chœur de la capitale. Elle se retrouva parmi quelques filles au milieu de toute une classe de futurs chefs d'orchestre et compositeurs. Qui eut cru que cette fille brune, déterminée, aux traits fortement structurés – elle qui n'avait rien d'une coquette – séduirait le plus séducteur de la classe, Eugène. Elle qui n'était pas vraiment faite pour être chanteuse ferait la conquête de celui qui deviendra le spécialiste du chant, l'inventeur d'une méthode appréciée, l'homme de la sensualité et des qualités impalpables de la voix. Est-ce son rire d'Europe centrale, sa force de caractère, son esprit clair et bien organisé dont avait besoin cet homme léger et charmant ? Mais peut-on donner des récitals quand on n'a jamais le temps de retrouver une taille normale pendant quinze ans de suite. Elle venait d'accoucher de deux petits jumeaux non-viables, qu'elle baptisa elle-même pendant que la sage-femme coupait les cordons ombilicaux ; quatre jours plus tard, elle reprenait ses cours, dirigeait la maison, supervisait la gouvernante des petits, vérifiait si ses fils faisaient bien leurs devoirs avec l'instituteur qui venait à la maison. Ils décidèrent de faire chambre à part.

Eugène était plus affectueux que jamais, rentrait de plus en plus tard, revenait chargé de cadeaux, accablé de culpabilité, surtout quand sa maîtresse mit au monde une petite Mathilde. Joséphine fut son confesseur, sa conseillère compréhensive, et elle décida qu'elle se chargerait de l'éducation de Mathilde, qui vint plus tard faire ses devoirs à la maison et suivre ses cours de piano.

Elle fit promettre à Eugène, s'il lui survivait, qu'il épouserait la mère de Mathilde, ce qu'il fit. Mais, née fille adultérine, la loi ne permit jamais qu'elle soit reconnue comme sa fille légitime. Joséphine inculqua à ses enfants un amour fraternel pour leur demi-sœur, ce qu'ils firent avec naturel en y ajoutant une pointe de protection.

Adultes, c'était eux qui allaient la chercher quand elle disparaissait trop longtemps à leur gré ; elle prenait ses distances avec les musiciens, avec la famille peut-être, elle recherchait les écrivains, les peintres. On murmura qu'elle menait une vie assez libre : elle avait compris que ce qui était admis pour les hommes, l'était moins pour les femmes de la famille...

Quant à Joséphine, elle demeura un roc, aux grottes affectives tapissées d'algues douces, un Saint-Bernard hautement cultivé ; elle semblait ne jamais faiblir dans aucun domaine, elle demeurait dans son intégrité, et c'est peut-être pour cela qu'elle se faisait connaître sous son nom de jeune fille et qu'elle choisit de conserver la désignation féminine et polonaise du nom de ses parents, elle était Joséphine Zolobodjanska.

1889 - Monsieur Paul Georges Archainbaud, jeune peintre de talent, aîné des fils de l'excellent professeur de chant du Conservatoire, Monsieur Eugène Archainbaud, épouse Mlle Victorine Louise Alice de Méric, actrice.

ÉMILE ET LES SIENS



Émile allait et venait, allumait un chandelier, jetait un châle indien sur le dessus du piano droit, déplaçait les partitions – dont quelques unes étaient manuscrites – faisait brûler quelques grains parfumés. Le vitrail de style mi-gothique mi-Renaissance, qui doublait les vitres, dispersait des taches roses, vertes et bleues sur la table déjà dressée. Des chaises à hauts dossiers tarabiscotés suggéraient des cathédres du Moyen-âge finissant. Car il fallait être gothique, florentin, celtique, oriental, ésotérique, tout sauf classique en cette fin du XIX^{ème} siècle.

Seul Paul, le peintre de la famille, restait fidèle élève de son académicien de professeur, Jean-Paul Laurens.

Ils arrivèrent tous à la fois : les femmes portaient des robes souples, serrées à la taille avec un mouvement plongeant qui semblait prolonger l'amplitude de la poitrine. Fixée sur les chapeaux, tels des parterres de fleurs, la superposition de soies faisait chatoyer les couleurs. Jo, (prononcez Djo), entourait de ses attentions une beauté qui

avait du chien, Madame Fage, la belle Fagette, plus âgée que lui,

Émile Archainbaud

et la consolait de devoir supporter son riche et vieux souteneur.

D'ailleurs, Jo n'aurait jamais pu lui offrir le train de vie qu'elle exigeait. Ces jeunes artistes romantiques qui se riaient des snobs, des nobles et des nouveaux riches, avaient pourtant les yeux fixés sur eux, usaient des mêmes tailleurs qu'ils ne payaient pas, et parfois des mêmes maîtresses dont ils recevaient à l'occasion quelques cadeaux. Reynaldo Hahn commençait à préluder au piano, Émile tournait les pages. Une jeune femme prenait son souffle, arrondissait les lèvres et déployait des sons serpentins.

Mathilde restait à l'écart, renfrognée. Jo quitta sa compagne pour sauver cette demi-fraternité à laquelle il tenait, suivant l'exemple de sa mère. Guillot (de Saix) continuait à bavarder «...La fille des coffres-forts Bauche, vous imaginez Marcel, et nous deux comme spectateurs de cette société qui nous admet à peine...» Marcel (Proust) était fasciné par cette mignonne, indifférente à tous, centre de son petit monde. Elle aura tout : les coffres-forts et ce qui était dedans.



Paul Georges Archainbaud

Et quand elle aura soixante dix ans, elle dira : « J'étais l'une des jeunes filles en fleurs, ils finissent toujours par nous posséder, ces richards. »

ÉMILE ET EUGÈNE

Émile aimait cette garçonnière que son père avait offert à ses trois fils. Amoureux d'objets rares, c'était là qu'il entreposait ses trouvailles. Même aujourd'hui, fauché, endetté, il rapportait un petit vase chinois d'un vert céladon irrésistible. Il n'avait pas résisté.

Ce jour là, son père lui avait donné rendez-vous ici. Il pressentait que c'était pour lui faire des reproches, mais il ne se doutait pas de l'étendue de la catastrophe.

Dès son arrivée, Eugène sortit de sa poche une liasse de papiers : les factures de son fils ! Les créanciers exaspérés s'étaient adressés au père du débiteur avec menace de saisie. Il était déjà arrivé à Émile de retrouver, collé sur la porte, un avis de saisie. Il se souvenait de sa course angoissée auprès d'amis plus argentés, des parents qui l'avaient sermonné, et de l'huissier, intraitable et narquois, qui ne lui fit pas grâce d'un centime avant de lui accorder la main-levée de la saisie. Mais, léger, incapable de se soumettre à la réalité, il se sentait incompris, injustement traité, et il regardait le petit vase avec un regard tendre et interrogateur : le vase resta semblable à lui-même.

Émile se retourna vers Eugène et vit alors une trace de rouge au coin de sa lèvre, il dissimula un sourire. Les trois hommes de la famille suivaient avec indulgence les aventures amoureuses les uns des autres. Eugène était pressé, il devait se rendre au Sénat pour rencontrer le Sénateur du département du Nord.



Eugène Archainbaud

« On va monter Lakmé au Théâtre de Lille, j'ai vu le Maire et le Directeur du Théâtre cette semaine. » Ça y était : le grand cirque commençait. Émile comprit tout : hier soir, attablé au Café, alors qu'il écrivait une lettre aussi romantique qu'implorante à la petite Comtesse de R, une petite garce de coquette qui se cachait derrière son Comte de mari pour allumer tout les hommes – ça l'excitait, il voulait être l'élu – il entendit derrière lui une jolie voix de femme qui tentait d'embobiner un homme.

Amoureuse ou simulatrice du coup de foudre ?

Émile enchevêtrait ses mensonges écrits aux mensonges vocaux de la femme, jusqu'au moment où les intonations attendries de la voix masculine se révélèrent appartenir à son père. Il savait combien de coups de foudre allaient zigzaguer vers le maestro, chargé de recruter cent choristes et dix premiers ou seconds rôles. Sa ou ses maîtresses en titre ne le verraient pas beaucoup. Il les quitterait agacé en disant : « Je vais à mes affaires ! » Affaires brunes ou blondes, répétitions et rendez-vous aussi...

- Maman sera-t-elle à la maison ce soir ?

- Oui, mais elle travaille avec Massenet pour mettre au point la symphonie qu'il donnera en première audition chez Padeloup.

ÉMILE et LUCIE

Émile, tout excité, essayait de passer entre les groupes de spectateurs, nombreux en ce jour de Concours. Il repassait, questionnait certains, repartait en sens inverse, puis réapparaissait en tirant son père vers les loges : « C'est inoubliable ce que j'ai vu ce matin, une femme admirable ! Une beauté ! Une jeune fille adorable ! Je l'ai vue donner la réplique, c'est elle qui va passer maintenant. Il faut que tu la voies, c'est celle-là que j'épouserai ! » Eugène suivait en riant. « Du calme ! Du calme ! Ne t'emballe pas ! » Mais lui aussi aimait les coups de foudre, une nouvelle beauté à découvrir, c'était toujours agréable. Installés dans la loge, l'un debout, l'autre assis, ils attendaient le lever de rideau.



« Lucie, dans les coulisses, souffrait mille morts, la bouche sèche, elle buvait un peu, essayait de prononcer les premières répliques de son texte. Elle tentait de se faire la bouche, selon l'expression des comédiens, mais c'était le trac ! Le trac qui vous vide le corps. Deux heures plus tard, Lucie pleurait dans les coulisses : « J'ai raté mon Premier Prix ! » Le Père Got avait l'air ennuyé. À vingt heures, Lucie avait le Deuxième Prix.

Elle avait raté le Premier Prix, mais elle ne se doutait pas des sentiments qu'elle avait déchaînés. Le fils délirait, le père était conquis, ni l'un ni l'autre n'avaient échangé une parole avec Lucie. Ils la voyaient déjà sortant de Saint-Augustin, de la Madeleine pourquoi pas ? Leur enthousiasme était sans bornes : « Malgré le trac du début, c'est une bête de théâtre ! » Déclaration commune !

Un mois plus tard, Émile traversait à grandes enjambées cette même entrée du Conservatoire d'Art Dramatique, quand Eugène l'interpella : « Alors, ça s'est bien passé cette tournée avec Sarah Bernhardt et

ta belle Lucie ? » « Avec Sarah, oui ! »

Émile ne disait pas comment Lucie – qui jouait dans une courte pièce en alternance avec la Gismonda de Rostand dédiée à Sarah – comment Lucie l'avait apprécié. Par malchance, il n'était pas loin d'elle quand ils se dispersèrent dans le parc du Casino après la première réunion avec le directeur de la tournée.

Il entendit Lucie dire à une compagne : « Il est bien laid, le nouveau pianiste ! »

- Tu es bien difficile, il a beaucoup de succès, tu sais ! répliqua l'autre.

- Je lui ai trouvé l'air tout bête quand il m'a parlé. Ce n'est vraiment pas mon genre ! C'était la première fois que son charme n'opérait pas.

Balayées les mondaines et les demi-mondaines, Émile était redevenu le soupirant de vingt ans qu'il était, l'amoureux transi, et, comme on se soumet aux modèles de l'époque, l'amoureux romantique épris d'une étoile, d'un ange. Le solide bon sens de Lucie, son franc-parler ne dissimulaient rien de ses origines populaires, elle devint alors Cosette et lui Marius. Elle riait de

ces allusions « hugolesques ». Tout cela il ne le disait pas à Eugène. Comment convaincre la perspicace Lucie ?

Croyant la séduire par ses largesses, il avait invité la troupe dans le restaurant le plus réputé de la ville ; rien ne manquait, pas même le meilleur champagne. Il avait dépensé deux fois son salaire de la tournée pensait Lucie, et même s'il ne regardait qu'elle pour le moment, elle avait vite découvert sa réputation de séducteur et elle avait bien compris qu'un « homme à femmes » le resterait toute sa vie. Mais, si Lucie était réticente, son sourire n'était pas totalement décourageant.



Joseph Archainbaud

LA DEMANDE D'ÉMILE

Émile connaissait l'adresse de Lucie ; fallait-il faire sa demande par écrit ? Solliciter un rendez-vous ? Il décida, comme un galant de comédie, d'aller voir sous les fenêtres de sa belle. Le cocher de fiacre l'arrêta juste avant les fortifications. Émile lui abandonna un large pourboire en disant : « Merci, mon brave ! » Il était à la Porte des Lilas, qui portait bien son nom, des lilas fusaient de toutes les grilles des jardins, un miroir d'eau pure reflétait les arbustes et les guinguettes : « La Chaumière des Lilas », « le Bistrot du Moulin », où l'on voyait tourner doucement les pales de la roue. Il descendit la rue de Mouzaïa, grimpa des ruelles abruptes, en descendit d'autres, les becs de gaz donnaient une touche urbaine à ces villas champêtres, on voyait des tonnelles et des balançoires dans les jardinets, les fillettes sautaient à la corde selon des rites mystérieux. Ce parisien qui n'allait que de l'Opéra à l'Opéra-Comique, que du Conservatoire au Théâtre Français, s'extasiait sur les fleurs, sur l'air pur, sur ces honnêtes gens. Enfin, la maison de Lucie !

Dans le jardin, une femme, sa mère peut-être, composait des bouquets. Quelle occupation bien féminine ! Oserait-il sonner ? Sa canne à pommeau ciselé, son huit-reflets lui donnait bonne allure. Il osa, se présenta, fit un baise-main à Mémère ébahie et se jeta dans une déclaration d'amour confuse qui la fit éclater de rire. Elle comprit vite qui en était la destinataire.

À quelques jours de là, Émile écrivit ce qu'il pensait être sa dernière lettre à Lucie. Il jurait – sans rien espérer – de sa fidélité, de sa bonne gestion de l'argent. Il ne faisait pas de chantage, ni

au suicide, ni au désespoir ; il restait digne. Pour lui il n'y avait plus rien d'imaginable après le refus de Lucie. La disparition de Lucie, c'était le vide pour des années, toute la vie était décolorée, dérisoire, décentrée, démantelée, désolée. Huit jours plus tard, Lucie, l'air pensif, montait l'escalier qui menait au petit appartement d'Émile. Au deuxième étage, elle rejoignit une femme qui montait plus lentement qu'elle. Lucie la reconnut pour l'avoir aperçue au Conservatoire, Joséphine Zolobodjanska, la mère d'Émile. Il leur avait demandé de venir dans son domaine à lui. Lucie avait lu la dernière lettre d'Émile. Elle ne croyait pas à ses promesses, mais le ton retenu d'Émile lui en disait plus sur la qualité de l'homme. Elle connaissait la valeur du musicien, elle pensait qu'il serait l'un des meilleurs chefs de sa génération, puis elle s'avoua qu'elle l'aimait.

Dès qu'il ouvrit la porte et qu'elle vit son visage, en brave fille de Belleville, elle retrouva ses élans populaires ; peu importait le témoin maternel, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Émile entendit un : « Mon Toto ! » qui le ravit. Les mânes de Juliette Drouet devaient planer dans l'escalier. Joséphine ne pouvait rester indifférente devant les premiers émois des amoureux ; après avoir embrassé Lucie, elle commença à parler de l'avenir, tout d'abord de la cérémonie. Pendant qu'Émile perdait la tête, baisait les mains de Lucie, elle envisageait divers types de mariage dans l'une ou l'autre de leurs paroisses respectives. Lucie avoua alors et regretta tous les cours de catéchisme abandonnés aux fillettes plus dociles. Émile qui lui avait dit combien sa mère était pieuse, sembla sortir de son rêve ; encore une fois, il ne voyait aucune solution. « Et bien ! », dit Joséphine qui avait l'habitude de maîtriser les problèmes pratiques aussi bien que la fugue et le contrepoint, « l'Abbé Manceau viendra vous enseigner le catéchisme à la maison ! » Émile réapprit son catéchisme en contemplant Lucie...

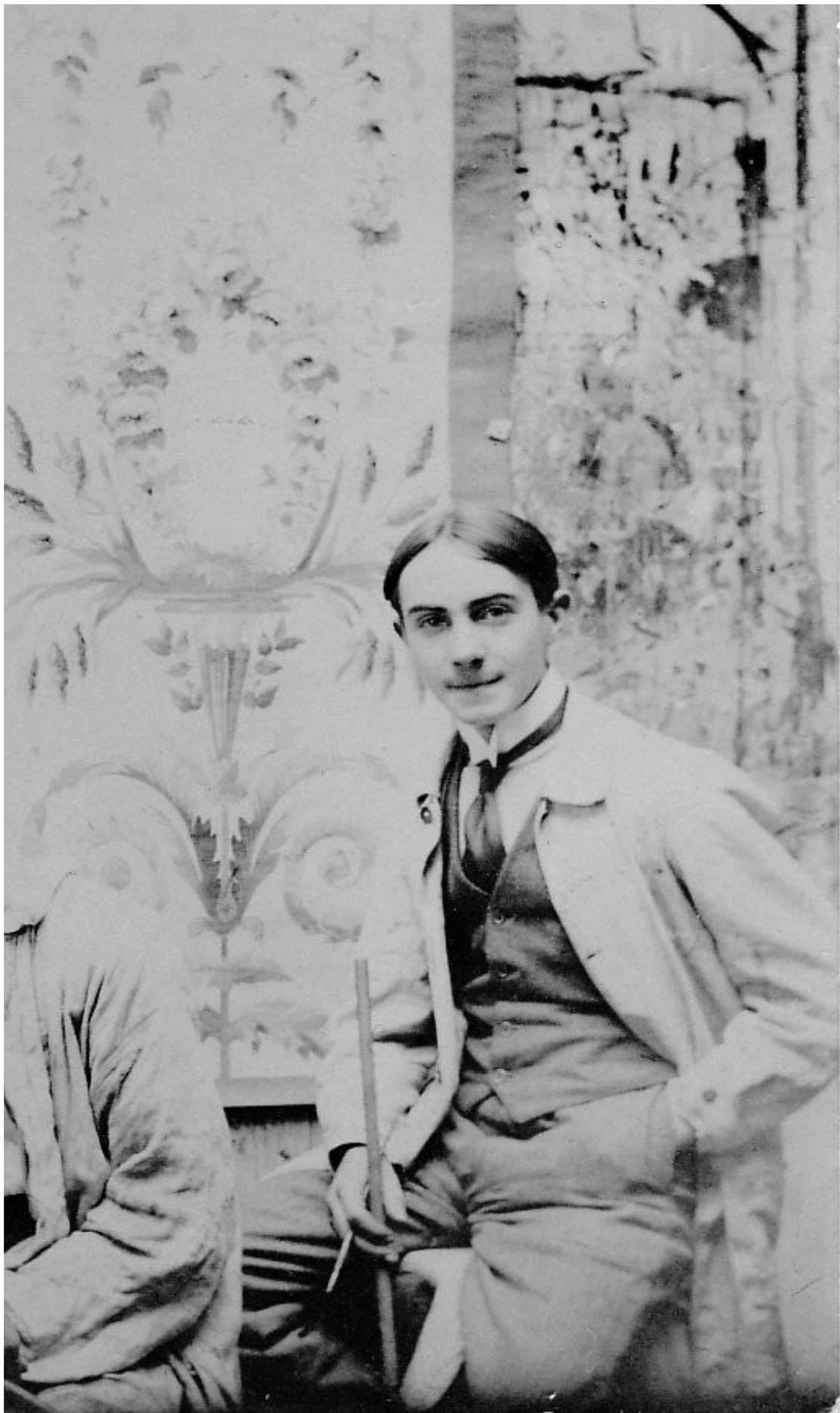
LUCIE – SA JEUNESSE

Lucie avait déjà posé un pied joliment chaussé sur la première marche de la petite maison blanche à un seul étage. Les fenêtres étaient tout de même entourées de moulures classiques et la porte surmontée d'un fronton triangulaire. Un seul regard suffisait pour englober le jardin minuscule. Ceux des voisins étalaient aussi leurs quatre mètres carrés, pas plus mais avec des variantes : un banc au fond, un arbuste à droite, une balançoire ou un petit moulin dont les ailes tournaient vite, au vent de ce haut quartier de Belleville. Le ciel était vaste, pas un immeuble ne dissimulait l'horizon. C'était pareil et un peu différent des deux côtés de la ruelle pavée, de la Villa, comme on disait, Villa Compans, quartier de Belleville, dix-neuvième arrondissement.

Un fiacre attendait Lucie qui d'une main retenait la porte entr'ouverte pour sa mère qui tardait. Elle ne s'impatientait pas, elle regardait la peinture bleu-canard qui s'écaillait déjà. Les lignes de rupture ne se prolongeaient pas : d'une écaille à l'autre la brisure déviait en escaliers dévoilant l'ancienne couleur rougeâtre de la porte sur laquelle la silhouette de Lucie se détachait. Femme élégante et bien tournée, la vaste ellipse de son chapeau était adoucie par des rubans et des fleurs et par ses cheveux moussus. Le visage et le cou paraissaient tout menus entre le large chapeau et les rotundités du corsage de soie qui était brusquement resserré à la taille par une haute ceinture.

En se retournant, elle avait donné un tour de vis au niveau des genoux à sa longue robe plissée qui s'évasait en corolle, la partie charnue de sa personne en était d'autant mieux mise en évidence. La main fine, le bras droit un peu levé sur la porte, le profil perdu dans l'ombre de la maison, elle symbolisait la femme affichée sur les murs qui vantait la dernière pièce de Madame Sarah Bernhard.

Henri Lerondeau à l'Ecole des Arts Appliqués ►



Elle regardait briller les meubles de son enfance, elle avait aimé ce tapis avec ses grandes fleurs rouges ; pourquoi lui paraissait-il si touchant et si laid aujourd'hui ? Peut-être parce que son mari l'avait emmenée en voir de si beaux, avant d'en choisir un, véritable peinture moelleuse. Mais le plaisir de cette évocation se coinça en une petite angoisse au souvenir de la facture toujours impayée.

Pourquoi le logis de ses parents était-il si sombre ? Et cette suspension de si mauvais goût qui laissait voir la flamme du bec de gaz allumé en permanence. Ils avaient pourtant assez d'argent pour faire ouvrir de larges fenêtres, changer ces rideaux trop lourds, construire une véranda accueillante décorée de feuillages comme elle en voyait dans les maisons à la mode en ce début de siècle. Ils venaient bien d'acheter un terrain aux Lilas.

Les interjections du cocher, adressées au cheval qui s'impatientait lui fit lever les yeux. Au loin, Paris s'étalait dans un gris-rose de printemps, elle se sentit revivre, c'était là-bas sa vie .

Enfin, sa mère apparut, large silhouette dans l'ouverture de la porte :

- Ma petite fille, je t'en prie, réfléchis ! Je recevrai toujours tes enfants quand tu partiras en voyage, tous tes enfants, reprit-elle en baissant la tête. Pense à ta santé, je t'en prie. Ah ! Ton mari est bien égoïste !

Lucie l'embrassa en la serrant dans ses bras, au bord des larmes. Sa sœur Angèle était restée debout dans le jardin, l'air triste, un peu désapprobatrice, elle qui dorlotait si bien ses nièces comme sa propre fille. « Mais pourquoi est-elle affublée de ces robes informes, sans couleurs ? » se demandait Lucie. Un peu de couleur aurait éclairé ce visage ingrat. Combien d'amies de Lucie se faisaient un genre de leur laideur, compensée par des toilettes chatoyantes. On disait : « Elle a quelque chose ! Elle a du chien ! » Ou, suprême compliment : « C'est une lionne ! » en faisant claquer le pouce et l'index.

Il est vrai que pour vendre des pommes sur le Marché de la Place des Fêtes... Mais non, il y en a d'autres qui se pomponnent, qui font se retourner les charretiers venus des Halles, et même les bourgeois qui risquent un compliment.

« Pourquoi sont-elles si pingres ? »

Lucie ramassa le plissé léger de sa robe pour monter dans le fiacre. Une fois assise, elle repoussa ces pensées critiques : « Pingres ? Non ! » Elle serra son sac qui contenait les billets généreusement prêtés par sa mère, ça paierait bien deux mois de loyer et de nourriture, elle était peu dépensière !

Le fiacre s'engageait dans la descente de Ménilmontant, cette tranchée taillée dans les immeubles parisiens. On abandonnait peu à peu les rues bordées de maisons basses et de jardins, on sentait qu'on allait plonger dans le cœur de Paris, dans ce Marais où elle habitait. Elle avait été heureuse à Belleville, gâtée par ces gens modestes ; elle avait aimé cette maison, et même l'affreux jeté de table qu'on enlevait pour jouer aux dominos. Elle entendait encore les rires des fillettes, les plaisanteries des parents, les miaulements des chats, les voix des voisins qui arrivaient pour un oui ou pour un non.

Elle aurait pu suivre la voie tracée par sa mère, vendeuse de fleurs et de fruits sur le marché et couturière aux heures creuses. Ses parents lui auraient peut-être acheté un magasin de vêtements et colifichets, elle aurait épousé un homme plus distingué que ses petits camarades de la Villa, elle aurait déjà une demi-douzaine d'enfants, adorés par sa mère et sa sœur, elle n'aurait aucune de ces angoisses qui lui serraient le cœur.

Non ! C'était là-bas qu'était sa vie ! Avec cet argent en poche, elle réinventait son intérieur, elle le passait en jugement : le papier de la salle à manger ? Elle le remplacerait par un faux cuir repoussé, le dessus du divan du salon en velours frappé rouge sombre, ça serait d'un chic avec les coussins qu'elle brodait quand elle voyageait...

Décidément, c'était contagieux l'amour des belles choses que son mari lui avait enseigné, mais elle était capable de s'en passer. Ce n'était pas le luxe qui l'avait attirée vers un autre monde, c'était un enchaînement, la fatalité. Sa sœur aînée, Léontine, s'était sauvée vers les beaux quartiers et les grands théâtres, elle ne revenait plus Villa Compans, même pas pour embrasser sa mère.



Henri et Geneviève Hendaye 1933

Non, elle n'agirait jamais comme ça, et puis c'était de Belleville qu'elle tenait ses racines. Elle avait été heureuse, comme tous les enfants de la Villa qui s'agitaient et trouvaient leur bonheur dans les coins et les recoins, qui cachaient des cages avec des insectes, des souris, trésors peu appréciés des parents. Les garçons avaient des occupations techniques : plier des morceaux de carton, les perforer, passer des tiges d'arbustes dans les trous, arrimer des ficelles et des bouts de tissus sur des bâtons. C'était du sérieux, il y avait un objectif concret.

TRAGÉDIENNE – COMÉDIENNE

« *Les filles !... Ah ! Les femmes !... Toujours le rêve...* »

Depuis que Monsieur Bouchetal avait emmené « ses femmes » pomponnées et enrubannées au théâtre, les filles s'étaient déchaînées : toujours sous la direction de Léontine – l'aînée – les drames romantiques de grands ou de petits auteurs battaient leur plein Villa Compans. Un seul garçon participait, il jouait les rois, les valets, les traîtres et les amoureux et quand il n'avait rien à dire, il tapait sur des caisses de carton ou de métal pour rythmer les actions toujours véhémentes et dramatiques.

Léontine, autoritaire, était toujours la Reine, victime éplorée ou dominatrice criminelle. Angèle, toujours débonnaire, au physique ingrat, au visage un peu chevalin, même jeune, apparaissait sur les photographies toujours souriante, penchée vers un enfant, vers un animal, au dessus d'une soupière, la louche à la main. Elle n'avait fait qu'un acte d'autorité dans sa vie : Georgette, car elle se prénomma Georgette, avait décidé, le jour de ses cinq ans qu'elle s'appellerait Angèle. Après une journée de ce que les adultes appelaient un jeu, elle ne répondit plus au nom de Georgette ; la famille dû s'incliner. Mais elle accepta toujours d'être la suivante de Léontine.

Lucie, le nez retroussé, la parole vive, mais avec une innocence de petite dernière, incarnait les héritiers du trône, fille ou garçon, menacés de mort par les traîtres. Lucie ne supportait pas cette vision déprimante de l'histoire. Elle pleurait et criait : « Je ne veux pas être morte ! », Houspillée par Léontine et sommée de reprendre son rôle, elle recommençait bientôt à pleurer et s'enfuyait auprès de sa mère qui triait des fleurs et préparait des bouquets.

Madeleine Heisser ►

Pauline, Mémère pour tout le quartier, était de ces belles femmes courageuses, marchandes de quatre saisons dont Napoléon disait qu'elles avaient la voix et le port de tête des grandes actrices. Et pourtant, elle était timide, arrivée petite fille de son Alsace natale avec ses treize frères et sœurs. Ses parents avaient abandonné la boutique de « delicatessen » pour ne pas devenir allemands en 1870. La seule solution quand on a perdu sa boutique, c'est d'acheter une petite voiture triangulaire à trois roues, deux brancards et quatre montants qui supportent une bâche les jours de pluie. Elle partait à cinq heures du matin aux Halles de Paris et elle remontait, tirant, poussant, jusqu'à la Place des Fêtes pour vendre ses fleurs.

Léon, Monsieur Bouchetal, dans une pièce peu éclairée du rez-de-chaussée, protégé par un tablier de cuir, était debout devant des plaques perforées de plusieurs centaines de trous.



Pauline Bouchetal (Mémère) ►

Les flammes des petits réchauds passaient du violet au jaune quand il approchait ses cassolettes remplies de liquide transparent : quelques gouttes dans chaque trou, une seule goutte de verre coloré, puis le verre blanc, il fabriquait des yeux de poupées puis les vérifiaient à la loupe : bleus, verts, marrons. Il avait encore la loupe à la main quand arrivaient ses filles, puis il se souvenait qu'il ne devait pas regarder de si près les yeux bleus, verts, marrons de ses trois filles si différentes.

Quelques années plus tard, Angèle (Georgette) accompagnait déjà sa mère au marché, engoncées dans plusieurs châles quand il faisait froid, avec des mitaines qui leur permettaient de rendre la monnaie. Léontine ne daignait pas jouer ce rôle de marchande.



Monsieur Bouchetal se demandait s'il était bon de continuer à sortir ses femmes, à entretenir ce goût pour le théâtre. Mais il aimait ça. Ils allaient parfois dans les grands théâtres, mais le plus souvent dans les petits théâtres de quartier, comme le Concert Pacra sur les Boulevards, où les jeunes acteurs, chanteurs, mimes, acrobates, entraîneurs de petits chiens, donnaient de courtes prestations. La notoriété a souvent commencé dans ces théâtres à frontons et colonnes qui devinrent trente ans plus tard des cinémas de quartier et maintenant des supermarchés.

Une présentatrice assurait les enchaînements ; elle connaissait ses fidèles spectateurs, interpellait les retardataires, commentait un nouvel accoutrement, taquinait les uns sous les rires des autres. Puis elle terminait la séquence en disant : « Et maintenant, les choses sérieuses... Le début du spectacle ! » Elle se retournait, se penchait en avant et retroussait prestement ses jupons sur une culotte frisée de dentelles !

Parfois, c'était des drames entiers ou contractés : *Notre-Dame de Paris*, *Les Deux Orphelines*, *La Fille du Forçat* ; les sentiments débordaient, on implorait ou remerciait Dieu à tout instant, on se jetait dans les bras les uns des autres.

Léontine revenait de ces soirées chavirée, transportée, confortée dans sa vocation. Elle se voyait dans chacun de ces rôles. Elle s'était renseignée, elle savait qu'il fallait d'abord entrer au Conservatoire. Quelle vie elle fit subir à ses parents avant d'obtenir leur permission ! Devant leurs hésitations, elle répliquait : « Je serai tragédienne ou je me transpercerai le cœur ! » Pauvre Monsieur Bouchetal, pauvre Mémère Bouchetal ! Tout le quartier était au courant et donnait des conseils.

Le Conservatoire était connu des petites gens, surtout les cours de danse classique : on disait que toutes les futures danseuses étaient filles de concierges. Ce n'était vrai que pour la fille de la concierge du 11 Place des Fêtes. La mère de la future danseuse fit miroiter à Mademoiselle D. professeur de danse, ex première danseuse, l'entrée d'une nouvelle élève en cours particulier. On accepta leur présence au Cours de Danse du Conservatoire.

DANSE OU THÉÂTRE

Léontine Bouchetal ▼

Ce jour là, Lucie eut l'impression d'entrer dans une buanderie où bouillaient trois ou quatre lessiveuses. Quand elle vit les élèves du cours précédent sortir ruisselantes de sueur, elle comprit d'où venait l'odeur que les pauvrettes allaient camoufler sous des senteurs d'eau de Cologne. Un peu dégoûtées, Mémère et les filles allèrent s'asseoir à côté des « mères » qui commençaient à sortir leurs tricots. Les nouvelles arrivées se dirigeaient directement vers les barres, y calaient leur talon et s'étendaient de tout leur long sur leur jambe bien tendue.

On ne pouvait imaginer des accoutrements plus enlaidissant : pour conserver leur chaleur aux muscles, elles entassaient les tricots, les culottes courtes ou mi-longues par dessus les maillots ; les chaussettes sans pieds tire-bouchonnaient sur les chevilles, une veste était nouée par les manches autour de la taille pour se réchauffer aux temps d'arrêt. Tout cela lavé, relavé, ou peu lavé, aux couleurs de plus en plus pisseuses. C'était l'envers du costume de scène.

Tout à coup, Mademoiselle appela Rolande, une petite pâlichonne et commença à la palper comme l'aurait fait un maquignon. Elle la maintenait de profil, lui appuyait une main sur le ventre, l'autre sur les fesses pour effacer la cambrure des reins. La fille replacée de face, elle lui tâtait l'intérieur de l'articulation des genoux et des malléoles. Pendant ce temps, d'autres délaçaient leurs chaussons pour replacer des morceaux de coton plus ou moins propres entre leurs doigts de pieds. Rolande reprit sa place. Les autres étaient déjà assises par terre, les pieds réunis, tentant d'ouvrir leurs genoux jusqu'à toucher le sol, Rolande en était loin. Mademoiselle D. fit signe à une élève de venir poser un pied sur chaque genou, et de se tenir debout. Rolande devint livide, mais ne broncha pas. On supporte tout pour devenir danseuse.





Aux premiers accords du piano, les ports de bras en anse, les positions pieds et genoux ouverts les transformaient en figures géométriques ou en toupies, mais en toupies qui dispersaient des gouttes de sueur.

« Enchaînement ! » proclama Mademoiselle D. « On se souvient ? »

On, c'était d'un côté, quinze visages angoissés et trente chaussons qui tentaient de reconstituer l'enchaînement ; de l'autre côté, c'était quinze mères qui suggéraient des yeux et des lèvres, qui indiquaient du bout des aiguilles à tricoter : les glissades, les assemblés, les jetés... Et pour finir les tours piqués. Elles ne pardonnaient rien, on les appelait « les monstres sacrés », tous leurs rêves allaient se réaliser ou s'effondrer. Puis Mademoiselle esquissa l'enchaînement avec ses souliers de ville et son élégante robe noire, et alors, tous les visages exprimèrent le bonheur d'un moment inoubliable. C'était le sommet de la perfection. Elle était l'un des maillons d'une dynastie, il y avait toujours une Mademoiselle D. danseuse étoile.

- Tu ne voudrais pas être danseuse ? demanda prudemment Mémère à Léontine.

- Tragédienne ! fut son seul mot.

◀ Patrick Lemaire



France et Émile

Le Jury n'a pas distribué de 1^{er} prix aux femmes : il a bien fait. Il a accordé un second prix à Mlle Lucie Bouchetal.

Ne le blâmons pas de cette générosité, qui est d'autant plus méritoire que rien ne l'y obligeait.

Mlle Bouchetal aura besoin surtout d'apprendre la distinction.

Elle a fait à Hippolyte la déclaration de Phèdre et a jeté les derniers vers avec un assez bel emportement.

C'est ce qui lui a valu sans doute le suffrage du Jury.

Henri Michel « Le Temps » au Maroc Tanger 16 juillet

AU CONSERVATOIRE

Combien de colloques d'après dîner furent consacrés à débattre du problème, à faire toutes les suppositions, même les pires, à mi-voix, pour que les filles n'entendent pas, car il était inimaginable qu'une femme puisse ne pas être vertueuse. Léontine s'énervait et les regardait de plus en plus de sa hauteur de future tragédienne. Enfin, on lui permit de s'inscrire à un cours préparatoire.

Elle réussit le concours, devint une excellente tragédienne et épousa un ingénieur. La voie était ouverte pour Lucie. Léontine lui avait dit : « Jolie comme tu es, tu pourras jouer les jeunes premières ! »

Quand elle vint s'inscrire avec Léontine pour guide, ce n'était pas les papiers à remplir qui l'angoissaient, c'était d'être prise et qu'on s'aperçoive qu'elle n'avait pas beaucoup travaillé à l'école. Léontine, avec sa volonté de réussite, avait obtenu le Certificat, et avec quel faste l'avait-on célébré Villa Compans !

Lucie avait beau être une bonne petite prête à participer à toutes les initiatives et à compatir à toutes les émotions, elle savait dire non ou biaiser avec la plus grande innocence.

Dès le premier jour d'école – qui l'avait beaucoup amusée, surtout quand elle jouait à la récréation les comédies bien rodées avec Léontine – elle découvrit qu'il fallait travailler tous les soirs à la maison.

Mémère Bouchetal, toujours curieuse, étudia la question. Les problèmes, elle en faisait tous les jours au marché, la grammaire ça pourrait être utile pour une alsacienne doublement française, par naissance et par choix.

Lucie ne la découragea pas, elle l'encouragea même et recopiait soigneusement les devoirs de Mémère. Elle lui transmettait les notes et commentaires de la maîtresse et y ajoutait les siens : « Tu as eu quatre hier, il faudra faire mieux la prochaine fois. » Même à deux, leurs études furent courtes. Mais ce n'était pas tout, à l'école vint s'ajouter le catéchisme, alors là, c'en était trop ! Les parents eurent beau évoquer les occasions de mariage qu'elle pourrait manquer, ce fut un « Non ! » catégorique.

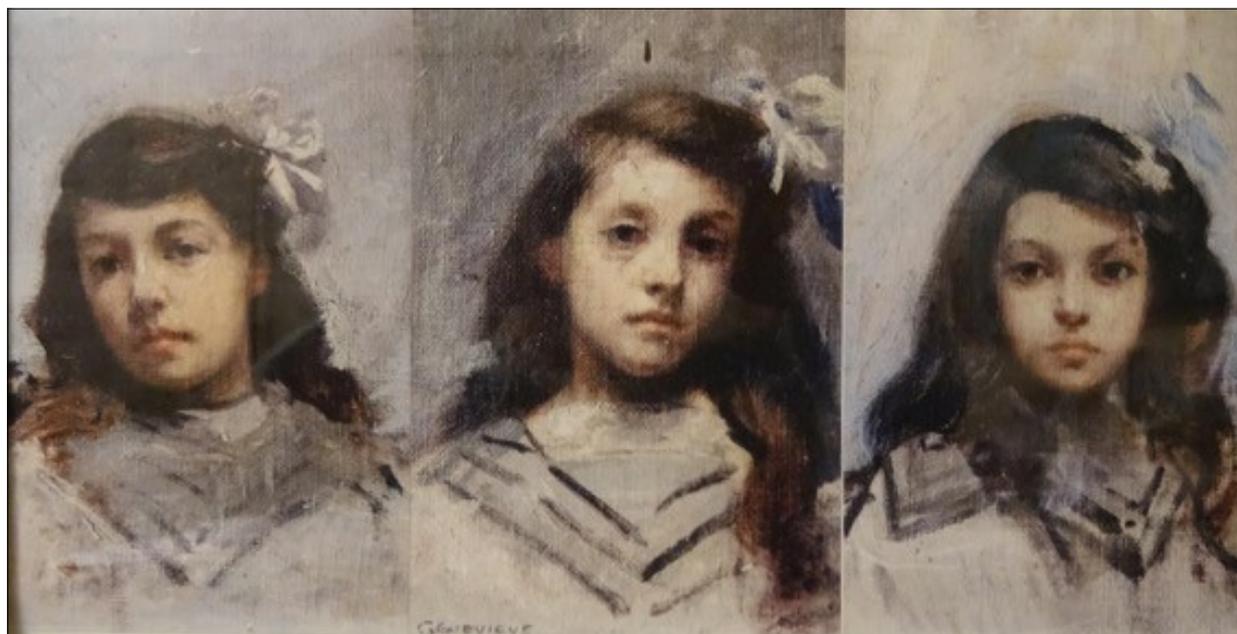
C'est donc sans Certificat et sans connaître le catéchisme qu'elle entra en bonne place au Conservatoire dans la classe de comédie de Monsieur Got, du Père Got comme ils disaient tous ; le Père Got diagnostiqua : « Soubrette de Molière ! »

C'est ainsi qu'elle apprit le français au Conservatoire, celui des soubrettes et celui de Molière. Elle superposa le français du dix-septième siècle à celui - qui n'était pas si différent - des marchandes de Belleville, et bien qu'elles avaient leur franc-parler, elles ne manquaient pas de retenue, les dames Bouchetal. Il n'y eut que la voix qui fut difficile à maîtriser : « Vous n'êtes pas en plein champ, en train de héler un laboureur ! » disait le Père Got. Il est vrai que la Place des Fêtes était encore un lieu bien champêtre.



Émile, Michelle, Antoine

Pour le moment, ce n'était pas le grand monde qu'elle avait à découvrir, mais celui de ses camarades, celui des jeunes artistes : jouer, passer sa vie à jouer, la classe de comédie lui semblait une cour de récréation pour grands écoliers. Jouer les amoureuses, les soubrettes plus astucieuses que les maîtres, puis manger un sandwich avec l'amoureux qui vous courtisait pour jouer la pièce ou un peu pour de vrai, sait-on jamais ; avec la maîtresse ou le maître injuste, les répliques fusaient encore, les improvisations complétaient la réalité ou la fiction. On s'était tout dit en faisant semblant de dire autre chose. Les pointes de jalousie, les rivalités professionnelles, les règlements de comptes prenaient forme, la catharsis des anciens jouait son rôle. Avec les élèves des autres classes, on n'avait pas le même répertoire, ni la même familiarité, on était moins fraternels, on critiquait davantage les jeunes hommes, on riait d'eux.



Simone, Geneviève et Renée Archainbaud

Si les artistes connus étaient reçus dans presque tous les milieux, s'ils fréquentaient écrivains et hommes politiques, les jeunes comédiens restaient entre eux. On était entre petites gens. Être vendeuses ou théâtreuses étaient presque les seules issues de leur milieu d'artisans, de petits commerçants ou d'artistes. Les mères bourgeoises n'auraient jamais laissé leurs filles monter sur les planches. Les étudiants, fils de famille, essayaient bien de se débaucher en traînant autour du Conservatoire, mais les jeunes comédiens établissaient une barrière de mauvaise humeur devant ceux qui venaient *nous prendre nos filles*, qui d'ailleurs ne leur appartenaient que rarement, la crainte des grossesses retenaient ces jeunes filles.

Quelques passerelles s'établissaient avec les élèves du Conservatoire de Musique, ils intervenaient pour les ouvertures, les intermèdes ou pour accompagner un monologue lyrique. Comédiens et musiciens s'interpellaient, échangeaient des plaisanteries, assistaient aux concours des uns et des autres. Être musicien était une position plus honorable, toutes les femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie se devaient de jouer d'un instrument ou de chanter, leur rêve inavoué étant de se produire en public, dans un théâtre et non plus dans leur salon. Et puis les musiciens avaient leurs entrées sur leurs territoires, comme professeurs de piano ou de chant.

Malgré leur statut bien inférieur à celui de leurs élèves, des liens d'estime ou même d'amitié pouvaient s'établir. Quand un chef d'orchestre ou un chef de chœur était un professeur recherché, souvent autoritaire, on se soumettait avec des émois profonds.

GENEVIÈVE ET SA FAMILLE

Trois visages de fillettes, la même raie sur le côté, des touffes de cheveux mi-longs, gonflés à droite et à gauche.

Leur oncle Georges-Paul, élève du peintre Paul Laurens, a laissé un certain flou autour des visages. Simone, l'aînée, l'air raisonnable, le visage arrondi, les cheveux plats. Geneviève, la seconde, au visage plus long, les cheveux fous, frisés, châains, un peu cuivrés. Renée, la plus jeune, enfantine encore.

Plus tard, devant la glace, Geneviève se coiffa comme une dame, la raie au milieu, les cheveux tirés en arrière dans un chignon. Et elle s'écria : « Mais je suis ma grand-mère ! »

En effet, elle avait le même grand nez que sa grand-mère Joséphine Zolobodjan, d'origine arménienne, qui était professeur au Conservatoire de Paris. Son mari, le grand-père de Geneviève, Eugène Jean-Baptiste, était aussi professeur au Conservatoire. Joséphine reçoit des compositeurs, Massenet entre autres, elle les aide à corriger leurs œuvres, et pendant la même période, elle met au monde dix enfants dont six mourront en bas âge.

Les quatre survivants, Émile – le père des trois fillettes – sera chef d'orchestre comme son frère Joseph. Paul sera peintre – et père de George Archainbaud, réalisateur de films à Hollywood, avec Dorothy Lamour comme vedette, évoluant au milieu des tigres et des lions. Madeleine, pianiste, sera professeur de piano ainsi que sa fille Suzanne – dite Zette – qui enseignera le solfège à tous les enfants de la famille.

Émile, Lucie et les trois filles habitent maintenant Montmartre, près du Château des Brouillards. Il n'y a pas de château, mais une belle allée avec de grands arbres. Les trois fillettes courent sous les feuillages, les cheveux au vent. Lucie, leur mère, est comédienne. Le soir, elle revient du théâtre en fiacre, avec un peu de crainte ; elle regarde de tous côtés avant d'atteindre la porte de leur villa, elle dit que le quartier n'est pas sûr. Un jeune homme de leurs amis a reçu un coup de couteau dans le dos, un de ses bras est resté paralysé pendant plusieurs semaines.

LUCIE ET ÉMILE

« C'était bien joli cette histoire d'amour », pensait Lucie – comme les histoires d'amour qu'elle aimait lire entre deux représentations – mais dans la vie, il y a une suite, après le Concours du Conservatoire comme après le mariage.

Tous les dix huit mois, elle avait mis au monde une nouvelle petite fille, ça faisait déjà trois. Quand ses grossesses étaient trop avancées, elle jouait les cuisinières, les campagnardes. A priori, ça ne l'intéressait pas les bébés, mais le jour où elle mit la première née au sein, cette femme de la nature qui aimait la vie fut conquise.

On la voit sur une photographie toujours glissée dans le cadre de miroir de sa chambre, la lumière répandue sur cette belle poitrine blanche et généreuse. Sa tête inclinée laisse voir le dessus de sa chevelure frisée qui dissimule un peu son front, son nez court en raccourci, ses paupières tendrement baissées sur le crâne rond et duveté du bébé emmaillotté. Tout allait de soi.



Suzanne Cadot

Quand elle se relevait de couches, elle apprenait son prochain rôle étendue sur un sofa et courait répéter entre deux têtées.

Ses camarades la surnommaient Lucie Poussin, surtout quand après un arrêt de trois ans, un petit garçon était né. Elle se sentait abandonnée, sans argent ou presque, harcelée par le propriétaire, par la bonne qui réclamait deux mois de gages et par l'amant de la bonne qui se payait directement en forçant les tiroirs du secrétaire. Ils en prenaient à leur aise, ils laissaient les enfants seuls à la maison, et maintenant, c'était pire que tout, elle avait dû reprendre le petit garçon à sa nourrice ; les filles sous la surveillance de l'aînée de huit ans se tenaient à peu près tranquilles, mais le petit n'obéissait à personne. Elle ne pouvait pas faire plus. Elle avait souffert de le mettre en nourrice, mais comment faire autrement ?

PAUL

Ça avait duré jusqu'au jour où elle avait reçu une lettre réduite à une seule phrase :
« Vot enfan i va mourir », signé : une voisine.

Courir à la gare, prendre le train, chercher un médecin dans le plus proche village – c'était son jour de congé, sa voiture était en réparation – louer une voiture, arriver dans cette cour boueuse où couraient et chiaient tous les animaux, entrer dans cette pièce sombre, malodorante et entendre la nourrice s'écrier, reconnaissant le médecin et joignant les mains : « Ah ! Madame, laissez-le mourir en paix ! »

Paul Archainbaud et René Lerondeau



Occlusion intestinale, l'hôpital, tout de suite ! On l'avait sauvé, ramené à la maison avec ses cheveux longs, ses robes et son patois incompréhensible. Les trois sœurs étaient ravies, elles riaient, offraient des jouets. « Non ! », elle ne remettrait jamais aucun enfant en nourrice.

Elle pensa à sa belle-mère qu'elle admirait, à Joséphine Zolobodjanska qui avait mis neuf enfants au monde, tout en enseignant le chant, l'harmonie, le solfège et en donnant des récitals. Oui, elle avait eu neuf enfants mais elle en avait perdu cinq. Moi, je les veux vivants, et bien soignés, et près de moi, ou je n'en veux pas.

Son Toto, son Émile, il était bien celui qu'elle avait jaugé : amoureux, généreux, bon chef d'orchestre, un peu dépensier, peut-être pas toujours fidèle ; savait-elle qu'il avait eu un autre enfant pendant son temps de vacances de grossesse ? Elle n'en dira jamais rien, sauf en une confidence équivoque : « Ça vaut mieux que de se casser une jambe ». Mais elle avait du chagrin.

Quand Émile, toujours amoureux de cette jolie femme qu'était Lucie lui revenait après une incartade, elle savait faire une scène pour de bon. Émile jurait tout ce qu'il ne tiendrait pas, suppliait, s'agenouillait devant elle. Et elle cédait, oui elle cédait, et c'est comme ça qu'elle en était là, deux mois après le départ d'Émile pour une tournée en Égypte.



Émile et Lucie

Émile se prélassait dans un transatlantique, sur le pont d'un bateau à voile qui remontait le Nil, avec à ses côtés, une jeune anglaise de bonne famille, musicienne.

Elle avait eu très envie de chanter devant lui mais n'osait pas le lui demander. Ça s'était passé entre deux répétitions tandis qu'il l'accompagnait sur le piano à queue ; toujours exigeant, il l'avait harcelée pour qu'elle pousse la note la plus élevée, elle avait pleuré, il avait été obligé de la consoler, il lui avait offert un collier de scarabées en lapis-lazuli.

Demain, il enverrait un chèque à Paris, le lendemain il l'invitait dans le meilleur restaurant avec vue sur le profil du Sphinx, il sentait que le chèque serait réduit de moitié, le surlendemain il ne restait plus rien ou si peu que ça ne valait même pas la peine de l'envoyer. Il devenait nerveux, coléreux à la moindre faute de l'orchestre pendant les répétitions, il se sentait coincé, il en aurait presque voulu à la charmante Betty.

Il en voulait à Lucie, à ses enfants, enfin il n'avait pas de chance, il était malheureux ; puis les joues fraîches de Betty l'amenaient au septième ciel, il lui demandait de le consoler et tout recommençait. Il fallut tout de même reprendre le bateau pour rentrer en France.

Il reviendrait décoré par le Pacha, il porterait un joli ruban rayé obliquement de jaune de bleu et de blanc, il emporterait une attestation écrite en arabe avec son nom au milieu en caractères latins.

Betty retrouvera son home. Émile rentrera dans le sien.

LUCIE EST SEULE

Lucie ouvrait la porte de la salle de bain, ils avaient été les premiers de l'immeuble à se faire installer une baignoire aux pieds de griffons, un chauffe-bain au gaz dernier cri, un lavabo qui remplaçait la table de toilette avec son broc dans la cuvette blanche ornée de fleurs bleues.

Elle était fière de cette salle de bain, de tout l'appartement qu'Émile remplissait de beaux meubles et de bibelots. Lucie passait la main sur l'étagère du placard, écartait un flacon, soulevait une boîte, en ouvrait une autre et saisit la sonde. Elle avait quatre jours pour avorter avant la générale, après, il serait trop tard. Le lendemain, rien. Elle recommença : rien encore. C'était fichu !



▲ Lucie

Angèle ►

En ce temps là, un théâtre était un véritable gruyère plein de trous : fosse d'orchestre, trou du souffleur, et toutes les trappes dont on voyait les découpes sur le plancher de la scène, plus un petit trou découpé dans le rideau de scène : le mouchard – œuvre illicite des machinistes dont on se servait pour voir l'immense trou noir de la salle et les multiples alvéoles des loges. Depuis les coulisses, on ne voit que la verticalité des portants qui vous ouvrent l'espace de la scène et qui vous dissimulent pendant le temps du trac, de la tension, de l'excitation qui éclatera dans la plénitude du jaillissement de soi.

C'était là que Lucie respirait le bonheur de vivre avec la poussière du plancher soulevée par le piétinement des poursuites des acteurs. Et ça galopait, ça s'interpellait, et Lucie éclatait de rire à chaque réplique, elle était bon public. Puis elle se jetait à son tour dans la mêlée, poussant les cris d'indignation d'une cocotte doublée d'un quart de mondaine.

À la fin du deuxième acte elle ressentit quelque humidité dans ses intimités, elle jeta ses dernières répliques avant l'entracte et se catapulta entre deux portants pour s'affaler sur le sofa préparé pour la scène suivante. Elle se tordait et se tenait le ventre. Le concierge courut chercher le fidèle médecin du théâtre, il était sorti. La doublure de Lucie s'habillait déjà. Le régisseur dut s'avancer sur le proscenium, pour demander s'il y avait un médecin dans la salle.

Un médecin en habit de soirée, un peu joufflu, avec de trop grandes moustaches, se pencha sur Lucie : « Qu'est ce qui se passe ? demanda-t-il. C'est pas la peine que je vous raconte des histoires Docteur, je suis en train de faire une fausse-couche ! » Quand il regagna sa place, dans le noir, en s'excusant, le troisième acte était en cours. Un ami l'interrogea du regard : « Une fausse-couche » murmura-t-il. Sa femme, qui avait entendu, secoua la tête, haussa les épaules en levant les yeux vers le lustre en émettant un « Oh ! » qui pouvait signifier : « Qu'est-ce qu'on ne verra pas dans ce monde du théâtre ! » L'ami ajouta : « Toujours les jambes en l'air, ces comédiennes ! Pas sûr, dit le médecin, elle a déjà quatre gosses ! »

LA MUSIQUE TOUJOURS



Quand on avait fêté le quatrième anniversaire de Simone, Joséphine assise devant le piano avait hissé la petite fille sur ses genoux et posé les mains potelées sur le clavier. C'était le début de son apprentissage. Quand elle eut sept ans, Joséphine dit : « Ça va devenir sérieux. » Or, elle était sérieuse, la petite Simone, « Tu es l'aînée, tu dois surveiller tes petites sœurs, elles font des bêtises, mais toi, tu es responsable. »

« Lucie, vous pensez l'envoyer à l'école, cette année ? » « À l'école ? » Lucie n'avait pas prévu cette éventualité, enfin... Elle lui fit une robe rose à petits volants avec un décolleté carré bordé de dentelle, et sur la tête une charlotte de la même couleur ; elle lui avait roulé des anglaises sur le fer à friser.

« Elle était la mieux habillée de toutes les petites filles ! » déclara Lucie à Émile.

Les petites filles de « la communale » avaient ricané devant cette petite princesse. Simone ne se sentait pas comme les autres. Le lendemain, elle avait plié la charlotte en quatre et l'avait glissée dans son cartable, et le tablier noir obligatoire avait dissimulé les effets de la coquetterie maternelle.

Puis Lucie avait imposé à la maîtresse un horaire particulier pour sa fille : elle irait à l'école tous les après-midi, les matinées étant réservées au piano, c'était évident ! La maîtresse eut beau expliquer qu'on faisait le travail important le matin – le français et le calcul – Lucie ne s'était jamais laissée dominer par les maîtresses, ce n'était pas maintenant que ça allait commencer.

Simone ferait beaucoup de couture, de chant, de dessin et d'histoire de France. Donc, chaque mois, quand on faisait la moyenne générale pour classer les élèves, elle était avant dernière, c'était humiliant !



Geneviève Archainbaud

Quant à Geneviève – la deuxième fille – elle suit comme ses sœurs les cours de solfège de Tante Madeleine – la sœur d'Émile – et de cousine Zette (Suzanne) sa fille. Elle estime que ses sœurs ne lui laissent pas assez de temps pour utiliser le piano. Elle joue un petit morceau au piano, va chercher sa poupée, fait un tour à la cuisine...

Tous les jeudis, jour de leçon chez sa grand-mère, quand elle a joué avec désinvolture le petit morceau, Joséphine appelle Marie (la bonne) pour lui annoncer que Geneviève sera privée de dessert... ça s'arrangera à la cuisine. De retour à la maison, elle se faisait proprement engueuler par son père. Elle aimait mieux l'école : c'était plus varié que les gammes. L'année suivante, Émile déclara : « Celle-ci fera des études ! » Elle serait l'intellectuelle de la famille.

Jusqu'à la fin de sa vie, Geneviève battra pourtant la mesure et saura nommer toutes les notes des œuvres écoutées à la radio.

Renée, la troisième fille, fut mise au piano tous les après-midi – il fallait alterner l'utilisation du piano droit – et les matinées à l'école où elle apprit à écrire et à faire des opérations. Comme les notes des matières secondaires pratiquées l'après-midi comptaient moins, elle était mieux classée que Simone. Puis elle se mit à jouer de mieux en mieux du piano.

Alors Simone ne fit plus aucun progrès, elle travaillait pourtant, elle n'était pas comme Geneviève, mais ses heures d'exercices ne donnaient pas de résultats égaux à ceux de Renée. Bien sûr, elle réussirait le Concours du Conservatoire, mais pour une future concertiste, elle avait peu de chance de se faire remarquer. La concurrence féroce dans cette profession commençait à la maison, où personne ne s'intéressait ni à sa carrière ni à sa tristesse pensait-elle.

Quand elle eut seize ans, le conseil de famille (Joséphine, Eugène et ses frères et sœur, Lucie en juge muet) imaginèrent qu'elle aurait plus de chance en jouant d'un instrument plus rare : la harpe par exemple. Simone, étant donné son excellent niveau musical, fit ses débuts dans une classe où les élèves avaient déjà un an ou deux de pratique de la harpe. Chaque fois qu'elle jouait devant ses camarades, au lieu de lui signaler ses erreurs le professeur trouvait une jouissance particulière à lui désigner le petit prodige de treize ans, déguisée en garçonnet, avec des culottes courtes, les cheveux mi-longs, peut-être teints en blond pour faire plus angélique.

C'était ça qui attendrissait le public : le petit prodige. Simone, la grande bringue, ne serait jamais la grande « petite harpiste » qui ferait la gloire de son professeur. Elle doutait de ses capacités et de plaire à qui que ce soit. Personne ne s'intéressait à elle, à ses réussites, à ses humiliations. Quand elle arrivait dans sa famille, sa mère lui transmettait toutes les catastrophes de la journée. Elle était l'aînée, presque l'égale de sa mère pour les responsabilités : le manque d'argent, Émile en goguette, Renée malade, pas d'engagement pour Lucie. Alors là, c'était encore pire : Lucie avait un engagement, mais depuis huit jours elle était aphone. Chaque jour elle devait reverser son cachet à la camarade qui la remplaçait. Elle avait vu trois médecins qui avaient trois avis différents, alors elle demandait à sa fille laquelle des trois ordonnances était la meilleure. « Je m'en fiche! Je m'en fiche de sa gorge, de sa pièce, de cette famille ! » Pourtant, elle deviendra une excellente harpiste, toujours soutenue par sa grande amie Lili Laskine.

RUE DE TURENNE

Ils vont déménager pour le quartier du Marais, 50 rue de Turenne, dans une maison datant de Louis XIII ou Henri IV, avec un mascarón grimaçant au dessus de la porte sur laquelle on voit les profils de deux belles dames décolletées.

L'appartement du 50 rue de Turenne est clair, au quatrième étage, avec cinq fenêtres sur la rue ; deux fenêtres éclairent le salon où trône le piano. C'est là que le « maître » donne des leçons de chant. Autour d'un grand miroir, des photos d'artistes. Au mur, les trois portraits des fillettes dominent la double porte qui ouvre sur la salle à manger. Dans celle-ci, un buffet breton avec un tabernacle, et au dessus, une belle statue d'un Christ « aux outrages » entourée d'une petite balustrade. Meuble de sacristie ou de fermiers bretons opposés à la République, qui offraient l'hospitalité à un prêtre non assermenté le temps d'une messe.

Après la grande porte du salon, la petite porte de la salle de bain ; Émile et Lucie sont les premiers de l'immeuble à avoir fait installer une baignoire. Après la porte, la cheminée, et devant l'autre mur, un piano. C'est l'instrument de travail des filles.

Elles ne s'ennuient pas les petites Archainbaud, elles s'adaptent : quatre mois chez Mémère et Tante Angèle, dans la petite maison de la Villa Compans, près de la Place des Fêtes. Mémère Bouchetal, mère de Lucie et de Tante Angèle, vend au marché légumes et fleurs véhiculés dans une petite voiture à trois roues. Le mois suivant, Lucie revient de tournée et reprend ses filles au 50 rue de Turenne. Plus de beaux arbres, plus de jardin, mais la rue, elles courent rue de Turenne, rue des Francs-Bourgeois, rue Saint Gilles ; Geneviève saute d'un pied sur l'autre ainsi que ses nattes dans son dos, tout cela pour retrouver la Place des Vosges qui est leur terrain de jeu.

Quelquefois, Villa Compans, elles sont étonnées d'entendre des bruits de discussion entre Angèle et Lucie. Lucie et sa sœur Léontine sont l'une comédienne et l'autre tragédienne. Nul ne sait pourquoi ces filles d'une marchande de quatre saisons sont entrées au Conservatoire, en tout cas, elles réussissent dans leurs carrières.

Lucie est une très jolie femme, avec des formes là où il en faut, la taille fine, la peau blanche, le nez un peu retroussé, elle sait s'habiller et même arranger elle-même robes et chapeaux quand l'argent lui manque. Elle jouera les jeunes premières et les soubrettes, son véritable rôle, jusqu'à l'âge de quarante ans.

Angèle est laide, vraiment laide, elle a un visage osseux et s'habille comme une paysanne avec des châles aux couleurs tristes. Il est impossible qu'il n'y ait pas de dissensions entre les deux sœurs. Il faut dire que non seulement Mémère et Angèle assument plusieurs fois par mois la garde et l'éducation des trois filles, mais en plus, souvent, Lucie arrive affolée, pour leur emprunter de l'argent afin de rembourser une dette urgente. Quand les fillettes sont avec leur mère, elles la voient souvent soucieuse, ouvrir des lettres d'un air contrarié. Ce sont des lettres d'huissiers : Émile a encore acheté un bel objet chez un antiquaire, même si les filles ont des chaussures percées qu'on n'a pas les moyens de faire ressemeler.

TROUVILLE

En l'été 1914, Émile est engagé comme chef d'orchestre au casino de Trouville.

Lucie ne jouait plus la comédie. Fragile de la gorge, elle s'était trouvée plusieurs fois aphone en plein spectacle. Donc, plus de salaire pour compenser les folies d'Émile.

Sans engagement, après une longue cure pour se soigner, elle suit Émile avec les enfants à Trouville où ils logeront tous chez l'habitant ; elle pense ainsi freiner les dépenses habituelles d'Émile, à l'hôtel et au restaurant.

La maison est modeste, comme son prix de location. Au dehors, des fleurs poussent au pied des murs ; au dedans, des images de saints sont accrochées à la hauteur des yeux. Lucie bricole, avec deux casseroles, une cuvette et un poêle à charbon, les repas et la toilette des enfants.

Les hommes partent nager loin avec des maillots noirs jusqu'à mi-cuisses. Quelques élégantes se font conduire jusqu'à la mer en cabines tirées par des chevaux ; les autres femmes, dont Lucie, brodent, habillées des pieds à la tête, protégées du soleil sous les tentes. Les trois filles s'ennuient, assises dans le sable, avec leurs jupes à volants. Une dame compatissante cherche une solution. Elle les invite dans son salon pour leur faire essayer des tenues de bain de mer pour jeunes filles convenables trouvées dans une malle : des pantalons jusqu'aux genoux plus une robe à col marin et jupe plissée. C'est déjà démodé, mais ça les fait bien rire et elles peuvent enfin se baigner.



*Geneviève, René, Simone
Andrée, Paul, Renée*

LOUISE MICHEL

De retour à Paris, les institutrices de Geneviève ont insisté pour qu'elle soit inscrite en 5ème au Lycée Victor Hugo. Bien que le lycée soit gratuit, les élèves appartiennent à des familles assez aisées. À l'heure de la sortie, la surveillante vérifie la tenue de chaque élève : « Geneviève Archainbaud, comment osez vous porter une veste rouge en cette époque de deuil, et les gants, vous ne les mettez jamais ? »

Geneviève a grandi, forcé, ne peut plus mettre son manteau de l'année dernière. Le manteau de ratine rouge est celui que Lucie lui avait acheté pour les vacances à Trouville et elle n'a pas les moyens d'acheter ni manteau ni gants avec les allocations militaires pour les quatre enfants.

Geneviève est humiliée, elle décide qu'elle ne retournera pas dans ce lycée. L'année suivante, elle est élève de l'École primaire supérieure Sophie Germain, où là aussi elle manifeste son esprit contestataire : Pendant les cours de couture, les élèves doivent coudre des caleçons longs pour les soldats. Elles doivent faire toutes ces longues coutures à la main. Geneviève propose au professeur que chacune réalise un caleçon à la main et que tous les autres soient piqués à la machine puisqu'il y a une rangée de machines à coudre dans la classe... Plus tard, Henri l'appellera souvent : « Ma Louise Michel ».



À LA MARE LALANDE – ARCHAINBAUD ET LERONDEAU

En août 1914, la guerre est déclarée, Émile est mobilisé, assez loin du front vu son âge et ses quatre enfants. Il est d'abord incorporé dans une section de menuisiers, ils transportent des poutres. Il est évident que les poutres sont trop lourdes pour celui qui ne soulevait que sa baguette de chef d'orchestre. On s'aperçoit qu'on avait confondu les mots musicien et menuisier. Il est alors envoyé comme infirmier dans un hôpital militaire, non loin d'Angers, où il est hébergé chez l'habitant. L'habitant est un petit rentier, propriétaire d'une maison à La Mare Lalande : Alphonse Lerondeau.

ALPHONSE LERONDEAU ET MARIE FOUREAU

Alphonse Lerondeau, était né vers 1848. À seize ans, vendéen, rouquin, il avait quitté la ferme pour aller à la ville travailler quatorze ou quinze heures par jour. Déjà, à cet âge, il amassait sou par sou. Un jour, il achèterait sa boutique, il serait le patron, et plus tard... Il n'osait pas y rêver... quand il aurait accumulé un capital : « *Moi, je suis propriétaire et rentier, ça fait deux ans que j'ai vendu le magasin de tissus. Je ne suis pas comme mon frère, encore paysan, ni employé sous les ordres d'un patron.* »

Il avait épousé Marie Foureau, née à Château-Gontier. Elle aussi venait de la campagne et voulait s'en sortir, devenir une dame. Économe, dure au travail, une robe et une paire de chaussures tous les deux ans, et avec ça tirée à quatre épingles. Elle n'était pas comme les autres filles de la campagne, elle portait un corset – et ça se voyait – elle avait même le cou un peu raide, c'était aussi un corset de vertu qui l'entourait. Le résultat de leur rencontre, c'était qu'il savait ce qu'il voulait et qu'elle était prête à épouser son projet.



Ils avaient voulu s'élever socialement en devenant propriétaires et en vivant de leurs rentes. À cette époque, l'exercice d'une profession n'était pas considéré, un bourgeois devait pouvoir vivre sans travailler. Ils avaient donc fait tous les sacrifices pour y parvenir, sans se douter qu'au début du XXème siècle, le cours des rentes s'effondrerait. Ils croyaient, peut-être, transmettre à leurs enfants une propriété et un capital, tous ces biens disparaîtront.

Ils vont devenir, comme des milliers d'autres, de pauvres petits rentiers. Ils n'avaient pas pu imaginer une autre société que celle de cette royauté déchue où le travail était une activité servile. Zola, dans « La fortune des Rougon », a décrit cette société.

Marie avait eu trois enfants, avec chaque fois, le minimum d'absence de la boutique. Ils avaient rivalisé d'économie. Quant à l'éducation qu'Alphonse a donné à ses enfants, c'est probablement celle qu'il avait lui-même reçue.



▲ *Henri et René*

André et Charles ►

DÉPART D'ANDRÉ ET CHARLES

Aujourd'hui, un beau dimanche de 1889, habillée de gris foncé, Marie préparait le repas. Était-ce la nécessité de gérer un petit capital ou l'habitude de faire des économies, ils étaient devenus avarés. Enfin, cette maison et ce grand jardin, aux environs d'Angers, était leur bien. Tout à l'heure, elle irait avec Alphonse et leur plus jeune fille à la messe de dix heures et demie. Ils avaient leur banc à l'église, avec leur nom gravé sur une plaque de cuivre. Aujourd'hui, c'était eux qui offraient le pain béni. Quand on veut faire partie de la bonne société, il faut savoir faire quelques sacrifices.

Les fils étaient allés à la messe de neuf heures, les parents ne plaisantaient pas sur l'assistance à la messe. Ce n'était pas pour rien qu'ils étaient vendéens, chrétiens et royalistes toujours. Ils vomissaient cette République. Alphonse n'était pas certain que ses fils aillent volontiers à l'église. C'est pour cela, qu'au retour de la messe, il prenait ses fils à part, l'un après l'autre, pour leur faire réciter le sermon. Le curé faisait toujours le même sermon aux messes de sept heures et demie, de neuf heures et à la grand messe de dix heures et demie.

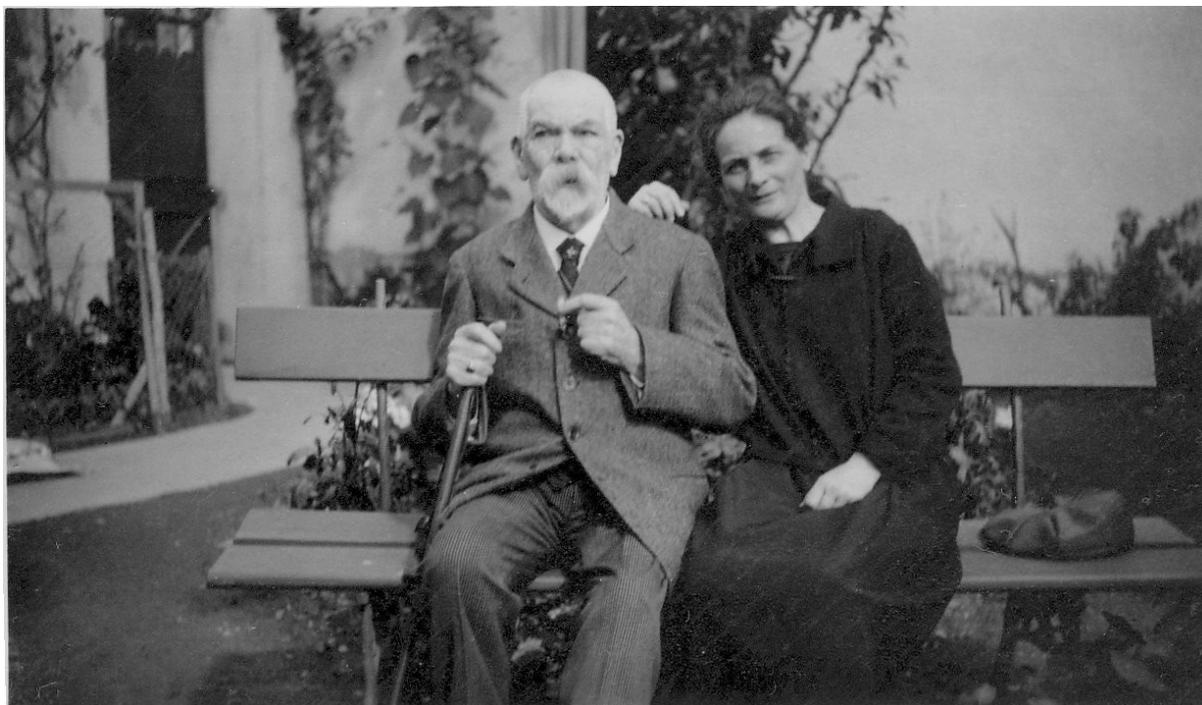
Ce jour là, André avait bafouillé, visiblement, il n'avait pas entendu le sermon. Alphonse était entré ans une colère folle, il lui avait tapé dessus, tapé, tapé, tant qu'il lui avait arraché un morceau du cuir chevelu ! Il l'avait envoyé dans sa chambre sans déjeuner. D'habitude, un des deux frères allait à la messe et l'autre allait boire un café au lait avec l'argent de la quête. Puis le premier récitait le sermon à son frère qui était paré pour l'interrogatoire paternel. Ce jour là, ils s'étaient relâchés, Charles avait écouté d'une oreille distraite, André avait répété des phrases approximatives. Et puis, ils en avaient marre de n'avoir droit à aucune distraction, de ne jamais avoir d'argent de poche. Leur père les avait retirés de l'école à douze ans et les avaient placés comme apprentis. Ils devaient lui remettre toute leur paie, si bien qu'un patron apitoyé avait donné à Charles quelques sous de plus. Ce soir là, pendant que les parents dormaient, André enjambait le rebord de la fenêtre, Charles lui passait son sac. André était parti vivre sa vie. Charles suivrait peu de temps plus tard.



MARIE-LOUISE LERONDEAU dite PETITE TANTE

Depuis la mort de sa mère en 1910, Marie-Louise tenait le ménage. Elle allait tôt à la messe tous les matins. C'était la seule à être allée à l'école jusqu'à quinze ans. Monsieur le Curé avait suggéré à Alphonse que le couvent des Ursulines en ferait une bonne chrétienne. Quelques mois avant la fin des études, Marie-Louise avait évoqué timidement la belle vie des Ursulines.

Alphonse la fit rapidement revenir à la maison pour aider sa mère. Pour entrer au couvent, il fallait une dot et il n'envisageait pas d'amputer son capital.



Alphonse et Marie-Louise

Marie-Louise était la seule qui écrivait à ses frères. Elle ne se doutait pas combien ils en voulaient à leur père de son avarice et de ses paroles méchantes. La femme de Charles disait, quand elle était enceinte : « Si j'ai un enfant rouquin, je le teins ! »

Ils ne lui pardonnaient pas d'avoir cessé de travailler à quarante ans et de les avoir retirés de l'école. Ils étaient employés dans une banque où avec un Certificat d'Études ils n'avaient aucune chance de promotion. Leurs femmes passaient leurs journées et une partie de la nuit à piquer des culottes et des chemises sur leurs machines Singer. Les enfants préparaient des dizaines d'aiguilles enfilées pour coudre les boutons.

Leurs seules échappatoires, c'était pour André de graver sur bois des illustrations de livres ; pour Charles, c'était de faire « le nègre » pour son oncle, journaliste à l'*Intransigeant*. Il allait voir des pièces de théâtre aussi souvent que possible et il rédigeait des critiques. Il avait accumulé une bibliothèque pour ses enfants, qui eux iraient à l'école. Marie-Louise suivait l'évolution de ses neveux et nièces grâce aux lettres de ses belles sœurs et plus rarement de ses frères.

Quand le printemps faisait reverdir le potager et fleurir le verger, elle entamait le siège de son père en évoquant ces pauvres petits parisiens qui respiraient les poussières de la ville. Alphonse grommelait. Elle répétait plusieurs fois dans la journée qu'un bon chrétien doit prendre soin de la santé de ses petits enfants. Un beau jour, elle prit un grommellement moins agressif pour un acquiescement.

Joyeuse, elle invita les deux filles d'André (Germaine et Andrée), et les deux garçons de Charles (Henri et René) pour quinze jours. Charles avait accompagné les quatre enfants. Il s'était approché de son père qui avait esquissé un recul de la tête. Ils avaient déjeuné en silence, seule Marie-Louise, gaie et avenante s'adressait aux enfants intimidés. Charles n'eut que deux occasions de parler pour répondre à son père, car les enfants ne doivent pas prendre la parole à table, même à quarante ans.

1915



En cette triste année de 1915, Marie-Louise était intervenue avec autorité. Ces enfants menacés par les bombes de la « Grosse Bertha », privés de nourriture, et surtout privés de leurs pères mobilisés, devaient passer toutes les vacances à la campagne. Alphonse fut bien obligé de se soumettre. Comme l'année précédente, il n'adressa la parole qu'au plus jeune des garçons pour lui demander s'il allait toujours dans son école sans Dieu. Le petit, bien droit, répondit fermement : « Oui, grand-père. »

« Voilà où ils en sont arrivés , dit-il à Marie-Louise, et cela à cause de l'impiété de leurs parents. Et Charles qui a mis son fils dans une école d'artistes ! »

Apparemment la guerre n'avait pas changé grand-chose dans ce village angevin. On cultivait, on récoltait, mais on apprenait aussi la mort des jeunes hommes. Puis, un hôpital militaire fut installé près de chez eux et on leur avait imposé de loger un infirmier. Pour Marie-Louise, ça changeait tout, la présence d'un homme affable, qui avait besoin de parler après sa journée de nettoyage des plaies, d'ensevelissement des morts. Il lui parlait, lui disait qu'il était musicien, que les musiciens, les pères de quarante ans comme lui étaient pris comme infirmiers, à cause de la délicatesse de leurs doigts, disait-on.

Il avait une femme et quatre enfants. Il racontait tout, ou presque, à Marie-Louise. Elle était transformée. Alphonse pensait qu'elle était amoureuse de l'infirmier-musicien. Il était très poli mais il agaçait Alphonse. Marie-Louise eut toutes les audaces : elle avait déclaré à son père qu'il devait inviter la femme et les quatre enfants de l'infirmier, tout cela par patriotisme, pour que la France gagne la guerre. Alphonse était stupéfait, indigné qu'elle ait seulement pu avoir cette idée. Mais elle était tenace.

À la mi-juillet, la famille de l'infirmier débarquait. La femme élégante, malgré la guerre, les trois jeunes filles palotes et bien élevées, puis le garçon de dix ans. Alphonse avait beau se retirer dans sa chambre, les éclats de rire, les pas de course des enfants, le rendait enragé. Il ne pouvait même pas faire de scène à sa fille, dès qu'il commençait, elle s'écriait : « Il faut que je retire la soupe du feu ! » et elle s'esquiva.

Jamais Marie-Louise n'avait été aussi heureuse ; on entendait les rires des deux femmes dans la cuisine. Un jour, Alphonse s'approcha juste à temps pour entendre la parisienne dire : « Le beurre, le beurre, j'allais oublier le beurre pour les haricots ! »

Alphonse abandonnant ses grommellements, dit avec autorité : « Madame, les haricots portent leur beurre ! », il comprit qu'il n'avait qu'à repartir le plus vite possible pour ne pas entendre le rire en cascade que retenait la jeune femme en serrant les lèvres.

Durant ces vacances à La Mare La Lande, Henri, l'aîné des petits fils, son frère René ainsi que leurs cousines Germaine et Andrée, formaient une joyeuse bande grâce à la complicité de Marie-Louise qu'ils appelaient Petite Tante. Il semble que les quatre enfants Archainbaud : Simone, Geneviève, Renée et Paul furent bien intégrés à la bande des quatre Lerondeau. Les plus jeunes, Paul et René, ont fait équipe dès le premier instant. Ils portent en bandoulière une musette de soldat, leur « mumu » comme ils disent, et se promènent fiers comme des guerriers. Les grands protégeaient particulièrement les deux jeunes « René » qu'ils appelaient pour les distinguer : Renée-fille et René-garçon ou Gargar pour ce dernier.

Geneviève disait que Elle et Henri étaient tombés amoureux dès ces premières vacances, mais ils se vouvoient.

LUCIE ET LES ENFANTS CHEZ ALPHONSE

Lucie se penchait sur le corsage plissé qu'elle repassait. Sa nuque et ses épaules semblaient supporter la désolation. De temps en temps, elle levait les yeux vers la porte ou la fenêtre ouvertes sur le jardin ensoleillé. Entre les deux, une belle et sombre armoire abritait des piles de linge blanc. Elle fixait ces piles comme des objets bizarres, elle se demandait à quoi ça servait de repasser ces piles de linge.

« Qu'est-ce que je fais dans cette campagne ? Ça fait un an que je n'ai pas travaillé. Est-ce que je jouerai encore un jour ? Peut-être que ça n'a pas de sens de jouer la comédie quand des gens meurent. Ça peut leur redonner du courage, peut-être ? Qu'est-ce qu'ils ont ces enfants à courir de tous les côtés, en réclamant tout le temps quelque chose : une tartine, un élastique, pourquoi un élastique ? »

Elle sentait Simone, sa fille aînée, présente derrière elle. D'un coup d'œil, elle la vit se regarder dans la glace, sans un geste, les yeux fixes.

« Qu'elle se coiffe ! Qu'elle se débarbouille ! Elle est bizarre cette fille, ce n'est pas son genre d'être négligée. Tout se gâte dans cette vie de guerre ! »

La lumière du jardin, captée par la glace, renvoyait un éclairage doux sur le visage un peu triste de Simone qui portait la main à sa joue droite : *« Je ne me suis jamais vue les joues si rouges... Et mes cheveux trempés de sueur ! Ma figure est noyée dans les reflets des arbres du jardin, rien que les petits points des feuilles et les branches déformées par la vitre. »*

« Il en a des idées cet Henri : le premier jour, j'aurais bien dit qu'il était un grand benêt de seize ans, avec sa raie au milieu et ses cheveux bien lissés de chaque côté. Mais quand je l'ai vu s'installer avec un petit chevalet et une toile blanche devant la maison et peindre avec tant d'assurance les deux corps de bâtiment, le visage tendu, les yeux à demi plissés, j'ai commencé à le prendre au sérieux. Il peignait des lignes sombres pour délimiter les bâtiments et les branches des arbres, ensuite il ajoutait des murs beiges pour faire la pierre du pays et des virgules pour les feuilles, comme notre oncle Paul quand il a fait nos portraits, mais en moins précis. Il connaît tout, même en sport. Il nous a appris à sauter en ciseaux. Ce qu'il lit, ce garçon, c'est pas croyable ! (Il raconte tout ce qu'il lit à Geneviève. Elle fait des études, elle, elle peut discuter, elle est admirative, peut-être amoureuse ?)

« Qu'est-ce qu'elle fabrique, Simone, devant la glace ? » Geneviève s'énervait : *« Ce n'est pas son genre de se contempler dans un miroir, elle se trouve laide ! Ce n'est pas vrai, elle n'est*

pas laide du tout avec son visage régulier, ses lèvres charnues et ses beaux yeux marrons, mais elle est toujours pessimiste.

- Qu'elle me laisse la place ! Henri nous attend dans le jardin, je veux coiffer ma tignasse frisée. Il m'a fait faire dix kilomètres à vélo à côté de sa Petite Tante. Pour un début, j'étais fière ! Je ne voulais pas avoir l'air fatiguée, mais le vent soulevait tout le temps ma jupe et mon jupon. Je les tirais toutes les trois minutes. Je n'ai jamais vu un garçon si sérieux ! Tous les hommes qui viennent à la maison auraient fait une plaisanterie grivoise, lui il s'est écrié : « Mais on s'en fiche de vos genoux, regardez la route ! » « J'étais presque vexée. Ils ne sont pas si mal mes genoux ! », « Maintenant, on va faire la méthode Hébert, la méthode naturelle, la gymnastique des primitifs : marcher à quatre pattes, grimper aux arbres, rouler par terre... il m'a prêté le livre. Et demain, les épreuves des Jeux Olympiques ! »

[...Il ne cesse pas de dessiner et de peindre des paysages, des habitants de la région et des animaux, des chevaux surtout.] *Henri Lerondeau ▼*



Le petit Paul passe en courant, faisant tourner tel un lasso un long élastique. Il jette un coup d'œil à Simone hypnotisée par le miroir : « *Quand elle va voir que je lui ai fauché le miroir de son sac à main et que je l'ai remplacé par un hanneton, qu'est-ce qu'on va entendre ! Tiens, il va me servir à lui donner un petit coup de soleil dans son grand miroir.* »

Bien sûr, Simone poussa un grand cri quand elle reçut le rayon de soleil dans l'œil, elle essaya de poursuivre le gamin leste, qui lui échappa. « *Les perches sont grattées et on les a couchées le long du chemin, on tendra l'élastique entre les deux arbres. Ce sera le concours de saut à la perche.* »

- J'ai des biceps terribles. Je suis le plus fort des garçons.

- Dis, M'man, tu viendras assister à nos Jeux Olympiques ? Lucie émit un ouiiiiii prolongé, un peu exaspéré.

- J'irai à vos Jeux Olympiques.

- La gymnastique ça fait du bien, ça fait fonctionner l'intestin et ça garde la taille fine.



Simone et Paul Archainbaud, Henri Lerondeau

« *Mais pourquoi s'agitent-ils autant tous ces enfants ? Même Geneviève qui est un peu paresseuse fait tout comme les garçons. Elle va maigrir. Combien de temps va-t-elle durer cette guerre ? Ici, on n'y croirait pas, rien que des bruits d'oiseaux...*

« *Émile, il a trouvé son monde, encore une fois ! Avec ces femmes du monde – infirmières –, ils ont leurs confidences d'hôpital en commun, elles me regardent à peine ; moi, la femme du Maître, je n'existe plus. Je ne suis plus rien puisque je ne joue plus. Ici, c'est ma mort ! Et elles sont toutes amoureuses de lui, bien sûr ! »*

Voilà Simone qui court après Geneviève :

- Où cours-tu ? crie Simone. Tu deviens une vraie coureuse. Ah ! Il te fait courir Henri !
- Pas du tout, je cours chercher le lait.
- Sans pot à lait ?
- Tu m'énerves !
- Coureuse et amoureuse, avoue ! cria Simone.
- Je n'avoue rien du tout ! répliqua Geneviève en courant on ne sait vers quoi. Mais elle, elle le savait.

HENRI PEINTRE ET SPORTIF

Henri, le petit garçon qui dessinait – comme disaient les voisins du quartier St-Germain-des-Prés – voulait être peintre depuis son enfance. Il exposait ses petites peintures sur les marches d'escalier, prenait son chevalet et faisait des paysages ou des portraits de tous les membres de la famille. L'un d'eux représente Geneviève lisant, abritée du soleil par un chapeau de paille.

Il passait d'une apparente inactivité, d'un état de rêverie à une activité passionnée et bien pensée qui mobilisait toute la bande. C'était un garçon plein d'idées qui lisait des livres sur la chimie, sur le sport, et mettait les théories en application en faisant bouillir des mélanges nauséabonds sur la cuisinière pour faire des expériences. Il était vite devenu l'organisateur des jeux.

Le petit frère qui frétillait d'idées et blaguait son aîné autant qu'il l'admirait, ajoutait à ses projets la précision des détails. Les trois filles, étonnées, ne disaient pas non, et le petit Paul, aussi actif que coléreux, se jetait dans l'action avant même d'en connaître le projet. La semaine suivante, deux cousines venaient compléter la bande : Germaine et Andrée, dite Dédée.

Cette fois-ci, il avait entraîné les enfants à préparer « Les Jeux Olympiques Familiaux ». Il connaissait toutes les performances et possédait un chronomètre. Même Marie-Louise et les grandes filles s'entraînaient avec les trois vélos disponibles. Quand une des jeunes filles essayait de retenir sa jupe qui s'envolait, il intervenait : « *Ce ne sont pas vos genoux qui m'intéressent, c'est la performance !* » Garçons et filles couraient le cent mètres, sautaient, lançaient le javelot.

Le jour des compétitions, tous les adultes et quelques voisins étaient assis sur deux rangées de chaises. Alphonse constata, scandalisé, que les grandes filles avaient des robes décorées de grecques qui ne leur couvraient que la moitié des genoux ; Henri, l'aîné des garçons, eut beau expliquer que c'était leurs robes de danse rythmique, Alphonse passa la séance la tête baissée, une main lui couvrant les yeux. Mais il allait voir pire...

Il avait bien remarqué que l'infirmier ressortait souvent de la maison, quand il avait des temps libres. On venait le chercher en cabriolet ou même en automobile. Marie-Louise lui avait dit : « *Sais-tu que ce musicien est un professeur de chant connu ? Toutes ces dames de la bonne société lui demandent de les faire chanter.* » Il n'avait rien répondu à ces fadaïses. Jusqu'au jour où un valet descendit d'un cabriolet portant des armoiries.

« *J'apporte une lettre pour le Maître* », « *Maître de quoi ?* » grommela Alphonse en riant jaune. « *Si le Maître est d'accord, je viendrai le chercher avec le landau, ainsi que les dames de la famille, pour la réception de Madame la Marquise de Dreux-Brezé.* »

Ainsi, ce n'étaient pas seulement les bourgeois, si peu accueillants, mais les nobles qui recevaient cette famille de saltimbanques. Alors que lui, vieux vendéen fidèle à la royauté, ne les avait jamais vus que de loin.

Alphonse ne revit plus ses fils ni ses petits enfants. Charles mourut en Champagne. André continua à ne pas pardonner, seules les nièces Germaine et Andrée écrivaient à Marie-Louise.

Les Ursulines disaient d'elle : « *C'est une sainte fille, elle a consacré sa vie à son vieux père.* » Il vivra jusqu'à 93 ans, Marie Louise le suivra six mois plus tard, épuisée de l'avoir soigné.

Francette : « Vers 1940, j'étais en vacances à Angers grâce à l'Aumônerie du Lycée Lamartine. Nous étions logées dans un couvent où Marie-Louise venait retrouver les religieuses. Je la rencontrai et elle m'accueillit comme si elle me connaissait depuis toujours. Elle avait les mêmes yeux cernés qu'Henri et Germaine. »

C'est en prenant la fuite vers la ville, vers Paris, que ses deux fils, André et Charles, vont élargir leur horizon. André* va devenir un graveur sur bois reconnu bien qu'il ne créait pas lui-même les dessins. Charles, sous l'influence de son oncle maternel – Auguste Foureau journaliste à l'Intransigeant et ami de Tristan Bernard – rédigeait des critiques théâtrales. Il était curieux de tout : des événements politiques, des progrès techniques ; il entraîna Henri sur les terrains d'atterrissages des premiers avions.

Il a beaucoup encouragé Henri à peindre : il l'inscrivit à l'École des Arts Appliqués où il apprenait à dessiner, à peindre, à composer des papiers peints ou des tissus. Sa mère l'en fera sortir dès le décès de Charles.

LA MORT DE CHARLES - 1917

Sur cette place du Marais, les blocs des maisons de cinq étages, aux murs beiges, aux barres d'appui ou aux balcons de lourde dentelle de fonte, étaient chapeautés de zinc gris, percés de fenêtres dont le soleil rosissait les vitres des mansardes habitées par des femmes de chambre ou par des petites mains, qui poussaient plus souvent des cylindres d'acier dans les machines-outils, que des aiguilles dans les soieries.

concierges plantés dans l'angle voisinaient avec les devantures des boutiques, peu rutilantes pour ce quartier commerçant. La foule circulait compacte sur les trottoirs et s'écoulait sur les passages cloutés, ruisselait entre les véhicules innombrables et hétéroclites. De lourdes charrettes tirées par six chevaux aux gros paturons poilus ajoutaient aux encombrements du soir, quand ouvrières et ouvriers se croisaient avec ceux des équipes de nuit, quand employés et écoliers assaillaient des autobus cubistiques et les omnibus jaunes et noirs.



René, Geneviève et Henri

* André Lerondeau, élève de Tilly et de Bellanger, figura au salon des Artistes Français. Membre de cette société depuis 1906, il obtint une mention honorable en 1906, une médaille deuxième classe en 1909.

Les fiacres et les voitures particulières paraissent des insectes parmi ces rongeurs d'asphalte. Une fille bien tournée, à la large tignasse frisée, se tenait un peu déhanchée par le poids d'un gros cartable qu'elle portait sous son bras. Elle revenait de l'École Primaire Supérieure Sophie Germain. Elle aussi tentait de s'immiscer entre les véhicules, quand elle se trouva arrêtée par le 85 qui remontait vers le boulevard de la Villette. En regardant passer cet autobus, elle esquissa un sourire de surprise, et un « Oh ! » Allègre, elle venait d'apercevoir son ami Henri dans l'autobus, puis son « Oh ! » se transforma en un ton plus grave, désespéré presque : « *Son père est mort, j'en suis sûre, il a été tué !* » Le chapeau et la veste noire du jeune homme qui ne la voyait pas le disaient bien.

Elle hésitait à prendre le 85, à arriver comme ça chez la mère d'Henri. Elle aurait voulu se débarrasser de son cartable et des pensées trop lourdes qui lui passaient par la tête, et puis, c'était aussi une affaire de parents, sa mère saurait quoi faire. Elle savait ce que représentait Charles pour Henri, ce père qui le comprenait, le soutenait dans son désir d'être artiste peintre. Que dire à la mère d'Henri ? Et ce n'était même pas une mort héroïque, il avait fallu dix ans et la mort de ma grand mère pour découvrir sa dernière lettre et les raisons de sa mort volontaire. Du côté de Reims, trois ans de guerre, ça lui suffisait, sa grenade, elle fut pour lui.

« *Ça l'avait marqué la guerre ; fillette, je l'entendais répéter : « Sur les drapeaux on devrait écrire : Bénéfices et dividendes plutôt qu'Honneur et Patrie. »* »

1917

Sa mère, Marie, fait sortir Henri des Arts Appliqués et le fait entrer dans une banque.

Plus tard, il racontera et mimera les employés des agents de change – appelés « aboyeurs » – qui font les signes conventionnels de la main autour de la corbeille : « J'achète, je vends, etc. »

Mais il va quitter la banque pour un atelier de modelleur-mécanicien (créateurs des moules dans lesquels on coulera les matières pour réaliser des éléments d'objets mécaniques), et dira que c'est le travail qui lui a le mieux appris ce qu'est le dessin et l'expression des formes.

Il continue de suivre les cours du soir de la Place des Vosges, non loin de la rue de Turenne.

Combien de rendez-vous a-t-il eu avec Geneviève Place des Vosges ?...

La guerre devient de pire en pire : le canon allemand, appelé « la grosse Bertha » – prénom de la fille de Krupp – peut atteindre Paris. Vendredi Saint, les bombes tombent sur l'Église Saint-Gervais, proche de la rue de Turenne, il y a beaucoup de morts.

Lucie et ses enfants sont obligés de descendre jour et nuit dans les caves du XVIIème siècle, profondes de trois étages et très humides. Renée tousse désespérément, Émile dont les supérieurs sont médecins, amène l'un d'eux à venir examiner la jeune fille : phtisie, tuberculose pulmonaire, il n'existe aucun médicament. Lucie pense immédiatement au jeune René Lerondeau qui a des hémorragies nasales qu'on soigne avec de l'eau salée. Elle se trouve face à face avec Marie Lerondeau pour lui dire que son petit René a probablement la même maladie que sa fille. Marie, qui pourtant se fait tous les jours un pansement pour l'abcès, d'origine tuberculeuse, qu'elle a au cou, répond à Lucie : « *Nous sommes sains dans la famille, vous verrez que mon petit René fera son service militaire. »* »

CHEZ ANGÈLE : PÊCHES, POIRES ET MOTEURS

« *Tout ira bien, vous verrez mes enfants, tout ira bien, ne vous en faites pas, nous serons victorieux. »* L'indomptable optimisme de Lucie lui faisait nier l'occupation du Nord et de l'Est de la France. Les réalités politiques étaient incompréhensibles pour Lucie : les présidents étaient toujours des hommes bien, les ministres et les députés des hommes admirés et admirables.

La plupart des théâtres étaient fermés, les acteurs, les régisseurs et les machinistes étant mobilisés.

Le Théâtre aux armées ? Comment partir avec quatre enfants et pas de père à la maison ?

Mémère Bouchetal n'est plus de ce monde. Angèle a un mari qui n'accepterait jamais ses neveux dans sa maison. « *Heureusement, on va vite la gagner cette guerre !* » En attendant, il fallait essayer d'obtenir un peu d'argent d'Angèle. Lucie avait pris l'omnibus pour les Lilas, avait longé maisonnettes, jardins et champs. Qu'elles étaient laides ces maisons accumulées n'importe comment, avec des escaliers placés dans des creux, qui gâchaient les façades ; aucun des petits raffinements architecturaux de la Villa Compans. Quand on avait grimpé l'affreux escalier, longé un couloir aveugle, on ouvrait la porte... et on se trouvait dans un verger.

Angèle avait mis sur pied une entreprise de culture de pêches et de poires de haute qualité.

Les arbustes en espaliers étaient bien alignés, et à un certain stade de développement, chaque fruit était enfermé dans un petit sac sur lequel était découpé une figurine – le plus souvent un coq que le soleil faisait rougir – tandis que la peau du fruit restait dorée. Ce n'étaient des fruits que pour les grands traiteurs, et l'affaire marchait bien malgré la guerre – ce serait encore mieux après la victoire. Le mari d'Angèle estimait que ça ne suffirait pas pour acheter la maison voisine et son terrain. Comme il travaillait dans une usine qui fabriquait des moteurs d'avion, il estima qu'entre les jours de marché et la culture des fruits, Angèle pourrait occuper ses loisirs.

Elle avait fait entrer Lucie dans la cuisine. D'un côté, l'évier et sa paillasse de grès beige, au dessus les casseroles noircies pendues en ordre décroissant sur le mur gris, encore plus haut les rayonnages qui supportaient des boîtes disparates de produits alimentaires. Devant le mur voisin, une cuisinière émaillée vert foncé, avec ses trois larges anneaux où poser les casseroles.

Lucie, toujours habile pour rafistoler ses robes, paraissait un papillon chatoyant posé sur des objets mis au rebut. Angèle, avec un tablier de cuir et un gant d'amiante semblait se fondre dans cette grisaille. Elle avait fait asseoir Lucie, mais elle, restait debout devant un gros cube noirâtre qui supportait une enclume bicornue. Angèle montrait à Lucie de longues pinces et des marteaux de différentes tailles posés sur la grille d'un fourneau où brûlait du charbon. Elle lui expliqua comment elle forgeait des pièces de moteurs d'avion qu'elle empilait par terre et le long du mur. Grâce à cet argent, ils pourraient acheter le terrain voisin et la maison, une de plus.

Bien sûr, Lucie ne forgerait pas de pièces d'avion dans sa cuisine ! Chercher un autre travail, c'était renoncer à trouver un engagement éventuel. Angèle ne lui fit pas la morale, mais elle n'avait pas tout à fait la générosité propre à leur mère ; Lucie repartit avec un peu d'argent et une certaine honte. « *Faire du théâtre, est-ce une faute ?* »

1918

Geneviève en a assez de voir ses frères et sœurs privés de nourriture, surtout Renée qui aurait eu besoin d'être bien alimentée. Elle annonce à ses professeurs qu'elle va quitter l'École pour travailler. Les professeurs s'opposent : « *Dans trois mois vous aurez le brevet supérieur et vous serez institutrice, c'est ridicule de partir maintenant, envoyez nous votre mère !* » Lucie est loin de ce monde des études, elle ne se dérangera pas, elle aussi est désespérée.

Geneviève apprendra rapidement à taper à la machine, et trouvera un emploi de secrétaire dans une petite entreprise familiale de fabrication de pâtes alimentaires créée par des juifs immigrés de Constantinople, les Carasso, qui parlent le *Ladino*, l'espagnol du XVIème siècle. Elle ne tarde pas à comprendre ce qu'ils disent. Elle est invitée à la circoncision du petit garçon, et s'éloignant du groupe des femmes gémissantes, elle reste parmi les hommes pour assister à l'opération.



Geneviève, Germaine, René, Claude Mayet, Lucien Mayet, Angèle, Lucie, Simone, Mémère

Il est probable qu'elle a changé de travail, elle a connu l'administration de la Préfecture de Paris avec ses rivalités et ses petites méchancetés. Elle trouve un autre travail, encore chez un immigré de Constantinople. Ils reçoivent des surplus américains d'uniformes qu'ils conditionnent pour les revendre. Son patron demande souvent à Geneviève d'aller aider les employés à ouvrir les ballots. À cette période, elle ne cesse d'avoir des infections de la gorge et des bronches. Le médecin lui demande si elle travaille dans un local suffisamment aéré. Elle lui explique que les uniformes récupérés sur les champs de bataille ou auprès des hôpitaux sont encore pleins de sang, et qu'ils les trient dans une cour fermée par une verrière. Le médecin lui ordonne d'aller annoncer son départ à son patron et lui dit qu'elle ne doit plus y remettre les pieds. Le patron ne comprend absolument pas ces raisons et lui propose de doubler son salaire. Alors là, elle se mit en colère : « *Ce n'est pas une question de salaire, mais de salubrité pour les travailleurs !* »



Renée

1918 LA MORT DE RENÉE

Il y a bien peu d'argent à la maison, et le petit surplus que Geneviève avait apporté ne semblait pas améliorer la santé de Renée. Tous les bruits étaient atténués dans l'appartement, par des rideaux, des bourrelets, contre les vents coulis et les bruits de la rue. La maladie et la destruction agissaient sournoisement : les bacilles dans le corps de Renée, les obus de la grosse Bertha dans le corps de la ville et de ses habitants.

On calfeutrait tout contre le froid de l'extérieur, et le soir contre les lumières de l'intérieur. Pour se concentrer et se constituer des armures de défense, il ne fallait garder qu'une étroite ouverture pour un filet d'air et une oreille attentive au moindre son qui signalait un danger. Plus de musique depuis longtemps : la musique de Renée s'était tue, la harpe de Simone ne résonnait plus dans le boudoir, trop proche de la chambre des parents où Renée était désormais installée.

Les filles, côte à côte, tournées vers la fenêtre, regardaient plus ou moins dans la cour, les yeux embués de larmes. Qu'est-ce qui pourrait sauver Renée ? On essayait d'entretenir une tiédeur en ce début d'hiver et une moiteur sonore dans cette chambre où l'on guettait le souffle de Renée et les ronronnements des avions au dessus de Paris. Deux sons, deux notes, répétées dans l'angoisse de l'urgence venaient de la rue : la voiture des pompiers parcourait la ville à grande vitesse pour sonner l'alerte.

Un remue-ménage s'emparait des familles : des sacs, des couvertures étaient déplacés, des ordres, des plaintes s'entrecroisaient, on saisissait les enfants, on soulevait les vieillards. Lucie chaussait sa fille malade, la recouvrait d'écharpes, attendait la fin d'une quinte de toux. Les uns empoignaient les sacs de vêtements chauds et de nourriture, les autres soutenaient Renée. Il fallait bien les descendre ces trois étages, et encore trois étages de caves. Plus on descendait, plus il faisait humide et plus les rats jouaient les maîtres des lieux et se faisaient arrogants : on entendait leur pelage frôler les tuyaux, les murs, les déchets des recoins.

Paul sortait sa provision de jeux : dames, dominos et petits trésors ludiques. Les sœurs s'associaient aux jeux, elles faisaient frotter ou claquer les pions sur le damier, poussaient des exclamations crescendo pour les victoires, decrescendo en cas d'échec. Lucie les arrêtait quand elle croyait entendre un avion ou un éclatement, les joueurs reprenaient d'abord à mi-voix, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que le bruit du moteur de la voiture des pompiers s'infilte par les soupiraux, coupé par les éclats rythmés de la trompe.

« *La berloque! La berloque!* » criaient les enfants. La sonnerie : « Rompez les rangs ! » annonçait en style pin-pon, la fin de l'alerte. Oui, ils rompaient les rangs, Paul le premier était déjà en haut de l'escalier, pressé de continuer la partie : « *Vite, Maman, donne moi la clé !* » tandis que Lucie et Geneviève, encore au bas de l'escalier, soutenaient Renée.

Le 11 novembre, les cloches battirent l'air à toute volée, des sonneries de clairons lançaient quelques éclats, puis s'arrêtaient, le joueur de clairon embrassait quelques-unes de cette foule de femmes seules depuis quatre ans, qui l'enlaçaient par substitution. Les taxis, qui avaient peut-être fait la Marne n'arrêtaient pas de klaxonner. En bas, dans la rue, des groupes se formaient, s'éparpillaient, se reformaient autour des quelques soldats en permission, la guerre est terminée.

Du troisième étage, devant la fenêtre, Lucie et les enfants en pleurs regardaient cette foule d'insectes, instable et bruyante. Ici, le silence recouvrait tout, les plis du drap, le visage de Renée, les visages crispés des parents.

Geneviève dira plus tard : « *Nous, on pleurait, la petite Renée venait de mourir à 17 ans.* »



*Geneviève, Émile, Lucie
Michelle, Karen, Antoine*

PARIS – NICE

Avant de quitter Paris, Lucie voulait voir sa sœur Angèle qui était tombée malade, six mois avant le mariage de sa fille Claude. Lucie s'avança vers le lit à barreaux de cuivre, buta sur trois lattes du plancher, qui, gonflées par l'humidité formaient un dos-d'âne. Dans cette pièce mal chauffée, tout était gris : le dessus de lit, le tapis, les cheveux d'Angèle et les châles accumulés sur ses épaules. Lucie pensait qu'aucune des voisines de sa sœur ne pouvait avoir une chambre aussi minable. Angèle toussait, s'agitait, voulait dire quelque chose à Lucie qui tentait de la calmer en remontant les châles sur ses épaules.

- Repose toi, n'essaye pas de parler...

Angèle agitait une main, comme pour dire « *Laisse moi parler !* » et de l'autre pressait son mouchoir sur sa bouche pour retenir sa toux :

- Mon futur gendre...

- Il est très sympathique ! coupa Lucie, espérant la calmer en posant une main sur son avant-bras.

Angèle parvint à dire :

- Tu ne sais pas ce qu'il veut ?

Lucie avançait la tête, les yeux écarquillés. Que pouvait-il bien vouloir ? La fille, les maisons, les terrains, il les aurait.

- Mon futur gendre, il veut... Une quinte de toux l'interrompt ; « *Je vois* » pensa Lucie, « *Il doit ne pas vouloir se promener le dimanche après le marché, dans la camionnette avec laquelle elles et lui, transportaient les fruits* »,

- C'est une voiture, qu'il veut ?

Angèle agitait la main négativement.

- Non ! Angèle suffoquait à présent...Une salle de bains ! »

Lucie se détourna pour que sa sœur ne la vit pas sourire. Angèle ne survécut pas longtemps à la salle de bains.



Henri

Avant de rejoindre Émile à Nice, Lucie eut le plaisir mitigé de voir surgir, tous les jeudis, une bande de gamins et de gamines délurés qui galopaient dans le couloir, touchaient à tout, se faisait des niches et laissaient traîner leurs chaussures n'importe où. Paul les faisait asseoir en tailleur autour du tapis avant de les appeler à tour de rôle. Alors, les corps enfantins se renversaient en reins cassés, le bras de Paul soutenant leur dos ; un autre se penchait de côté, posait une main au sol pour faire la roue, un autre semblait plonger des deux mains en avant pour lancer ses jambes en l'air et marcher sur les mains. Le plus dangereux était le saut périlleux : Paul les jambes écartées prenait bien son aplomb pour soutenir le jeune corps qui roulait autour de son avant-bras.

La horde des petits acrobates parodiait les spectacles des adultes : le petit Charles Aznavour jouait Maurice Chevalier tandis que sa sœur Aïcha agitait des jupons volantés autour de ses gambettes.

À Nice, Lucie savait qu'elle ne jouerait plus au théâtre – sa voix était devenue trop fragile –, mais on lui proposa quelques émissions enregistrées pour la radio. La direction du Casino lui proposa aussi d'auditionner des artistes qu'elle proposerait pour le programme de la saison suivante. Elle retrouva le plaisir de rentrer dans les loges, de voir de jeunes camarades devant le miroir.

Après la deuxième guerre mondiale, Lucie et Émile revinrent auprès de Geneviève et Henri et de leurs enfants. Quand Émile commença à décliner, il souriait à chaque femme de la famille qui se penchait au dessus de son lit en lui disant : « *Comme tu es jolie !* » ou en chantonnant :

« *Les mains des femmes sont des bijoux* ». Avec cinquante ans de recul, il déclarait à nouveau à Lucie qu'elle était une femme admirable, une beauté...ce qui était encore vrai.

HENRI, AU RÉGIMENT ET APRÈS

Henri est appelé au régiment. Devant le Conseil de Révision, on le trouve bien maigre : 1m75 pour 50 kilos. Le médecin décide qu'il a besoin de sport, on va l'incorporer dans le bataillon de Joinville avec les sportifs professionnels. Il est heureux de poursuivre ses activités de jeune sportif et fier de courir le 100 mètres en 13 secondes.

Geneviève se souvient des invitations à déjeuner chez Marie Lerondeau. Ancienne cuisinière, elle faisait de l'excellente cuisine, mais Geneviève était toujours étonnée de la petite quantité de nourriture qu'elle préparait et des parts réduites qu'elle déposait dans les assiettes. Elle était étonnée, surtout pour des garçons de vingt ans. Marie, née paysanne savoyarde, disait qu'à cinq ans elle gardait les vaches en tricotant son bas de laine. Ils étaient tellement pauvres que leurs parents les plaçaient, mais son père allait voir si on les traitait bien. Probablement avaient-ils l'habitude de manger de très petites portions.

Depuis qu'il a terminé son temps de régiment, Henri est peintre de décors de théâtre à la Gaîté Lyrique. Il est probable qu'Émile Archainbaud – chef d'orchestre du Théâtre qui apprécie ce jeune homme passionné – a facilité son entrée dans la place. Henri fait douze heures de travail, six jours par semaine, il rentre épuisé. Geneviève s'inquiète, mais pour rien au monde il n'abandonnera les cours du soir de la Place des Vosges.

1923 - PREMIER AU CONCOURS

En juillet 1923, il annonce à Geneviève qu'il est reçu premier au concours du Professorat de dessin, qu'il va recevoir sa nomination et qu'il faudrait qu'ils partent pour trouver un logement. Geneviève le regarde et lui dit : « *Ah! Parce que tu t'imagines que je vais te suivre pour tes beaux yeux ?* » Henri est décomposé, stupéfait. Il est probable qu'il a compris rapidement, il lui demande si elle veut bien l'épouser.

Ils se marient à la Mairie du 3ème arrondissement et à l'Église Saint-Denis du Saint-Sacrement, rue de Turenne. Geneviève est habillée de velours beige.

Le prêtre est si vieux qu'il a peine à lever les bras pour l'Élévation. Pour le dernier signe de croix, il soulève péniblement la main, si bien qu'Émile croit qu'il la tend pour dire au revoir et se précipite pour lui donner une poignée de main.

CLERMONT-L'HÉRAULT

Henri a demandé un poste dans le Midi pour que son frère puisse venir en convalescence. Il est nommé à Clermont-L'Hérault, à vingt-quatre heures de chemin de fer de Paris. Ils ont trouvé un appartement dans l'une des deux maisons qui dispose d'un cabinet d'aisance.

Le maçon a eu l'idée saugrenue de placer la fenêtre de ces cabinets juste à la hauteur des fesses des utilisateurs. Geneviève éclate de rire et se demande comment font les autres habitants. Mais si on penche la tête, on peut voir un merveilleux paysage, avec une église romane, des toits de tuiles roses et toute la campagne environnante, un merveilleux panorama de vignobles et de collines.



Henri est nommé au Lycée de garçons et à l'École Normale de jeunes filles. Geneviève a hâte de savoir si son premier chef d'établissement l'a bien reçu.

« Alors ?

- Il a eu l'air consterné en me voyant...

- C'est vous le nouveau professeur de dessin ? Mais quel âge avez vous ?

- Vingt cinq ans !

- C'est une catastrophe, vous en paraissez dix-huit !

- Ce n'est pas de ma faute !

- Votre prédécesseur était un homme mûr qui était haut comme ça, et large comme ça ! (Il indiquait au moins trois fois ma largeur, dit Henri),

- Ces demoiselles le chahutaient jusqu'à ce qu'il sorte par la fenêtre !

- Ne craignez rien, moi, je ne me laisserai pas sortir par la fenêtre ! »

RUGBY ET LANGUE D'OC -

Quelques temps plus tard, les normaliennes ont pris l'habitude de venir bavarder avec Geneviève, leur aînée de deux ou trois ans. Un samedi, Henri s'est fait réprimander par le Directeur du Lycée, il a donné une colle à un élève pour l'après-midi : « Monsieur Lerondeau, c'est impossible », « Impossible, mais il mérite cette colle ! », « C'est le jour du match de rugby, personne ne peut coller un élève ce jour là ! »

Une des normaliennes qui n'a pas pu aller au match dit à Geneviève : « Ah! Ce qu'elles doivent jouer ! » Geneviève commence à imaginer des rencontres passionnées avec les rugbymen, mais devant le visage innocent de la jeune fille, elle comprend que les mots n'ont pas tout à fait le même sens au Nord et au Sud de la France.

À la fin du mois, Geneviève et Henri constatent que le salaire d'un professeur est bien moindre que celui d'un peintre de décors de théâtre.



Geneviève et France

Geneviève n'a connu que la gentillesse des clermontois. Autant qu'Henri, elle aime marcher dans la campagne languedocienne, ils se reposent dans les « cagnards », coins abrités du vent qui souffle fort là-bas. Parfois un clermontois dans sa carriole les croisait : « Hé ! Madame Lerondeau, grosse comme vous êtes, si loin de votre maison, c'est dangereux, allez, montez dans ma voiture ! » Elle monte et pendant le trajet, elle rit et fait signe à Henri que le trot du

cheval la secoue davantage que leur marche à pied. Henri peint dans la campagne. Il avait demandé ce poste dans le midi en espérant que son jeune frère pourrait y venir en convalescence, mais René est toujours malade, il sera néanmoins le parrain du bébé.

NAISSANCE DE FRANCE

Enfin, Geneviève ressent les premières douleurs. Henri court chez le médecin qui est en réunion du Conseil Municipal. Henri se précipite à la Mairie, entre dans la salle du Conseil et lève la main pour interrompre les discussions : « On a besoin du Docteur pour un accouchement ! » Le Docteur Ronzier-Joly le suit et lui dit : « Vous êtes arrivé au bon moment, ils étaient en train de me poser des questions embarrassantes ! » La sage-femme est déjà là : une fois de plus, elle pose son oreille sur le ventre de Geneviève et dit au Docteur : « J'entends battre deux cœurs », le médecin se penche à son tour, écoute : « Je pense que c'est un écho », la sage-femme recommence : « C'est bien net, pourtant. » Geneviève demande qu'on lui passe un morceau d'étoffe et de quoi coudre et, entre deux douleurs, elle coud un deuxième petit oreiller.

Henri descend faire quelques achats, un passant lui demande : « Mais qu'est ce que c'est que ces cris ? » Henri énervé et probablement ému, lui répond d'un ton agressif : « Vous n'avez donc jamais entendu une femme accoucher ? » Lui non plus n'avait jamais entendu des cris d'accouchée. Puis il va chez le boucher acheter quelque nourriture pour le lendemain : le boucher et les clients lui demandent où en est l'accouchement. Il répond que la sage-femme croit entendre battre deux cœurs, chacun y va de son commentaire. Henri remonte et pendant ce temps-là, la nouvelle se répand : « Madame Lerondeau a accouché de deux garçons ! » Vers quatre heures et demie, Geneviève met au monde non pas deux garçons mais une petite fille bien dodue.

Geneviève dira plus tard à sa fille : « Dès que tu es arrivée au monde, le soleil s'est levé et les cigales se sont mises à chanter. » C'était un accueil bien chaleureux.

Il fallait lui trouver un nom. Geneviève et Henri veulent perpétuer le souvenir de Charles mort à la guerre. Charlotte ne les enchante pas. Françoise ? Simone la future marraine s'y oppose. France alors, ce sera Francette pour ce petit bébé.

*

CLERMONT-L'HÉRAULT NAISSANCE DE FRANCE 11 JUIN 1924

« Rue Frégère, c'est là que je suis née et je ne l'ai vue que quinze jours de ma vie, seulement parce qu'il faisait trop chaud. La maison devait avoir plusieurs étages puisque, m'a-t-on dit, de la fenêtre des cabinets (comme on disait à cette époque), située à la hauteur des fesses des usagers, on avait paraît-il une vue splendide sur la campagne du Languedoc environnant. Je crois me souvenir que c'était la pièce la plus élevée de la maison et qu'il fallait monter plusieurs étages pour y parvenir. J'imagine que l'appartement était...disons au premier étage. La rue Frégère était certainement étroite, je la vois en pente, avec un caniveau central en V.

Les maisons étaient ocrées, rosées. La chambre qui donnait sur cette rue était claire, le lit que j'ai connu était assez bas. Je verrai toujours ma mère dans les douleurs de ma naissance, un bras pendant jusqu'au sol tandis que le griffon belge de ma grand-mère lui léchait la main, semblant la consoler. La lumière était intense, je vois les collines arides et la tour carrée du clocher, je reconnais l'odeur des plantes aromatiques et je sais que les cigales ont commencé à crier avec moi. »

1924 - DIGNE

Henri a réussi le concours du second degré du Professorat de Dessin. Il dit à Geneviève : « *Tu dessines bien ; si tu veux, je vais t'aider à préparer le concours.* » Geneviève prétend qu'elle n'en sera pas capable. Depuis le temps qu'elle voit Henri peindre, elle ne veut pas se comparer à lui. On propose un autre poste à Henri : le Lycée de garçons et l'École Normale de jeunes filles de Digne. Ils vont d'abord retourner à Paris, le Maire-médecin et beaucoup d'amis les accompagnent à la gare : « *Henri portait sa fille de quinze jours comme le Saint-Sacrement* », dira Geneviève.



Albert Chabot, Geneviève, Claude, France

Henri ►

Au mois d'octobre, ils découvrent les Basses- Alpes.

Geneviève trouve que Digne est bien encaissée entre ces montagnes. Mais comme ils sont bons marcheurs, ils découvrent ces montagnes sauvages que Alexandra David-Néel (1) estimera aussi inquiétantes que celles du Tibet. Geneviève et Henri découvrent des fermes isolées et de petits villages soignés, mais ils ne rencontrent jamais personne. Une maison est ouverte, c'est une poterie ; dans le four il y a encore quelques pots qui attendent d'être cuits. On croirait que sous le coup de l'annonce d'un danger, tous les villageois se sont enfuis. En fait, la guerre a tué la presque totalité des hommes de ces villages et les rares survivants ou blessés ont obtenu des emplois dans les administrations, dans les postes, dans les perceptions. Leurs familles les ont suivis dans les petites villes. Seuls quelques vieillards sont restés et sont morts au village ; en 1926, il ne reste plus personne.

Henri aime enseigner et il invite chez eux les élèves les plus intéressés par la peinture, en particulier Albert Chabot, fils d'un scieur de long, un charpentier. Parmi ses collègues, un corse, Ange Ferrucci est un homme aussi large que haut.

Bien qu'inscrit au parti communiste, il connaît à Rome, le Musée du Vatican, la Sainte-Chapelle et la plupart des peintures qu'Henri n'a vues que sur les pauvres reproductions de cette époque. Geneviève, Henri et France font de fréquentes visites dans la famille Ferrucci où ils sont bien



accueillis par la mère, par Jérôme, jeune avocat, et par leur jeune sœur.

Au printemps, Geneviève et Henri tiennent la petite France sur le balcon pour qu'elle voit la rue et les places remplies de moutons. Jusqu'à l'infini de la rue, c'est un moutonnement de toisons, entourées par les chiens qui ne les laissent pas s'égarer dans les ruelles. De temps en temps, le flot est interrompu par les mulets et les bergers.

À la fin de l'année scolaire, ils voient les normaliennes, jeunes institutrices, qui partent rejoindre le village où elles vont enseigner. Seuls les mulets peuvent grimper dans les chemins rocheux, ils transportent le matelas, la malle de l'institutrice. Là-haut, elle fera tout, le ménage de l'école, le feu dans le poêle pour chauffer la classe, et dans ces villages coupés du reste du département pendant les mois d'hiver, bien des passions, bien des drames peuvent advenir, chacun est armé contre les brigands. Au dégel, on retrouve parfois un cadavre dans un ravin, on raconte la jalousie d'un fermier, le dédain de l'institutrice ; on ne saura jamais le fin mot de l'histoire...

Henri et Geneviève, qui souhaitent se rapprocher de Paris vont rejoindre un nouveau poste à Nevers. Ils garderont toujours l'amitié d'Albert Chabot et de la famille Ferrucci mais ils retournent à Paris voir leurs familles avant de déménager. Ils arrivent pour voir mourir René, le jeune frère d'Henri, celui qu'ils aimaient tant.

*

Geneviève est épuisée, amaigrie. Quand elle va voir le médecin et qu'elle avoue qu'elle nourrit encore et exclusivement au sein, une fillette de quatorze mois, il s'écrit : « *Mais c'est de la folie ! Sevrez ! Sevrez ! Sevrez immédiatement !* » Geneviève revient avec un choix de biberons et de farines. Elle met le lit de France dans la chambre de sa grand-mère pour lui éviter la tentation du sein maternel. France ne veut pas de ces bouts de caoutchouc qu'on lui met dans la bouche, pas de ces farines, pas de ce lait de grosse vache. Elle crie consciencieusement toute la nuit. Elle a la colique chaque fois qu'on lui donne du lait, c'en est fini du lait pour la vie. Elle mangera comme ses parents et Henri finira toutes les farines.

1) A.David-Néel : « Une parisienne à Lhassa ».

1927 NEVERS

La maison, comme dit la petite France de trois ans, n'est qu'un appartement, situé au premier d'un bâtiment de deux étages. Il est construit au fond d'un jardin, ou d'une cour, selon que l'on considère que ce sont les pelouses et les arbres qui l'emportent sur les allées cimentées. C'est probablement un ancien grenier à blé que le propriétaire a adapté aux besoins des locataires, en ajoutant, à gauche du bâtiment, une buanderie avec deux bacs en ciment pour faire tremper et rincer le linge, et un fourneau à gaz posé sur le sol pour faire bouillir la grande lessiveuse dont le champignon envoie six petits jets de lessive sur le linge. Le bâtiment qui donne sur la rue n'a qu'un étage. C'est là qu'habitent une couturière et sa vieille mère : au rez-de-chaussée une grande pièce sert d'atelier à deux ou trois ouvrières.

1928 NAISSANCE DE CLAUDE

France fait de longues visites aux couturières, elle se glisse entre les machines et leur donne à piquer de très petits édretons ornés de deux diagonales croisées. Elle a vu un édreton comme ça, chez une dame, tandis que les leurs sont gros et sans piqûres. La mère de la couturière la suit dans ce labyrinthe de machines à coudre, elle essaye de la convaincre qu'on ne pourra pas remplir les édretons s'ils sont tout piqués à l'avance. Pour France, cette femme n'est qu'une voix et une grosse jupe noire froncée à la taille, elle ne lui a jamais vu de buste ni de visage, mais elle l'aime beaucoup.

Le soir du quatorze juillet, France est restée dormir chez la couturière. Le lendemain matin, quand elle a été habillée, la couturière lui montre la fenêtre de leur appartement où est accroché un drapeau tricolore. Elle lui dit : « Tu vois le drapeau, c'est le signe que nous pouvons y aller. »

France n'a jamais eu besoin d'un drapeau pour rentrer à la maison. La couturière l'accompagne jusqu'à la chambre où sa mère qui est encore couchée, l'attire près d'elle sur le lit, puis lui montre un berceau en lui disant : « C'est une petite sœur. » France regarde et se retourne indignée vers sa mère : « Qu'est-ce que c'est que cette couverture que tu lui as mise autour des pieds ? Comment veux-tu que je joue avec une petite sœur habillée comme ça ? » Puis en regardant mieux, elle comprend que cette petite sœur est *réellement* petite. Depuis le temps qu'on lui disait comme un seul mot « le petit frère » ou « la petite sœur », elle n'avait pas réalisé qu'il ou elle serait réellement petit. Elle se met à pleurer et dit, ou demande à sa mère : « Alors je ne serais plus ton petit ? » Sa mère l'attire contre elle : « Mais si, tu seras toujours mon premier petit. »

Mais le soir, c'est Geneviève qui pleure. Henri est allé à la Mairie déclarer sa nouvelle fille. « Il n'y a qu'un petit problème dit-il, l'employé n'a pas voulu la déclarer sous le nom de Claude, il a dit que ces prénoms ni masculins ni féminins, causent toujours des ennuis à ceux qui les portent, que parfois on les convoque au service militaire et que si il y a un deuxième prénom, il vaut mieux intervertir les prénoms. C'est ce que j'ai fait, je l'ai déclarée sous le nom de Renée, puis il a inscrit Claude en deuxième prénom, nous on l'appellera Claude. » Et Geneviève se met à pleurer : « Lui donner le prénom de deux jeunes, ton frère et ma sœur, morts à vingt ans, tous deux tuberculeux. Ce n'est pas possible ! »

Henri est déconcerté devant ce raisonnement féminin.



France et Claude

**1928 AMIENS OU DES PINCEAUX, DES POILS
ET DE LA MATIÈRE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS**

France a quatre ans et c'est son troisième déménagement, mais cette fois-ci il faut aussi déménager la petite sœur. Maman n'arrête pas de tricoter des brassières. Papa debout sur un escabeau repeint les murs ; le voisin lui dit : « Je n'ai jamais vu ça, repeindre les murs quand on s'en va, pour le bénéfice du prochain locataire », Henri répond : « Que voulez vous, le propriétaire dit que les lignes horizontales et les courbes Art Déco que j'ai peintes sont justes bonnes pour les artistes, et que c'est un appartement loué bourgeoisement ! »

France a déjà quatre ans. Dès qu'elle est déshabillée, elle court dans la chambre de ses parents et se désigne dans la grande glace en disant : « Un petit nu tout nu ». Il est vrai que son père peint des dames nues : Maman ou d'autres, et des hommes en statues avec des feuilles de vigne. Elles aussi, ses camarades et elle, fillettes nues dans le jardin, Henri les habille avec des feuilles de la vraie vigne qui pousse sur le mur du jardin, il attache les feuilles avec une ficelle pour les prendre en photo avec leurs ventres ronds en avant. Ils vont quitter ce jardin et France ne va plus courir toute nue.

Dans la nouvelle ville, la nouvelle maison est en bas d'une rue qui s'appelle : rue du Pinceau. C'est normal puisqu'il y en a plein des pinceaux, dans la plus belle pièce, celle que les voisins appellent le salon, mais qui, pour la famille de France est toujours et partout : « l'atelier ».

L'atelier est plein d'objets inattendus : des brosses qui ne sont pas faites pour brosser les habits, des queues de morue, des pinceaux chinois faits de deux planchettes que son père taille pour laisser dépasser une petite longueur de vrais cheveux de chinois très raides, qu'elle caresse comme s'il y avait un chinois entier sous le pinceau qui pourrait sentir les caresses.

C'est dans l'atelier que tout se fabrique : des peintures, des paravents de laque de chine et les meubles de la maison. C'est aussi là qu'elle danse sur des airs de chansons inventées quand son père est absent.

Qu'elle est bizarre cette nouvelle ville ! Avec une rue des Corps nus sans Tête, et une rue des Trois Cailloux faite d'au moins mille pavés ronds, et leur rue : rue du Pinceau. Son père dit que c'était la rue du plein seau, parce que petite ou grosse pluie, l'eau s'accumulait en bas de la rue à pleins seaux. Depuis combien de temps les pleins seaux sont-ils devenus des pinceaux ? France imagine ces gros pinceaux touillant le liquide glaireux des égouts débordants.

À un an, la petite sœur s'est décidée à marcher. Elles peuvent enfin jouer ensemble dans le jardin avec leurs petits seaux et avec les petits chats des voisins. Elles les passent et les repassent aux garçons des voisins par un trou du grillage, jusqu'à ce que les chatons, énervés d'avoir le ventre serré dans leurs mains, fassent caca sur leurs tabliers. Le jardin, c'est de la terre, de la boue, de la glaise, des vers de terre, des escargots ; la petite sœur les pose sur sa langue et dit : « Ils me lèchent. » Geneviève n'apprécie pas, mais elle rit. Dans un bassin, quelques poissons se confondent avec l'eau grise, la petite sœur les pêche à l'écumoire, les tâte et dit : « Ils ne sont pas mous. » Geneviève les remet à l'eau et rit encore. Presque toutes les activités de la petite se font accroupie : manger des petits pois sur pied, creuser la terre, gratter, entasser des cailloux et poser sa crotte sans quitter ses occupations. Un jour, Henri s'écrie : « C'est exactement l'ocre jaune qu'il me faut ! » et du bout du pinceau, il prend un peu de crotte dorée qu'il pose sur la toile qu'il est en train de peindre. France s'émerveille tout en s'offusquant de ces audaces qui outrepassent le bon usage du jardin, des vers de terre, de l'écumoire, des crottes et du pinceau.

Qu'est-ce qu'un pinceau ?

L'outil du père, celui qu'un peintre osa diriger contre un roi, au risque de perdre la vie, celui qu'un roi, le même peut-être, ramassa comme aurait fait un serviteur pour le rendre au peintre.

Ce penicellus, ce faisceau de poil de chèvre, de martre, de castor, de cheveux, ce faisceau qui porte et dépose une lumière faite de contrastes de terres.

Delacroix disait : « Donnez-moi de l'ocre et de la terre de Sienne et je vous peindrai la peau lumineuse d'une femme. » La matière, c'est la peinture qu'on distribue sur la palette en grosses et petites crottes.

Un jour, la petite sœur a osé prendre un pinceau pour peindre trois fleurs. Geneviève raconta souvent combien Henri en fut ému. Puis il arriva un malheur à la petite sœur, par la faute d'on ne sait qui ou quoi. Il fallut longtemps à France pour qu'elle ose s'emparer de ces pinceaux, et plus longtemps encore pour qu'elle ose écrire à leur propos, pour un mémoire sur la création picturale : « *Je tenais mon pinceau comme un poignard* », et dans la suite de l'histoire, les coups de pinceaux étaient distribués dans toutes les directions.

Geneviève



LES ÉLÈVES D'HENRI

Depuis leur arrivée, c'est la première ville dans laquelle Geneviève se sent isolée. Heureusement, les plus proches voisins sont amicaux et parents de deux garçons de l'âge de leurs filles ; les habitants de la troisième maison sont des collègues d'Henri. Mais tous ceux de la rue du Pinceau se comportent comme des policiers en civil chargés des bonnes mœurs. Ils écartent leurs rideaux et mieux, ils montent au premier étage de leurs maisons pour voir ce qu'il se passe dans la maison de Geneviève et Henri, au dessus des petits rideaux qu'on appelle brise-bise ; un grand voilage aurait enlevé trop de lumière.

Henri donne des leçons à de grands élèves de l'École des Beaux-Arts qui veulent se présenter au Concours du Professorat de dessin. Ces policiers de voisins interpellent France, chaque fois qu'elle va au bout de la rue acheter une boîte d'allumettes : « Qu'est-ce qu'il fait ton Papa avec cette dame ? » France répond : « De la perspective ! » réponse décevante certainement pour ces voisins incultes.

La semaine suivante, l'élève est encore là. De retour de la promenade, Geneviève et les fillettes viennent la saluer à la fin de la leçon. Henri aperçoit encore des visages aux aguets. Il dit à son élève : « Excusez-moi ! » et il écrit un grand M sur les tableaux, MERDE. Ils entendent les fenêtres se refermer brusquement.

Quand Henri va se ravitailler en laque à Paris, Geneviève lui dit qu'elle a peur de rester seule avec les enfants, parce que des clochards dorment dans la maison en construction à côté de chez eux. Henri lui conseille de faire venir son frère Paul pour lui tenir compagnie. Les voisins agrippent le bras de France dès qu'elle sort et lui demandent : « Qui est ce monsieur qui habite chez vous ? » France répond : « C'est parce que Papa est en voyage, Maman avait peur de s'ennuyer toute seule. »

Il est de tradition que le professeur de dessin du Lycée fasse un cours à l'École des Beaux-Arts. Henri est reçu par le Directeur, Monsieur Dory qui est architecte. À la première réunion des professeurs, Monsieur Dory présente Henri. Une voix s'élève : « Si maintenant, on nous nomme des étrangers dans notre École des Beaux-Arts !... » Henri réagit : « Je suis né à cent cinquante kilomètres d'ici, à Boulogne sur Seine et mes deux parents sont français ! » Quand l'Inspecteur des Écoles d'Art, Albert Laprade, architecte connu, vient inspecter l'École d'Amiens, il dit à haute voix, s'adressant à Henri : « Vous feriez bien de donner des cours de peinture à vos collègues ! » Cette déclaration ne va pas améliorer ses relations avec ceux-ci.

Lui se réjouit du cours du soir qu'il donne à des adultes souvent déjà au travail ou qui préparent le concours pour l'École des Arts décoratifs : Marcel Dieulot, Juliette qui deviendra Madame Dieulot, Micheline Wattebled, Mademoiselle Pouillaute et une grande blonde qui a environ trente ans, Madeleine, qui ne sort qu'accompagnée par son père. Celui-ci, qui vient la rechercher à la fin du cours, recommande à Henri de le prévenir quand il y aura un modèle homme, il la ramènera immédiatement à la maison. Et pourtant, les modèles hommes portaient un slip. Le gardien de l'École, en uniforme, reste toujours au fond de la salle quand les élèves travaillent. Le jour où vient le modèle, il lui remet le slip en disant : « Voilà le bonnet de coton. » Henri va chercher le jeune homme qui essaye toutes les manières de placer ce bonnet sur sa tête. En tout cas, il n'a jamais dit au père de Madeleine quand il y avait un modèle masculin. Quelques années plus tard, il la revit, faisant de la peinture, fumant le cigare, complètement libérée, son père était mort.

Certains élèves deviendront des amis pour toujours : un grand donquichottesque, Jean-Michel Colignon, un autre, Albert Chabot qui souhaite se présenter au concours du Professorat de dessin. Henri lui propose de venir faire un séjour pédagogique à Amiens. Albert est jeune,

gai, blagueur, il joue avec les filles, il est serviable. Il donne un coup de main à Henri pour peindre la chambre des filles en bleu. Quand ils ont terminé, Albert descend dans le jardin pour déposer à la cave le dernier reste de peinture bleue. Il avise France qui bricole entre le bassin des poissons et le massif de soucis. Il engage la conversation, émaillée de plaisanteries, comme toujours. Il regarde le massif de fleurs et s'exclame : « C'est d'une monotonie ces soucis, tous du même orange ! » France commence à rire, elle sent qu'il va se passer quelque chose. « Il y en aurait quelques-uns de bleus, ce serait plus gai. Tu vois, il reste un peu de peinture bleue dans mon pot. On devrait s'y mettre et les peindre en bleu. » Il tend un pinceau à France, qui ressent l'acte comme litigieux, mais ils sont deux... Et les voilà peignant avec application les soucis oranges en bleu. Elle en est encore ravie. On ne sait pas ce qu'ont dit Geneviève et Henri.



Quatre enfants Chabot, France, Michelle, Antoine

1930 FRANCE À L'ÉCOLE

France a six ans, elle ira à l'école l'année prochaine mais il faut qu'elle sache lire, écrire et compter.

Geneviève était une excellente élève, France est comme Henri, un peu dans la lune. Quand Geneviève relit les lettres écrites par Henri, elle les corrige en le taquinant. Quand France écrit chat sans t, Geneviève est indignée. Et il n'y a pas qu'un mot mutilé ou surchargé de doubles lettres. Geneviève s'énerve, se désespère. Alors Albert intervient : « Je vais lui faire faire la dictée », et tout se passe bien.

Geneviève a des principes républicains concernant l'alphabet, il n'y a pas de raison pour qu'il y ait une première et une dernière lettre, toutes les lettres sont égales, comme les citoyens, donc France n'apprendra pas l'alphabet. Elle ne l'apprendra qu'en 6ème pour consulter les dictionnaires de latin et d'anglais.

SIMONE

Les vacances scolaires se passent toujours à Paris. Simone, la marraine de France, lui apprend à faire des rosettes, elle l'emmène dans le boudoir, la dernière pièce de l'appartement, où elle lui joue des airs sur la harpe.

Le Théâtre de Mulhouse lui propose une place dans l'orchestre. Toute la famille se réjouit pour elle, mais Simone s'angoisse, trouve un tas d'inconvénients à travailler dans cet orchestre, à vivre dans cette ville. Chacun l'encourage, Paul et Henri lui proposent de porter sa harpe à la gare, Geneviève les accompagne. À Mulhouse, Simone descend du train, elle traverse la voie, puis se jette sous un train qui arrive. Tous se font des reproches de l'avoir poussée à partir.

*

Elle l'avait réussi ce concours de sortie, Simone était premier prix.

Le mois suivant, elle était engagée dans un orchestre où elle aurait l'occasion de jouer en soliste deux concertos pour harpe et orchestre. Elles étaient deux harpistes, sa camarade était une drôlatique petite personne qu'elle estima vite comme la meilleure harpiste qu'elle eut jamais entendue. Après le premier solo de Simone, Lili Laskine lui fit un clin d'œil voyou et leva le pouce comme un gamin en signe d'approbation.

Cette tournée vit la renaissance de Simone, une amie, une vraie ! Puis d'autres camarades avec qui faire équipe, des déjeuners en commun où elle se sentait le droit d'éclater de rire, des soupers d'après spectacle d'où elles sortaient en feignant une demi ivresse pour une coupe de champagne. Un violoniste échevelé se dévouait souvent pour soutenir Simone. Jamais elle n'avait été complimentée comme cela, elle se sentait enfin l'égale des autres et appréciée pour elle-même. Le violoniste lui donnait des rendez-vous dans le hall de l'hôtel, dans les jardins du théâtre, au café.

Après la tournée, elle avait passé quinze jours chez son oncle musicien pendant qu'on achevait de tapisser son boudoir. Elle avait recueilli les confidences des trois maîtresses successives et parfois simultanées de son oncle. Elle compatissait au chagrin de la plus abandonnée, de la plus éprise – bien qu'entretenu par un autre – mais qui avait su se faire aimer de toute la famille. Simone commentait ces nouvelles à Geneviève, qui, filant le parfait amour avec Henri lui répliquait : « Laisse tomber ces idiots, les hommes de la famille sont incorrigibles, elles devraient le savoir. »

Leur oncle, leur père, leur grand-père : tous étaient des menteurs !



À la mort de Joséphine, Eugène avait épousé la mère de sa fille naturelle, mais Simone savait bien qu'il avait d'autres femmes, elle les apercevait parfois dans les cafés voisins des théâtres. Elle avait vu aussi son violoniste chevelu embrasser une inconnue. « Ils sont tous pareils ! » Maintenant que la tournée était terminée, la merveilleuse camaraderie s'était évaporée. Après les répétitions ou les concerts, chacun retournait chez soi ; même sa grande amie Lili rejoignait mari et enfant.

[Simone rentrait dans son boudoir, elle ne savait pas quoi y faire : encore des exercices, encore des gammes... Déchiffrer un nouveau morceau remplissait-il une vie ? Elle ne gagnait pas encore assez pour louer un appartement, et puis elle redoutait la solitude totale. Ici, sa mère était présente, Geneviève et Henri attendaient leur premier enfant.

« Avec une entrée si bien éclairée, c'est une honte de faire cette petite fenêtre poussiéreuse fermée sur un mur aveugle... Si au moins elle donnait sur une rue, on plongerait du troisième sur des voitures en mouvement, sur des passants. Ils sont si drôles vus d'en haut : un empilement de chapeaux, d'épaules, de chaussures qui marchent, ils ressemblent presque à ces pêcheurs de Trouville dans leurs bateaux ballottés par les vagues que je voyais du haut de la falaise. Le seul moment où la vie s'ouvrait devant moi, où il y avait de l'air, de l'espoir, des lignes beiges à l'horizon, peut être des îles, d'autres pays, d'autres continents. »

Elle retrouva son besoin viscéral d'une tasse de café. « Pas une tasse dans le placard ! Bien sûr, la vaisselle n'est pas faite ! » Dans l'évier en pierre rugueuse, on aurait cru voir des ruines après un tremblement de terre : sous les saucières, les assiettes, les louches, on identifiait des anses et aussi les fonds marronnasses des tasses à café. Après une première réaction, patiemment acquise, de harpiste qui ne doit pas se mettre les mains dans l'eau de vaisselle pour que les durillons douloureusement gagnés sur les ampoules, ne se ramollissent pas, Simone saisit une tasse par l'anse comme elle aurait pris un crabe par une patte, en se demandant où était l'erreur, puis elle fit couler le jet d'eau sur le fond de café vernissé. « C'est toujours la même chose, une bonne qu'on paye au compte-gouttes, ça ne se manifeste que par des apparitions sporadiques ! »

Simone la consciencieuse se voyait s'attaquer à ce chaos et en triompher : « Je ne suis pas ma sœur Geneviève qui, elle, ne va dans la cuisine que pour piquer un gâteau, un fruit, pour jeter les épiluchures n'importe où. C'est une désolation ! On ne voit même plus la table ! » et dans tous les coins s'accumulaient des choses innommables, fripées, desséchées, roulées en vrille, des amas filandreux et cotonneux entremêlés de poussière, ponctués de résidus de feuilles de thé noir. Trier, placer, empiler des assiettes de faïence aux bords ronds, des bols galbés comme des seins de jeunes filles. Elle se mit à rire, non, elle n'adorait pas faire la vaisselle, mais c'était tellement interdit que ça devenait un rêve de manipulation d'objets doux et lourds, de coulées d'eau ruisselante, de chaleur, de mise en bonne place. Les objets devenaient des friandises inaccessibles derrière une vitrine, elle devait s'en détourner pour retourner à sa harpe au fond de l'appartement, dans son boudoir.

Sa harpe, le plus ancien des instruments, quelques cordes tendues d'un montant à un autre, outil humanisé, féminisé, animalisé. Elle était devenue la figure de proue de sa harpe, mais tournée vers l'intérieur, vers ses mains agrippantes, ses bras, sa jupe, de quelque côté qu'on la regarde, toujours une partie de son corps était prise dans ces cordes verticales. Elle avait aimé cette sonorité, elle avait cru pouvoir tenir dans ses bras ces sonorités chaudes, aux formes douces, aux couleurs dorées, on pouvait l'incliner, la redresser, ce n'était plus ce grand monstre noir de piano.

« Je suis enfermée dans ce boudoir, au bout du monde, le bout des doigts durcis de durillons ; la bouche gonflée du dégoût de vivre, je vomis ces notes, ces silences, ces pauses, ces grosses blanches qui ont bouffé deux petites noires. Il y a partout sur le sol des petites croches maléfiques qu'on ne peut pas attraper. Si je me penche trop vite, ces barres verticales me giflent et laissent cinq rayures rouges sur ma joue. Ma main crispée s'y accroche, libérant un ruissellement de notes, une cascade de croches qui grimpent le long des cordes et s'immobilisent pour ne pas dénoncer leur manège vicieux. Je les sens nous envahir, la harpe et moi, elles se dissimulent dans les plis de mon châle et dans les fleurs de la tapisserie, pour

prendre leur élan et changer de cachette dès que je ne les fixe plus. Il me faut regarder partout à la fois, mais il y a le quatrième mur que je ne peux pas surveiller, ma nuque s'engourdit, je maintiens mes yeux ouverts, bien ouverts. »

« Tu viens dîner, je t'appelle, je t'appelle ! »

Ma mère pose un visage clair sur la tapisserie et remue les lèvres, une main apparaît devant mes yeux : « Holà ! Tu es présente ? Réponds ! »



Simone, Renée, Geneviève

Le dîner est immangeable, ce ne sont qu'accessoires de théâtre raides, secs. Les autres font semblant de manger. Ils jouent bien la comédie : « C'est bien bon ce poulet ! » Et ils font semblant d'en reprendre. Je n'arriverais jamais à piquer un peu de ce papier à musique et à le mettre dans ma bouche. Et voilà qu'ils se mettent tous à crier, les cris se mélangent en éclairs croisés au dessus de ces poulets. Ils m'ont remise dans le boudoir, dans ma bouche les crottes des croches m'étouffent, de l'air ! La mer ! Par pitié ! »

« Partez ! Partez en maison de repos ! disait le lorgnon du Docteur.

Ils m'ont accompagnée à la gare, dans le train 313, dans le wagon 13, à la place 13. Ce n'est pas une place porte-bonheur.

- N'attendez pas le départ du train, Allez ! Allez ! Ne perdez pas votre temps ! »

Elle était libre de descendre, légère, sans sac ni valise.

Sur le quai d'en face, il y avait Trouville, une falaise herbue, elle escaladait la falaise, la mer lui tendait les bras et lui disait : « Viens ! Viens ! », Dans l'herbe les foutues croches couraient déjà, il n'y en avait pas encore dans la mer, elle s'y jeta.]

LUCIE SANS SIMONE

Le lendemain, Lucie se leva soutenue par Miette, l'amie dévouée : « Tu vas mieux ! » Elle fit un signe affirmatif de la tête, s'assit sur une chaise de nourrice basse comme un prie-Dieu. « Veux-tu manger ? » Lucie leva les yeux vers Miette et ne répondit rien. Miette avançait une assiette de gâteaux, Lucie ne s'intéressait qu'aux petites tasses d'une dînette d'enfant qu'elle enferma dans le placard d'une cuisine miniature, elle caressa le fronton d'un théâtre en carton, décrocha les fils d'une marionnette qu'elle tenait par la tête et la menait de droite à gauche sur cette scène en réduction, puis elle lui faisait lancer une jambe après l'autre dans une démarche hasardeuse, elle la faisait tourner en rond, enfin, elle la conduisit vers le proscenium ; le fronton arrêta son bras et ne lui permettait pas d'aller plus loin, elle la soulevait en la tenant toujours par la tête, elle lui faisait balancer les pieds dans le vide, ça dura longtemps, puis elle la balançait dans le vide.

Lucie levait la tête, regardait par la fenêtre, elle ne répondait toujours pas à Miette, elle regardait le ciel, le ciel bleu pâle, morcelé de masses blanches.

On aurait cru qu'elle y voyait un point particulier, un point au-delà des éléments visibles. Près de la jardinière, elle releva une plante cassée et s'efforça de la replanter, d'ouvrir un trou dans la terre autour de la tige qui ne voulait pas tenir verticale, elle plaça trois cailloux pour la maintenir. Elle ramassa la marionnette tombée hors du théâtre, la caressa longuement, la coucha à côté d'une autre marionnette, les enveloppa d'une bande Velpeau oubliée sur une table. Elle assit les unes à côté des autres en ordre décroissant de petites poupées japonaises en kimono, puis elle fit semblant de leur donner à manger en approchant des miettes de gâteau près de leurs bouches closes, elle referma un piano de poupée, ramassa un livre de prières pour enfants, l'ouvrit, puis elle pleura.

APRÈS

Émile était revenu. Il se tenait debout, très droit, une main sur le dossier du fauteuil où Lucie était repliée, le front posé sur le dessus des doigts, le coude piqué dans l'accotoir, le buste oblique, les genoux rabattus de côté, les pieds serrés. Émile semblait hésitant et coupable quand il avançait la main vers l'épaule de Lucie. Le mois prochain, il l'emmènerait à Nice où il espérait un poste fixe de chef d'orchestre.

Dans la salle à manger, Lucie drapée dans des mètres de velours vieux rose, chantonnait en cousant les ourlets des rideaux neufs pour le salon, futur studio de danse de Paul. Geneviève, le visage encore marqué par le chagrin, allait et venait avec des piles de vaisselle, elle tournait la tête vers sa mère en pensant : « Tout glisse sur elle, elle se pomponne, elle chante. »

Dans le salon-studio, en attendant de passer la deuxième couche de peinture, Henri, un carton à dessin posé en oblique sur les genoux, faisait des croquis de Paul nu, fixé dans des attitudes de « danse de caractère » : un bras plié à angle droit encadrait son profil, une jambe tendue en avant, la pointe du pied relevée, l'autre jambe à demi pliée en arrière. Henri esquissait l'affiche où Paul en bottes et blouse russe ferait face à sa partenaire bottée, elle aussi, et enrubannée de couleurs vives. L'entraînement du cours de gymnastique acrobatique lui avait facilité l'entrée dans un cours de danse classique. Son visage slave hérité de sa grand-mère, un pseudonyme à consonance russe l'avaient aidé à être engagé dans une compagnie de ballets modernes, à cette époque où régnait le faunesque Serge Lifar.



France, Henri, Geneviève

1932 LA MER MÉDITERRANÉE

Grand-mère, celle qu'elles appellent « Grand-mère Bonbon » parce qu'elle possède une boutique de confiserie, vient d'écrire à ses enfants qu'elle a soixante trois ans, qu'elle n'a jamais pris de vacances et qu'elle souhaiterait partir avec ses enfants et ses petites filles. Les vacances étaient chose nouvelle pour la famille puisque ce n'était que l'année précédente qu'ils étaient partis en vacances pour la première fois de leur vie. France avait déjà neuf ans. Un ami basque qui était tailleur, venait de louer un nouveau local, logement et atelier, il demandait des conseils à Henri pour la couleur des murs et éventuellement pour des décorations un peu modernes qui pourraient séduire la clientèle. De projets en discussions, Henri a proposé de venir exécuter peinture et décoration, en échange, ils seraient logés à Saint-Jean-de-Luz.

La plage, le port, la porte de l'Église murée après le mariage de Louis XIV, tout est en place. Malheureusement, les filles ont la coqueluche et Saint-Jean-de-Luz se résume dans leurs souvenirs aux vieilles rues qui mènent chez l'infirmière pour leurs piqûres quotidiennes et tant redoutées ; les rues grises deviennent bleuâtres, verdâtres au fur et à mesure que leur peur grandit. Et même après avoir donné une poignée de main à la grosse mais brave infirmière, le chemin du retour est aussi triste, oui, c'est fait pour aujourd'hui, mais demain, ça recommencera... L'année suivante, il n'aurait pas fallu parler de Saint-Jean-de-Luz à France « Ah ça, Non ! »

La petite sœur, elle, avait bien joué sur la plage et pataugé dans les creux d'eau salée, tandis que France, terrorisée par les vagues, était restée tournée vers le muret qui limitait la plage. Tous les mètres, le muret était perforé de trous rectangulaires, une brique supprimée pour elle ne savait quel besoin de la construction. Dans ces creux, il restait des bouteilles cassées, des emballages de sandwiches à moitié mangés et des bouts de chiffons. C'était ça Saint-Jean-de-Luz pour France. Sa petite sœur, elle, s'était bien amusée, mais sa coqueluche l'avait laissée toute rétrécie, peut-être parce qu'elle avait beaucoup grandi.

GRAND-MÈRE BONBON

Alors cette année, Geneviève a une idée de génie : sa belle-mère n'oserait jamais aller bien loin de Paris. La Normandie ou la Bretagne elle accepterait, mais la Côte d'Azur, ça, elle n'irait jamais. Geneviève ne tient pas à faire cohabiter ses deux filles avec une grand-mère qui est obligée de panser matin et soir un abcès au cou. Et bien ? La grand-mère a été ravie à l'idée d'aller pour la première fois en vacances sur la Côte d'Azur qu'elle n'avait jamais vue. Geneviève et Henri proposent une visite à son médecin, ils évoquent à mi-voix leur crainte d'une contagion possible. Le vieux médecin semble imperméable à leurs soupçons : « Allez au bord de la mer avec vos enfants, ça fera beaucoup de bien à votre abcès ». Geneviève répète : « Docteur, j'ai deux petites filles ! », « Ça vous fera beaucoup de bien, vous verrez. »

France trouve que la Côte d'Azur c'est très différent de Saint-Jean-de-Luz, d'abord, elles n'ont plus la coqueluche, donc, plus de piqûres. Ça améliore bien les vacances. Mais comme ils n'ont pas beaucoup d'argent, l'hôtel « qui est très bien » dit Geneviève, est loin de la plage. Il faut marcher au moins une demi-heure dans une sorte de désert où les plantes sont terribles : des cactus piquants de tous les bouts, et des palettes qui n'ont l'air de rien, mais dès qu'on les frôle, on est piqué par des quantités de petites pointes. Geneviève passe tous les jours de longs moments à les enlever une à une de leurs mollets avec une aiguille désinfectée. Ah, elles font attention de se garer de tous ces piquants, le chemin de la plage en est tout gâté.



Mais la plage, ça c'est bien ! D'abord il y a ces drôles d'arbres avec des troncs comme des écorces d'ananas, et des plumets de palmes qu'elles n'ont jamais vus ailleurs que sur les images. Et il n'y a presque jamais de vagues ou seulement des ourlets blanchâtres qui se roulent doucement sur le sable. Henri dit à France de se mettre à plat ventre sur le sable chaud, il lui explique quels mouvements il faut faire, il compte : « Un, deux, et lentement, trois-a-a ». Puis elle entre dans l'eau tiède, elle s'allonge

pendant qu'il lui tient le menton, elle fait : un, deux, et trois-a-a, et Henri crie à Geneviève : « Elle flotte, elle nage ! » Le plaisir !... L'eau passe à droite et à gauche, elle glisse dans la douceur de cette eau un peu grasse de lichens. Elle est entrée dans le monde du plaisir. Elle ne fait pas seulement comme la petite sœur qui projette de grandes éclaboussures en traînant les pieds dans l'eau comme à Saint-Jean-de-Luz. Elle ne sait pas du tout ce que fait la petite sœur avec ses pâtés, elle, elle nage.

Geneviève coiffe ses filles dans leur chambre du premier étage quand elles entendent un cri anormal qui monte du rez-de-chaussée. Henri, c'est lui qui vient de crier, appelle Geneviève. Il vient de trouver sa mère morte, étendue par terre à côté du lavabo. Les deux fillettes restent immobiles à côté des barrettes, des peignes et de la brosse à cheveux. Le cri était tellement profond, il venait du ventre d'un homme, c'était le contraire d'un cri de naissance, c'était le cri de la mort de sa mère. Les fillettes ne savent pas grand-chose de ce qui vient de se passer, leurs parents leur ont annoncé la mort de leur grand-mère, puis ils les ont envoyées à la plage avec une famille amicale. Trois jours plus tard, elles ont vu leur père brûler au fond du jardin les habits de la grand-mère. Elle restera dans le cimetière de Fréjus qui domine la mer.

Et puis ils ont décidé de visiter la Côte d'Azur. Elles allaient avec un poids de tristesse, une tristesse floue, il y avait quelque chose de changé, mais leur grand-mère ne leur manquait pas vraiment, elle était absente comme pendant onze mois de l'année. Elles l'aimaient toujours bien, elle avait toujours été gentille, souriante, pas sévère, elle avait les ongles marqués de stries en longueur, elle sentait la rose fanée, elle s'était seulement évaporée... Les fillettes ne l'ont pas vue morte, elles n'ont pas vu le cercueil, ni assisté à l'enterrement, elle a seulement disparu, en douceur. C'est pourquoi elles ont réussi à voyager avec leurs parents, ébouriffées d'émerveillement : de palmiers en baignades moelleuses, de déjeuners au restaurant en glissements dans l'eau doucement salée.

*

Un jour, ils ont monté longtemps, beaucoup de marches pour arriver à une église qui s'appelait Notre-Dame de la Garde. Et là, France s'est sentie déroutée : d'abord, Geneviève a fait un signe de croix, France avait déjà vu des prêtres bénir des gens, mais Geneviève s'est agenouillée sur une chaise basse, elle a joint les mains et elle a dit des paroles que France ne connaissait pas. Elle a demandé quelles paroles elle devait dire, alors sa mère l'a emmenée dans un coin illuminé par des quantités de bougies, elle lui en achète une, l'allume à une autre et lui dit de la planter sur une pointe à côté des autres.

Pourquoi son père croise-t-il les bras sans rien dire comme Maman. Il y a donc des paroles et des flammes qui servent à quelque chose, mais à quoi ? France ressent comme un malaise qui va subsister longtemps.

Mais la Côte d'Azur est là, finis les petits déserts piquants, ils montent dans de beaux autocars, les avenues sont au niveau de la plage, on passe un muret et on se couche sur une surface sans menace de vagues, sans ce mur d'eau menaçant de l'Océan, sans ces gifles qui vous coupent la respiration.

Le plus extraordinaire, ce fut l'hôtel. L'adresse donnée par un voisin de table, les amena devant un hôtel ancien, mais fastueux, avec des sculptures au dessus des portes, un tourniquet en verre et un gardien galonné. Ils avancent avec quelques craintes qui se précisent quand ils entendent le prix des chambres. Ils vont pour faire demi-tour quand l'employé les rappelle : « Mais on peut s'arranger, on peut baisser les prix. » C'est là que les fillettes ont découvert le luxe. La petite chambre propre de l'hôtel de Fréjus était pourtant plus claire et plus gaie certes, mais ici tout sentait le luxe. Le plafond très haut, le papier peint, sombre mais en relief, les petits glands dorés. Pour se laver, il y a une baignoire, et merveille : un bidet volumineux sur son socle émaillé. Rien à voir avec l'espèce de haricot en tôle émaillée que Maman utilise à la maison à on ne sait quoi, puisqu'on a des gants de toilette pour se laver partout faute de douche et de baignoire. Et en plus, il a des robinets d'eau courante chaude et froide. France et sa petite sœur trouvent ce bidet idéal pour leur taille, elles font couler l'eau, elles trempent leurs pieds, elles donnent quelques claques à la surface de l'eau. Geneviève accourt pour calmer ces élans. Quel souvenir ! La Côte d'Azur ! Marseille et son hôtel de luxe. Elles en reparleront de la Côte d'Azur et de ce bidet à eau courante.

1934 LES BONBONS

On leur a acheté à chacune de vrais tabliers d'écolières en satinette noire, avec un empiècement et de gros plis plats. France dit que le boutonnage dans le dos n'est pas pratique ; quant à la petite sœur, elle n'a même pas essayé le tablier, depuis le mois d'octobre, elle est malade.



René, Grand-mère Bonbon, Henri, Charles



Geneviève, Germaine, France, Andrée, Marie-Élise Desponds

Après la mort de la grand-mère, il a fallu déménager à Paris pour s'occuper de la boutique qu'elle avait laissée. France a fait la rentrée scolaire seule dans ce quartier populaire de la rue Lafayette, où tout lui paraît différent, pas très désagréable, mais ce n'est pas le bonheur.

Dans son école de province, les murs étaient peints de couleurs gaies, on portait le tablier qu'on voulait et surtout, les filles n'étaient pas séparées des garçons par un mur de pierres sales. On n'était pas obligé de lancer le ballon par dessus le mur, afin qu'une maîtresse aille chercher une clé qui ouvre une petite porte, fasse passer avec suspicion la coupable qu'elle ne quittait pas des yeux tant qu'elle était dans la cour des garçons. Rien ne distingue cette vieille école des immeubles alignés rue Lafayette, sinon le drapeau poussiéreux et les inscriptions : « École de Jeunes Filles » et à côté : « École de Garçons », ils n'avaient pas droit à « Jeunes Garçons », eux. À l'intérieur, les murs sont vert foncé et marron, et le bois des tables est noir comme les tabliers des élèves. Dans cette vieille école, la maîtresse aussi est vieille, un chapeau de paille à bords plats écrase son large visage, deux touffes de cheveux blancs débordent à droite et à gauche. Elle porte des chaussures de petite fille avec des barrettes, mais sa robe à fleurs enveloppe un gros corps affectueux. France est contente de la maîtresse, des copines aussi.

Geneviève essaye de faire comme sa belle-mère qui vendait d'exquises confiseries en petite quantité avec un très petit bénéfice. Henri construit de mirobolants décors qui attirent dans la boutique de jeunes artistes fauchés et qui effraient les vieux fidèles clients. Devant le magasin, deux gradins supportent de gros bocaux de verre pleins de bonbons de toutes les couleurs. France sait que les garçons soulèvent les couvercles à grosses boules de verre et pendant que Geneviève est occupée avec un client, ils plongent vite la main pour filer avec une poignée de bonbons. Henri les a vus, Geneviève aussi, mais elle dit : « Pourquoi les plus pauvres n'auraient-ils pas autant de bonbons que les plus riches ? », Henri pense qu'on doit leur faire

comprendre qu'on ne doit pas voler. Le jour où France entend son père gronder très fort, elle se glisse de la cuisine à la porte de la boutique sa poupée dans les bras et regarde le garçon.

Non, elle ne peut pas critiquer son père, mais elle ressent un sentiment double et trouble : presque d'amour pour l'audace du garçon et de pitié pour ce qu'il doit cacher de sa faiblesse devant un homme plus fort que lui. Pour la première fois elle se sent femme. Elle voudrait pouvoir prendre la défense du garçon. C'est presque comme si elle avait assisté à une exécution, pourtant son père n'a pas touché le garçon, mais c'est terrible, elle ne sait pas pourquoi.

1934 LE PAPILLON DE DIAMANT

France ►

En revenant de l'école, sur le même trottoir, il y a une autre boutique avec une vitrine bombée montée sur deux pieds torsadés posés sur le trottoir. Cette petite boutique est pleine de rêves, on y trouve de tout : des fées de toutes les tailles, des nains, des monstres préhistoriques, de petites calèches, des insignes, des rouleaux de réglisse. Tous les enfants de l'école s'y arrêtent longuement, en parlent avec les camarades, énumèrent les avantages des différentes voitures ; quelques uns rentrent. France n'y entre jamais, parce que dans la famille on ne donne pas d'argent de poche aux enfants, on leur offre des jouets, des livres ou d'autres choses. France n'a même pas idée de rentrer dans la boutique, ça ne la prive pas, elle regarde.

Un soir, comme elles terminent leur dîner en compagnie d'une cousine de Geneviève, Claude s'est mise à étouffer. Geneviève la prend dans ses bras et crie à la cousine : « Va chercher un docteur, va vite ! » La cousine répond : « Ne t'affole pas, ça va passer », « Si, si, un docteur, vite, il y en a un en traversant la rue ! » Il est venu en quelques minutes, puis il est revenu le lendemain matin. Geneviève dit : « Ce médecin, il fonce comme un taureau contre la maladie ! » France regarde le dos et la nuque puissante du gros docteur, ses quelques touffes de cheveux frisés pointant à droite et à gauche de sa tête. C'est un ancien médecin militaire, il tutoie tout le monde, il dit à Geneviève : « Tu lui donnes ça et puis ça et puis tu ne négliges pas... » et à Madame Merlot, la femme de ménage : « Tu lui prépares une poche de glace, mais tu mets un lainage sur la peau. » Le lendemain, il est revenu avec un long, pâle vieux monsieur qu'il appelle « Professeur », qu'il écoute respectueusement et qu'il ne tutoie pas. Le Professeur a inventé un vaccin ou un médicament, mais ça ne convient pas à la maladie de la petite sœur.

Dans l'arrière boutique qui donne sur le Canal St Martin, et qui est à la fois la salle à manger et la chambre des filles, on n'ouvre plus les volets, la petite sœur a si mal à la tête qu'elle ne supporte pas la lumière. Les jours suivants, Geneviève se tient dans la boutique, assise derrière la caisse, les yeux dans le vague, elle est presque absente. France ne sait plus ce qu'elle doit faire, sa mère l'envoie jouer avec la fille de la concierge, elles jouent sur le trottoir, distraites par les péniches qui passent sur le canal, elle déjeune même avec la concierge. À l'école elle revit un peu, mais là elle fait n'importe quoi. Elle aligne des mots, des lettres, et on lui dit qu'elle fait des fautes, toujours des fautes. Elle est pourtant pleine de bonne volonté pour cette bonne maîtresse qui se désole plus qu'elle ne gronde. Pour les chiffres, c'est pareil, la maîtresse dit : « C'est faux ! » C'est pire qu'une faute ou deux, elle n'arrive pas à trouver le chiffre juste, le chiffre parfait, le seul vrai, la seule solution qui sauverait tout, elle est incapable de l'atteindre.

À la maison, France erre de la petite cuisine à la boutique, elle entend sa mère qui dit : « Madame Merlot c'est une femme pleine de... » elle n'entend pas de quoi elle est pleine, mais c'est d'une qualité inqualifiable. Elle pose les couverts séparément sur un torchon pour que la petite n'entende pas le bruit des couverts qui s'entrechoquent, le bruit lui fait si mal. *Si c'est si grave que ça, pense France, il faut faire quelque chose d'exceptionnel, de mieux que le médicament du Professeur.* Elle ne pense qu'à trouver cette chose qui aiderait sa sœur à guérir.



Elle fait le chemin jusqu'à l'école, elle en revient de même, sans même s'en apercevoir. Parfois, une camarade l'oblige à s'arrêter devant la vitrine bombée du petit magasin, la camarade commente un éventuel achat, France qui n'achète rien répond vaguement par politesse. Ce jour là, dans son angoisse, dans son obsession de l'acte décisif qui pourrait changer le destin, elle fut frappée par un objet, c'était ça ! C'est certainement celui-là l'objet bénéfique : un papillon de diamant qui jette de petits arc-en ciel quand on penche la tête à droite et à gauche. Elle court jusqu'à la confiserie où sa mère est encore derrière la caisse, la tête tournée vers rien. Elle doit l'appeler à plusieurs reprises : « Maman c'est un très beau papillon de diamant, il coûte cinq francs... » La mère ne comprend toujours pas, il faut lui répéter combien ça ferait du bien à Claude d'avoir ce papillon. Sa mère, enfin, ouvre le tiroir-caisse et sort la pièce avec une esquisse de sourire. C'est la première fois que France achète quelque chose et l'offre. À Noël, elles trouvent plein de jouets ingénieux, parfois fabriqués par leur père, mais comme elles n'ont pas d'argent, elles n'offrent rien à personne. Et là, fait exceptionnel, elle va offrir le papillon de diamant chargé de la force mystérieuse du don, un don ça fait certainement un effet, ça peut convaincre sa petite sœur que ça vaut la peine de rester avec eux.

Jamais elle n'a couru aussi vite, elle traverse la boutique et la petite cuisine, elle se précipite dans l'arrière boutique aux volets clos. Sa grand-mère maternelle est penchée vers la petite. France pose le papillon sur la poitrine de sa sœur, la grand-mère le prend dans ses mains pour le montrer à la petite aux yeux mi-clos. Elle dit combien ce papillon est merveilleux ! France se tient droite au pied du lit, elle est presque comblée, elle a presque atteint le but ; l'enthousiasme de sa grand-mère lui confirme qu'elle a bien fait l'acte nécessaire. La grand-mère attire France près du lit, pique le papillon sur le tablier noir et dit à la petite sœur : « Regarde comme il fera bien sur ton tablier noir quand tu iras à l'école », « *Ouf ! Elle ira à l'école, grand-mère l'a dit.* »

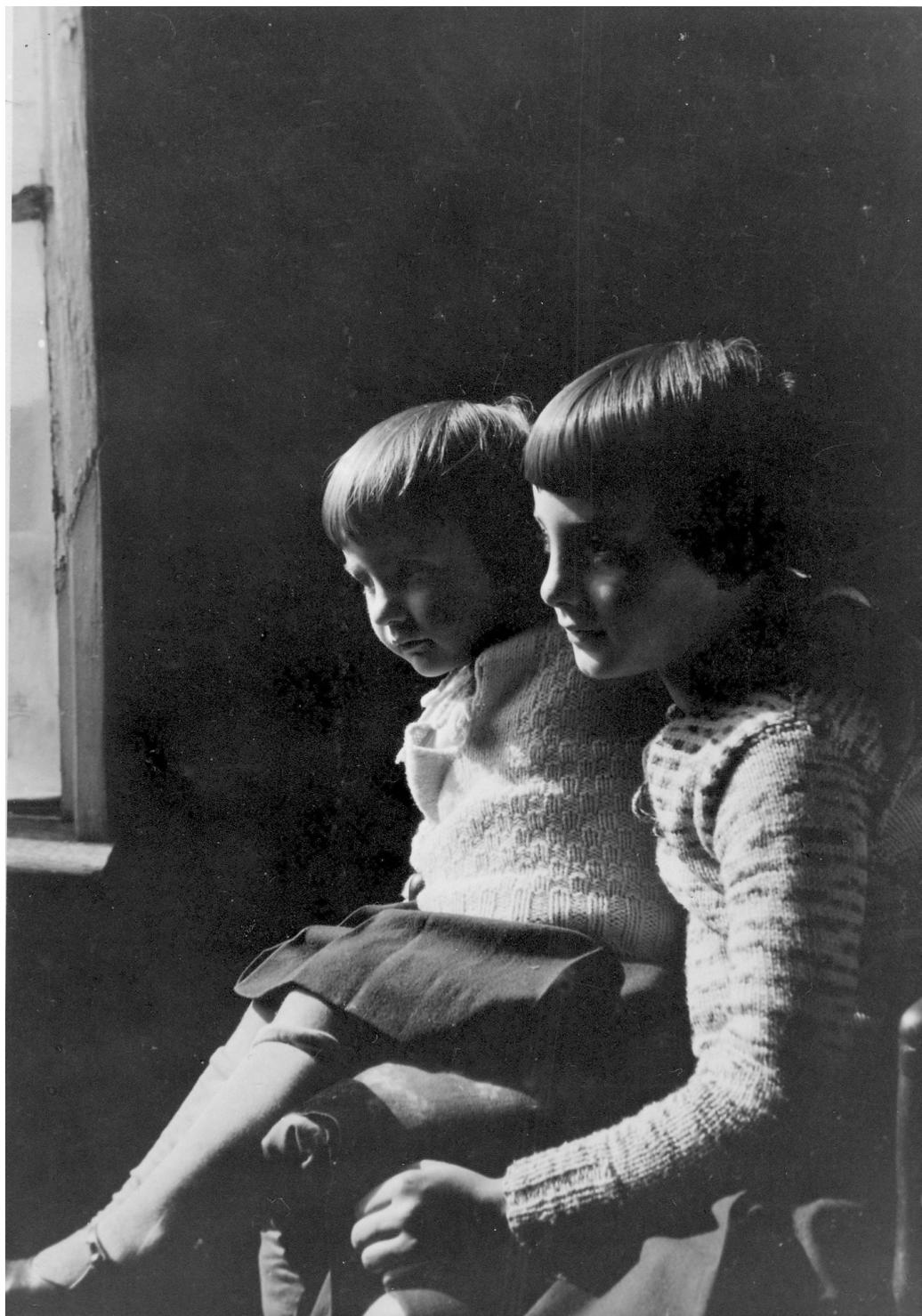
Puis France a dû suivre une Tante chez qui elle va vivre quelques jours, elle a juste le temps d'entendre sa mère qui dit : « Ce calmant la tue, et si je ne lui donnais pas, elle guérirait peut-être ? » La tante et ses filles lui montrent comment tisser des laines de couleurs. Enfin, ses parents sont venus la voir, elle leur montre ses tissages. A t-il été question de la maladie de la petite sœur ? Sa mère a-t-elle répondu : « Ça va, ça va... ». Après la visite de ses parents, France a demandé à sa tante pourquoi son père avait ciré ses chaussures en noir.

Le lendemain, ils sont revenus, sa mère l'a prise sur ses genoux et a dit : « Tu sais, elle serait restée aveugle et sourde, il vaut mieux qu'elle soit partie, c'était une méningite. » France se révolte et crie : « Mais avec qui je vais jouer maintenant ? » On peut jouer avec une petite sœur aveugle et sourde, mais pas avec une petite sœur morte. France se sent immédiatement honteuse et confuse d'avoir dit des paroles aussi infantiles par rapport à ce qui est arrivé à sa sœur. Sa mère ajoute : « Tu sais, le papillon de diamant que tu lui as offert, on l'a mis sur elle. *« Sur une chemise de nuit ? Sur une robe ? Ou sur le tablier noir ? »* Elle n'a jamais posé la question. France, elle, ne remettra plus le tablier noir, elle n'ira plus dans cette école, d'ailleurs son père a interdit à sa mère de s'habiller en noir Ils ont mis le lit de France dans leur chambre au premier étage et ont commencé une longue quête de médecins, de spécialistes pour enfants, de visites dans les hôpitaux où on lui a fait des examens de toute sortes. Elle a compris que la seule chose importante c'était d'éviter de mourir, même s'il y a un tremblement de terre, même si les gens tombent mourants à droite et à gauche, il faut tout faire pour, soi, ne pas mourir. Il suffit que France murmure une petite plainte pour une petite douleur, pour que sa mère la garde à la maison et appelle le Docteur à cou de taureau.

Elle ne joue plus, elle assiste sa mère, elles ne se quittent plus, l'une empêche l'autre de mourir.

Pour sa mère, la difficulté c'est de survivre dans sa tête, alors son père les emmène à tous les spectacles, voir Louis Jouvet, Charles Dullin ; presque chaque soir ils vont Boulevard des

Italiens. France est éblouie par les enseignes lumineuses, surtout par celles qui bougent. Mais là où elle est captivée et d'où ses parents ont peine à l'éloigner, c'est de la boutique de bijoux Burma, non pas qu'ils lui paraissent beaux, ni qu'elle en désire un, pas du tout, ce n'est pas la valeur, elle reste là, emplie d'elle ne sait quel sentiment... Ses parents l'arrachent à sa contemplation et ils prennent tous les trois un taxi pour rentrer. Ça c'est le luxe ! Ça console un peu.



Claude et France

1937 - DE LA RUE LAFAYETTE À L'AVENUE DU BELVÉDÈRE

Ils n'ont qu'une idée : quitter cette boutique, ce 230 rue Lafayette , où ils ont connu tant de chagrins. Ils ont mis des annonces. Un acheteur se présente, ils discutent du prix, se mettent d'accord, rédigent le compromis de vente, puis l'acheteur sort une feuille de papier à en-tête. Il dit : « Nous allons le faire taper à la machine, ce sera plus propre, signez donc là ! » Henri signe, l'acheteur part. En un quart d'heure Henri réalise qu'il vient de signer un papier blanc. Il appelle un ami, habitué au monde des affaires. L'ami l'accompagne chez l'acheteur. L'acheteur demande une grosse somme pour restituer le papier signé, ils discutent, ils font baisser la somme, Henri pose l'argent sur la table, l'acheteur prend un briquet pour brûler le papier, l'ami d'Henri entame une nouvelle discussion, l'acheteur lève la tête étonné, l'ami se précipite sur la lettre à demi brûlée, prend l'argent et entraîne Henri dehors, l'acheteur n'a pas le temps de réagir.

Henri va voir Jérôme Ferrucci, son ami avocat, il commence le récit de son aventure, Jérôme reprend : « Et tu as signé le papier en blanc ! » Henri le regarde étonné, Jérôme commente : « C'est un coup classique. » Au cours du procès, l'avocat de l'acheteur présente sa version des faits. Jérôme Ferrucci prend la lettre à demi brûlée, la lève devant le juge qui comprend tout de suite : « Gain de cause ! » Ils ont gagné, mais quelques jours plus tard Henri apprend que l'escroc est en fuite, ils seront obligés de payer les frais de justice.

Ce démêlé judiciaire a été une sorte de thérapie pour Geneviève et Henri, ils n'avaient pas le temps de trop penser à leur chagrin. Désormais, ils vivront à Paris, Henri fera le voyage Paris-Amiens. Ils ont tous les trois, visité les ateliers du 18ème arrondissement, ceux de la Porte du Point du jour et enfin celui de la Porte Brunet, avenue du Belvédère.





Antoine, Geneviève, Michelle, Henri

193 AVENUE DU BELVÉDÈRE – LA ZONE – L' ÉCOLE

Je n'ai aucun pays

Avant chaque déménagement, mon père disait : « Nous allons planter le décor. » Il partait avant nous et quand nous arrivions, tout était repeint avec des couleurs claires. Il y avait presque toujours une pièce en jaune, une fois la chambre des parents avait un papier peint grenu d'un rose pas trop vif, l'atelier était peut-être beige, simulant une grosse toile. Une fois, j'ai eu une chambre d'un bleu assez soutenu ; comme mon divan n'était pas un véritable meuble, les dessus de lit changeaient selon les appartements.

Les meubles fabriqués à la maison étaient en bois, en chêne clair, et pour leur chambre, en chêne cérusé. Ils avaient un véritable bois de lit avec un dossier en demi-cercle, et une coiffeuse également en chêne cérusé. Nous aimions cette clarté et cette propreté d'appartement depuis peu de temps. La plupart des appartements des autres nous apparaissaient vieillots et sombres. Les meubles en bois cirés foncés nous étaient insupportables, le seul beau meuble de mes grands parents, une armoire Lorraine, avait été cirée maintes fois ; mon père l'avait décapée à l'eau oxygénée et grattée, elle est assez claire mais on voit encore des traces de raclage.

Souvent, ces appartements avec atelier d'artiste étaient au dernier étage, au huitième, avec cette merveilleuse vue. Ils n'étaient jamais entrés dans un appartement si haut perché. Un immense atelier, la salle de bain fermée par des « vitres cathédrales » en mezzanine sur l'atelier, avec une baignoire. La chambre est au neuvième, la salle à manger et une minuscule cuisine au huitième. Le portrait de Claude est accroché au dessus du buffet, à côté de la salle à manger.

Un jour, un pigeon blanc est entré par la fenêtre et s'est perché en haut du tableau. Geneviève est toute émue, comme d'un signe du ciel où elle imagine sa petite fille.

De la fenêtre, ils voient une partie du ciel immense, et, devant eux, une butte (dite la Butte du Chapeau Rouge où se réunissaient les révolutionnaires ?) en fait, un terrain vague glaiseux et herbeux. Au fond, la cabane du vieux qui élevait des oies, à droite, au plus haut de la butte, une isba en rondins de bois où vit une famille polonaise ; plus bas, un commencement de boulevard déjà pavé qui s'arrête pile. En bas de la butte, à gauche, on voit l'avenue du Belvédère où passent les troupeaux de vaches que les hommes poussent vers les abattoirs de la Villette.

Quand elles aperçoivent de l'herbe, elles essayent de brouter et de grimper sur la butte, les enfants se dépêchent de grimper encore plus haut. Ils regardent les accompagnateurs taper sur les vaches égarées. Plus loin, une bâtisse ancienne qu'on appelle le pavillon de Gabrielle d'Estrée est situé dans les arbres. À gauche, les Moulins de Pantin et tout au fond, sur la hauteur, le Fort de Romainville, l'un des forts qui doivent défendre Paris contre les envahisseurs. Au bout de l'Avenue de la Porte Brunet se trouvent les fossés des anciennes fortifications qui entouraient Paris. C'est « la zone », là où les plus pauvres ont construit des cabanes en bois, en tôles, avec de vieux sommiers métalliques. À chaque orage, les fossés se remplissent d'eau et les mères posent les enfants sur les lits en attendant que les pompiers viennent pomper l'eau.

Geneviève accompagne France à l'école de la rue des Cheminets, où vont aussi les filles de la zone qui ont 14, 15 et même 17 ans, dans la classe du Certificat d'Études. Elle fait partie, comme dit la maîtresse, des « petites », c'est à dire de celles qui ont 11 à 12 ans dans la classe du Certificat d'Études. Elles ne sont que six. Quant aux grandes de plus de douze ans, elles doivent penser qu'elles n'ont plus rien à perdre et elles chahutent cette pauvre maîtresse qui se met à pleurer assise à son bureau. Les « petites » sont atterrées. Les autres jours, les grandes se contentent d'interpeller la maîtresse en faisant des allusions sexuelles qui stupéfient les petites.

Quand France raconte sa journée d'écolière, Geneviève ne reconnaît en rien sa bonne école primaire où elle a appris tant de choses.

LA PREMIÈRE COMMUNION DE FRANCE

Quelques mois plus tard, Geneviève déclare que France doit faire sa première communion et qu'elle doit aller au catéchisme. Henri n'est pas trop d'accord, trois années de catéchisme, « Ah ça non ! » Geneviève discute avec le Curé et obtient un rabais de deux ans. Déjà que France et une seule autre fille sont des filles « des grandes maisons », (les H.L.M des limites de Paris) - elles auraient bien dit : « Les filles du Château » - mais qu'en plus, elle aille au catéchisme... Rosa et Églantine, filles de communistes, ne la ratent pas. Cependant, un jour où la maîtresse exaspérée leur impose une retenue à l'heure de la sortie, elles s'écrient : « Madame, France va être en retard au catéchisme ! » Et la maîtresse désarçonnée les libère. Pour la première communion de France, Henri fait un beau décor dans l'atelier, c'est une belle fête.

L'ÉCOLE ET FRANCE

Dans son école, France ne fait pas beaucoup de progrès. Geneviève fait tout ce qu'elle peut pour l'aider, mais France n'aura pas le Certificat d'Études ! En revanche, elle réussit l'examen d'entrée au Lycée. La Maîtresse dit : « Vous verrez, au Lycée ça marchera. » France est ravie de toutes ces matières différentes, il a bien fallu, certes, que Geneviève apprenne les déclinaisons latines pour l'aider un peu, mais, à l'étonnement de Geneviève, France est une bonne élève.

[Carte postale : *Chers Miche et Blaise et tutti piccoli, vivement que vos enfants campent, vous viendrez au camp de Marina di Ravenna, vous aurez la plus belle plage pour bébés et à côté les plus belles mosaïques pour parents. Je me suis trompée de train à Milan, l'employé m'a mise sur un quai mais je n'ai pas dû comprendre l'heure, différente de ce qu'on m'avait dit à Paris, je me suis trouvée trois stations en arrière de Milan, la suite a été très inattendue, très réussie et beaucoup plus couleur locale que je n'aurais imaginé, me voyant baladée de voies en voies par de charmants employés qui portaient ma valise, je me demandais s'ils allaient me faire chauffer un train. A 300m de là, on a trouvé un train « exceptionnel » qui emmenait les colonies de vacances directement (je devais avoir trois changements) à Marina di Ravenna. Ils m'ont arrêtée à Ravenna après avoir partagé leur déjeuner avec moi. J'ai donc vu une colonie de vacances italienne avec des « vigilante » très pin-up et des enfants tout en blanc, chaussures, chaussettes, jusqu'au chapeau, pour 6h de train en bois, chauffé au charbon – et infirmière en voile et bas et chaussures blanches et une croix rouge de 40cm sur la poitrine, pas du tout l'allure de nos colonies. Maintenant poste restante à Genova.]*



*Germaine, Colette, Andrée
Zette, X, Geneviève, France, Lucie, Marie-Élise Desponds, Marie-Madeleine A, 29/5/1935*

À Paris, ils vont visiter les expositions, ils vont au théâtre. Henri fait partie du groupe de « l'art mural ». Il faut faire de grandes peintures murales pour le peuple et non plus des tableaux pour les bourgeois. Henri réalise des peintures pour l'exposition de 1937, dans le pavillon de la Somme.

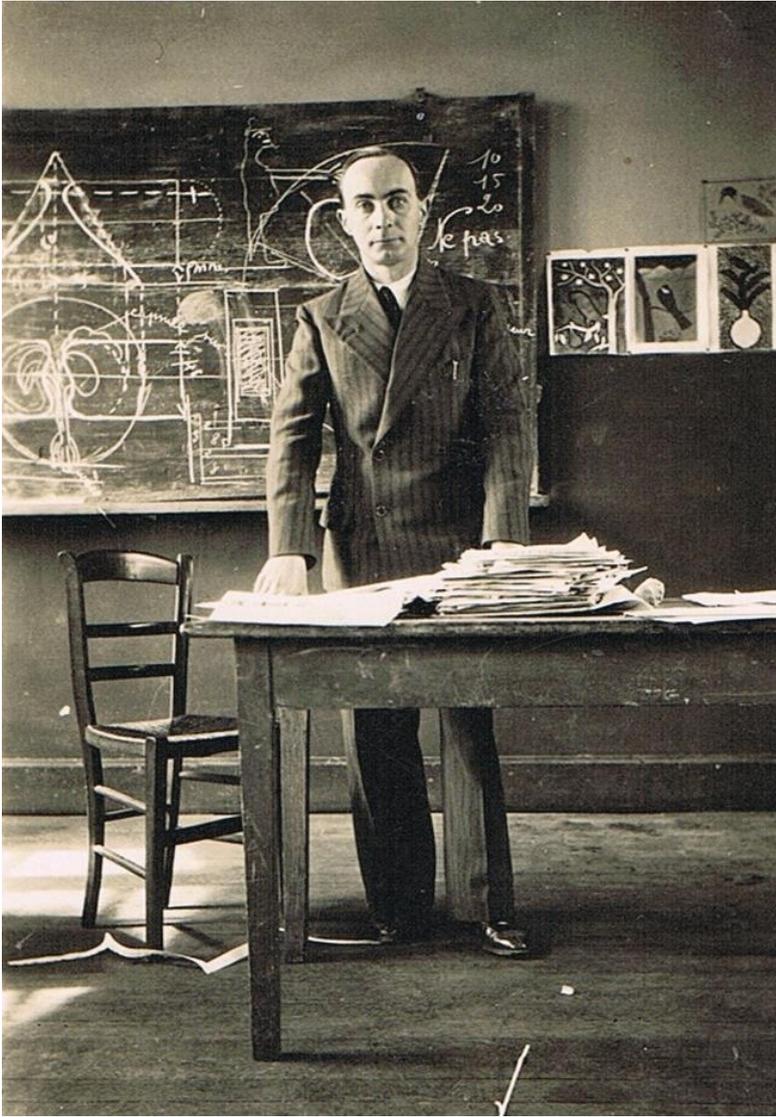
Pendant quelques mois, Geneviève a cherché du travail, elle a aidé une amie couturière. Elle essaye de compléter le salaire d'Henri. Il faut payer l'abonnement au train et deux nuits de chambre d'hôtel. Déjà, quand il vivaient tous ensemble, ils avaient des fins de mois difficiles.

Maintenant, l'un à Paris, l'autre à Amiens, Geneviève calcule, elle se prive, mais elle ne trouve pas de travail.

Et puis, elle a très envie d'avoir un autre enfant. Elle avait débuté une grossesse, puis fait une fausse-couche. Le gros médecin à cou de taureau lui dit : « Tu as déjà de la bouteille, tu as trente huit ans. » Enfin, elle est enceinte et toute heureuse. Elle l'annonce à la femme de ménage, Madame Kaloven, qui réplique : « Ah ! Ma pauvre dame ! C'est toujours comme ça, une soirée de sôûlographie...et on tombe enceinte ! »



Henri, Geneviève, Antoine



▲ Henri Lerondeau

▼ Andrée et Germaine Lerondeau et leurs maris, Jef et Henri



1938 NAISSANCE DE MICHELLE

Le 11 janvier 1938, ils appellent le gros médecin qui arrive accompagné de son assistant, un petit brun, juif italien chassé de son pays par le fascisme. Le gros médecin dit à Henri : « Mais, on n'entend rien ! » Henri, tout fier, répond : « Vous n'entendrez rien ! » Geneviève a appris à accoucher sans crier. C'est une belle petite fille qui a de longs cheveux noirs jusque dans le cou, ils ne tomberont pas mais ils continueront à pousser blonds. Le gros docteur la bouchonne énergiquement comme un poulain. Il la donne à Lucie qui la lange puis il la reprend et tous les langes glissent par terre : « Alors, grand-mère, tu ne sais plus langer un bébé ! » Le bébé s'appellera Michelle.

Michelle et France



Trois mois plus tard, le Docteur Pescarolo, qui aura un petit Henri Pescarolo en 1942, donne à Geneviève des directives pour la nourriture de Michelle. Geneviève s'écrit : « Mais, Docteur, j'ai l'habitude de nourrir mes enfants au sein ! » Il réplique : « Elle aura des éléments nutritifs plus variés. » En tout cas, cette alimentation lui réussit, elle est pleine de vigueur et de sa chaise haute, quand elle ne marche pas encore, elle plonge dans les assiettes de ses plus proches voisins pour prendre des petits pois ou des rondelles de carottes.

Quand Henri est à Amiens, Geneviève et France reprennent leur vie de grandes lectrices. Le père d'Henri, autodidacte, avait constitué une bibliothèque de livres à bas prix, toujours des œuvres complètes. France n'a plus besoin des textes choisis, elle annonce à sa mère : « On étudie Victor Hugo, Balzac, etc. » Toutes les deux attaquent les œuvres les unes après les autres et échangent leurs opinions.

En 1938, Henri concourt pour la décoration d'un grand panneau de peinture et de plusieurs petits dans le pavillon de la Somme dont l'Exposition Régionale se tiendra à Roubaix et à Tourcoing. Il gagne le concours pour le grand panneau et ses collègues de l'École des Beaux Arts pour les petits panneaux. Il doit se faire aider et engage un petit anglais d'une cinquantaine d'années qu'ils avaient rencontré à Fréjus : W.H.Horrox, en France depuis vingt ans, soldat pendant la guerre. Il a toujours le même accent de celui qui débarque d'Angleterre. Il est aussi prestidigitateur et enchante France en lui tirant du nez les objets les plus invraisemblables ; il a pour épouse une pianiste russe, on l'appelle « Babs ». Il est tout dévoué à Henri, assez habile pour peindre. Les panneaux de 1m60 x 10m sont fixés sur les deux murs de l'atelier. Impossible d'obtenir les avances promises par les organisateurs de l'exposition ; la toile, la peinture coûtent cher et Babs doit être payé. La dame qui vient vendre le bulletin paroissial à la maison est très intéressée par l'évolution des panneaux. Geneviève lui raconte que l'argent va manquer, la dame qui sympathise avec eux propose de prêter la somme nécessaire pour achever le travail. On inaugure l'exposition et tous les exécutants réclament aux organisateurs leur dû. Ils recevront un petit pourcentage de la somme totale.

1938 LA GUERRE

Au printemps 1938, les allemands entrent en Autriche et réclament les territoires des Sudètes. Henri et Paul sont mobilisés. Paul vient dire au revoir à Geneviève et Henri qui s'apprêtent à aller acheter un peu de linge et des chaussettes, si possible à crédit, chez le petit mercier juif de la Porte Brunet puisqu'ils ont dépensé leurs derniers sous pour la peinture murale. Le mercier fait crédit, et répète à tous ses clients présents : « Il faut la faire cette guerre ! » À l'angle du boulevard Serrurier, ils embrassent Paul qui part.

Les casernes étant pleines d'appelés, les pavillons de l'Exposition servent d'annexes aux casernes pour loger les soldats. Les 29 et 30 septembre, les accords de Munich sont signés et les soldats français démobilisés. L'année 1939 verra la disparition de la Tchécoslovaquie, le 23 août la signature du Pacte germano-soviétique et le 1^{er} septembre l'invasion de la Pologne et du couloir de Dantzig. Les français disent : « Mourir pour Dantzig ? » Le 3 septembre la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.

Paul repart pour l'Est, sur la ligne Maginot déclarée imprenable ; d'ailleurs, ils se battront encore plusieurs jours après l'annonce de l'armistice du 24 juin 1940. Henri est mobilisé dans la région d'Amiens, dans le château de Hautecloque (nom complet du Général Leclerc). Il doit dessiner des cartes dans un service de contre-espionnage chargé de détecter les espions qui transmettent des renseignements à l'armée allemande. Ils utilisent la « goniométrie », c'est à dire qu'avec trois postes d'enregistrement des communications, ils déterminent sur la carte où se

trouve le poste émetteur et peuvent le signaler au service chargé de les arrêter. Ce petit détachement est composé presque uniquement de scientifiques : le lieutenant est un jésuite, professeur de physique dans une école catholique, d'autres sont astronomes ou ingénieurs.

Henri écrit à Geneviève qu'il redoute que Paris soit bombardé et qu'habitante au huitième étage, elle n'ait pas le temps de descendre à la cave avec les enfants ; il lui conseille de rejoindre ses parents, Émile et Lucie, qui sont à Vichy. Émile a fait la saison d'été comme chef d'orchestre au théâtre de Vichy et ils y sont restés.

Les voyages ne sont pas faciles, les trains militaires passent avant tout et pour aller à Vichy, il faudra peut être changer plusieurs fois. Geneviève et les filles descendent du train en pleine nuit, c'est le black-out total, la ville est complètement noire, pas un hôtel signalé, même par une pancarte. Puis une porte s'entr'ouvre, un homme pénètre dans une maison, Geneviève s'est précipitée, elle ne lui a pas laissé le temps de refermer la porte et elles entrent dans une salle de café.

Derrière le comptoir, la patronne s'oppose immédiatement, non, elles ne doivent pas rester là. Geneviève qui tient Miche dans ses bras essaye de l'attendrir, elle la supplie de leur donner une chambre, l'autre finalement cède, elle les logera. Geneviève lui demande si elles pourraient dîner, on les fait entrer dans une salle où il n'y a que des couples tendrement enlacés. Geneviève dit à France : « Je comprends où nous sommes tombées... » Ces dames s'attendrissent devant Miche qui passe de bras en bras. Une fois dans la chambre, Geneviève cale la poignée de la porte avec une chaise et le lendemain matin, elles repartent sans encombre. Elles sont accueillies à Vichy par Émile et Lucie. France ira en autobus scolaire dans la ville voisine, Cusset, où il y a un collège situé dans un vieux couvent. Beaucoup d'élèves étaient des réfugiés, des parisiens, juifs pour certains, un polonais, un américain.

1940

Début 1940, on ne parle que des pauvres finlandais envahis par les russes ; puis les allemands s'emparent du Danemark, du littoral de la Norvège. Au mois de mai les Pays-bas, la Belgique et la France sont vaincus... Les belges, les habitants du nord de la France arrivent à Vichy, on les regroupe comme on peut. Au mois de juin, à l'heure du déjeuner, ils entendent Pétain annoncer la défaite de la France et l'armistice. Le désespoir est total.

On se demande ce qui va se passer, des voisins ont vu les soldats allemands se baigner dans l'Allier, ils traversent la ville. On parle d'une zone occupée et d'une zone libre de l'armée d'armistice. On raconte qu'une voiture allemande a passé la ligne de démarcation et que les soldats de l'armée d'armistice les ont reconduits à la ligne de démarcation : « Ah ! Mais, nous sommes encore chez nous ! » On entend dire qu'un Général de Gaulle demande aux français de le rejoindre. Comment ? On se pose la question.

Après sa démobilisation, Henri raconte qu'au Château de Hauteclouque le lieutenant a chargé quatre d'entre eux, dont Henri, de détruire des documents. Quand ils ont terminé, ils sont revenus dans la cour où étaient garées les voitures et là, la cour était vide, les autres les avaient oubliés. Avec une carte de la Somme derrière un calendrier des PTT, et un kilo de sucre, ils sont partis à pied, en évitant les routes encombrées de réfugiés et mitraillées par les avions allemands.

Après maintes aventures, se nourrissant au hasard des trouvailles, ils sont arrivés à Paris. Henri les a installés dans l'appartement avenue du Belvédère. Ils ont pris des bains, ils se sont nourris, ils ont dormi et sont allés demander à la première caserne qu'ils ont trouvée quels étaient les ordres pour leur petit groupe. Ils ont été envoyés dans la Drôme et après quelques jours, ils ont du rejoindre Marseille, Henri étant derrière un camarade en moto.

Arrivés à Marseille, Henri faisait des aquarelles sur le port, il réussissait à les vendre pour acheter des espadrilles et quelques objets indispensables pour ceux de son petit groupe. Henri arrive démobilisé à Vichy où se déplacent une quantité d'hommes connus, hommes politiques et autres. Puisque c'est Vichy qui est choisi comme capitale provisoire de la France, les députés sont réunis pour voter qui sera le chef de l'État, le Maréchal Pétain est élu. Geneviève et Henri ne songent qu'à rejoindre Paris alors qu'Émile et Lucie souhaitent retourner à Nice. Les voyages sont compliqués, le laissez-passer est long à obtenir, les transports sont désorganisés. Enfin, ils retrouvent leur appartement parisien.

Henri se présente au Ministère de l'Éducation Nationale où on lui dit qu'Amiens étant en zone interdite, les hommes en âge d'être mobilisés risquent d'être emmenés par les allemands, donc il vaut mieux qu'il reste à Paris. On lui attribue un poste au Lycée Louis le Grand.



Geneviève, Michelle, France

1941 - AMIENS

Michelle fut élevée dans les queues, queue le matin, à 5 heures, parfois avec Henri, pour 3 tomates bourrées de mie de pain et de quelques miettes de chair à pâté, queue l'après-midi pour 1kg de crosnes et 1kg de rutabaga – le premier mot de Michelle !

À Amiens, j'accompagnais Henri pour visiter une maison à louer, Maman était enceinte – elle voulait un garçon – et peu mobile. À ma grande surprise, les magasins étaient remplis de fruits, de légumes, et personne ne faisait la queue. Je demandais si on pouvait les acheter.

L'épicier me demanda : « Combien de kilos voulez-vous ? » J'ai peut être acheté quinze kilos de haricots en grains, tellement j'étais troublée. Ne sachant quoi en faire, je les étalais sur le sol d'une chambre.

En retournant vers la gare d'Amiens pour aller à Paris chercher Maman et Miche, nous avons vu un avion avec deux espèces de petits crayons qui flottaient en dessous. Henri me tire par le bras et me fait descendre dans une cave, c'était notre premier bombardement. Tous les mois, j'accompagnais Henri pour livrer des pieds de lampe en stuc (plâtre et colle) à une amie qui fabriquait des abat-jour, cela améliorait les finances familiales.

Les bombardements étaient de plus en plus fréquents. Un jour revenant à Amiens en train, nous avons traversé la gare de Longueau. Je me demande comment ils ont pu rétablir une ou deux lignes ; la gare, les embranchements étaient labourés par les bombes incendiaires, des locomotives étaient montées sur d'autres locomotives comme des taureaux sur des vaches.



France, Antoine, Michelle

1942 NAISSANCE D'ANTOINE

Geneviève et Miche arrivent, mais le déménagement reste sur une voie de garage, les parents d'une amie de Lycée nous hébergent. Geneviève décide de refaire un sommier avec de la toile à matelas. Nous clouons, nous tirons sur la toile. Ce n'était peut être pas une activité de femme très enceinte !

Geneviève sent que ce sera un garçon. Le lendemain, elle me dit : « C'est pour aujourd'hui, va chercher le médecin ! » Je vais prévenir la sage-femme et le médecin. J'éponge le front de Geneviève, la sage-femme guette le médecin par la fenêtre. Geneviève lui dit : « Regardez moi plutôt, il arrive ! » Je la quitte. Plus tard quand je reviens, elle me dit : « Il a regardé tout autour de la pièce, comme si il regardait où il était arrivé ; un peu plus tard, il a fait pipi et le médecin a dit : « La courbe est bonne, il est bien constitué, c'est un bel enfant pour un enfant de guerre ! » Les élèves d'Henri ont écrit sur le tableau : « Vive Antoine ! »



1944 BAC DE GUERRE

Vendredi 4 mai 1944

« Alors ? Ils sont en retard ? » murmurent les élèves ricanant, penchés vers leur voisin. Tous les vendredis matin à 8h30 : cours de Cosmologie, 8H35 : alerte, aujourd'hui : rien.

« Ah ! Ça y est ! » On referme les cahiers. On n'aura jamais entendu évoquer les étoiles que dans cette cave où le professeur tente de nous distraire des bruits extérieurs.

11 mai 1944

Vue l'intensité des bombardements dans la région d'Amiens, l'Inspection Académique ordonne la fermeture de tous les établissements scolaires. « Il serait souhaitable que les élèves soient éloignés des zones dangereuses. » S'éloigner ? Où ? Comment ? Il n'y a plus de transports !

Les américains pratiquent les bombardements en nappe, la flotte des avions couvre la surface à bombarder. Alors, quand ils se trompent... L'autre jour, ils ont couvert le cimetière de bombes. On a bien ri : « Morts deux fois ! » Et même une pierre tombale a traversé le toit, le plafond, et le plancher de la chambre du mari paralysé de Mme Bormans...

26 mai 1944

Oui, on s'est éloignés. Nous étions sous la « nappe »*. On a survécu. On a mis nos meilleurs vêtements sur notre dos, quelques objets dans le fond des voitures d'enfants, les enfants par dessus, et on a pris le grand boulevard circulaire. Au milieu du boulevard, c'est une foule lente, fatiguée, avec des grand-mères sur des brouettes ; sur les côtés, à l'emplacement des abris, c'est le chaos des corps et des dalles de béton.

28 mai 1944

Ailly sur Noye. Les parents couchent dans une petite pièce à côté d'un garage surmonté d'une grange à foin. Nous, les enfants, on dort au premier étage, recueillis par M. Maréchal, le patron du moulin. Première promenade dans les champs, un énorme avion surgit très bas, les deux bombes flottent déjà sous lui, il n'y a pas de danger pour nous, elles tomberont plus loin. On se couche, ça éclate, on est entourés de feuilles de missels, ça a du tomber sur la cure.

Depuis hier, le dépôt des locomotives a été déplacé à Ailly sur Noye !...

1er août 1944

Note administrative : « Comment organiser une deuxième session du baccalauréat, quand la première session n'a pas eu lieu ? » Réponse : « La première session du baccalauréat aura lieu le 25 août 1944, dans les caves du Palais de Justice d'Amiens. »

24 août 1944

Les seuls camions qui circulent transportent des bidons de lait. Ça n'est pas confortable un couvercle de bidon de lait, ce n'est pas commode de travailler sans livre. J'ai révisé la physique et la philo dans les cahiers de classe du notaire d'Ailly sur Noye, brave conservateur de papier.

25 août 1944

Le candidat « de Hautecloque », fils du Général Leclerc*, nous dit que son père est entré ce matin dans Paris, Ça se répète. À peine sommes-nous assis à nos places dans les caves du Palais de Justice que l'électricité s'éteint. « Prenez les tables et les chaises et installez-vous dans la salle des Pas perdus ! » Ce sont quatre allées qui entourent un jardin carré. À peine avons-nous lu les sujets que nous entendons des ordres hurlés en allemand. Des soldats portent des blessés sur des civières et vont les déposer dans le jardin central. Des profs s'approchent d'eux et leur disent : « Couvrez les blessés, il y a des jeunes filles ! »

Dès la fin des épreuves – il n'y aura pas d'oral – mon père me fait faire les dix-huit kilomètres d'Amiens à Ailly, à la boussole, selon les méthodes de la gymnastique naturelle qu'il avait apprise dans sa jeunesse : il fallait passer les petits ruisseaux directement sans chercher les ponts ; il me lance une corde dans les passages difficiles. Dès que nous voyons une maison, nous allons demander : « Où sont les américains ? » On nous répond : « Ils sont à quelques kilomètres. » Nous ne les rencontrons pas.

* La rue Périmony où nous habitions était juste à côté du nœud ferroviaire de Longueau, dépôt des locomotives.

* Là où Henri était mobilisé en 1939.

26 août 1944

Ailly sur Noye, 2 heures du matin : « Raus ! Raus ! » Des soldats allemands nous font sortir de nos lits. Nous avons le droit de prendre des chaises et de rester assis dans l'entrée avec les enfants sur les genoux. La maison est déjà complètement envahie, un blessé est étendu sur la table de la cuisine, un chirurgien s'apprête à l'opérer. Les officiers sont assis autour de la table de la salle à manger. Les soldats campent dans la grange à foin et dans le garage. La cour est pleine de voitures et de camions marqués de la croix rouge.

5H : Deux motocyclistes arrivent, ils parlent aux officiers. Ils repartent tous en quelques minutes. Nous les avons vus se replier, à pied, en voiture à cheval, à vélo, certains avec des pansements. La vache meugle désespérément, ils ont emporté son veau et aussi un jambon.

10H : Les troupes alliées arrivent. On teint des étoffes en bleu et en rouge pour faire des drapeaux. Un homme vient chercher son fusil dans la grange à foin pour aller défiler.

On est libre. La fête commence.

On peut rentrer chez nous.

Et j'ai même eu le bac !

APRÈS L'ÉTÉ 1944

Le Directeur du nouveau journal *Le Courrier Picard*, demande à Henri de dessiner le titre du journal.

C'est à cette période qu'Henri reçoit une convocation à comparaître devant un Comité d'épuration, comité présidé par l'Intendant du Lycée. Il faut dire que cet intendant est le seul collègue avec qui Henri avait eu des accrochages. Depuis des années, avant guerre, les innovations pédagogiques d'Henri dérangent ses plans : un jour, voyant un de ses collègues afficher des reproductions dans une classe, il lui avait demandé s'il avait acheté tout cela à ses frais ; le collègue lui répondit que les enseignants de chaque discipline disposait d'une somme X pour des achats de ce genre. Henri achète des reproductions de peintures et présente la facture à l'Intendant qui est furieux et qui ne lui a jamais pardonné cette dépense pourtant prévue par le Conseil d'Administration.

Une autre fois, Henri avait demandé au Commandant du Régiment de Cavalerie, s'il accepterait de lui prêter un cheval pour le faire dessiner par les élèves. Le Commandant lui a envoyé un soldat qui montait un cheval. Toute la matinée, les classes se sont succédé dans la cour pour dessiner le cheval, à la plus grande joie des élèves. Une autre fois, Henri avait acheté une paire de canards ; malheureusement, malgré les précautions qu'il avait prises, la pisse de canard avait coulé sur le plancher, autre drame pour l'Intendant.

Quelques professeurs étaient convoqués comme lui. Un des membres du Comité, l'Intendant peut-être, l'accusait d'avoir lu à ses élèves un texte d'un peintre japonais, alors que les japonais étaient les alliés des allemands. Henri dit lui avoir répondu que Katsushika Hokusai était un peintre du XVIIIème siècle et que son texte ne concernait que l'art du dessin. On lui reprocha aussi d'avoir attiré l'attention des élèves sur un portrait de Pétain accroché dans la classe, comme dans toutes les classes. Henri signalait que ses élèves travaillaient sur les caractéristiques des gravures sur bois et que n'ayant pas suffisamment de document, il leur avait montré ce portrait traité en gravure sur bois. On lui avait encore reproché d'avoir souvent fait le chemin du Lycée à sa maison en compagnie d'un collègue aux opinions pro-allemandes, c'était le collègue qui habitait le plus près de chez nous.

Un membre du Comité, authentiquement résistant celui-là, dit qu'on avait besoin d'enseignants tels que Monsieur Lerondeau. Il eût un blâme administratif et le nouveau Préfet lui proposa un changement de poste au Lycée d'Orléans. L'Intendant lui, irait au Lycée de Bordeaux, sa ville natale.

1954 DIX ANS APRÈS...ON SE SERAIT CRU...

On se serait cru sous un chapiteau de cirque où, sous un éclairage oblique, chaque membre d'une famille de saltimbanques répétait son rôle pour le prochain spectacle. Une fille en collant rose et maillot violet, accrochée à la barre, balançait deux fois son chausson sur le sol et lançait la jambe le plus haut possible, puis, à l'arrêt, déclamait quelques vers en vieux français. À côté d'elle, la tignasse bouclée, le front, le nez d'un guitariste rythmait les oscillations floues de ses doigts sur les cordes. Ses lèvres charnues intercalaient quelques mots archaïques dans les silences de la fille, en poétique souffleur qu'il était. Les doigts aplatis sur les cordes tenues muettes le temps d'un mot, soudain déferlaient en arpèges et plaquaient un accord. Parmi les debout et les assis affairés, un piqueur entouré d'étoffes multicolores lançait ses précipitations de machine à coudre.



Karen, Lucie, Michelle, Simone Bonnet, Geneviève, Paul

Une planche de bois posée sur des tréteaux supportait une cinquantaine de petits corps de laiton tortillé qui gisaient dans toutes les positions en attendant les mains qui leur attribueraient leur rôle, leur visage d'homme ou de femme, chaussures et mains à l'avenant. Un homme entra dans ce vaste chantier, les avant-bras repliés, les mains à hauteur des épaules, tenant deux dizaines de petits porte-manteaux chargés de toilettes 1860 qu'il accrochait sur un fil tendu.

La doyenne, Lucie, haut perchée sur quelque tabouret, ajustait capelines, canotiers ou shakos. Celui que tous appelaient le patron, Henri, ouvrait et fermait la porte d'une calèche à la taille de ces nains fil-de-ferreux. Puis, il collait sur la porte, des armoiries de coquillettes, de papillons et de tortillons.

Tous les mois, la famille plastico-théâtreuse de Lucie montait le décor artistico-alimentaire. Lors de cette festivité artisanale, amis et voisins agençaient, collaient macaroni, spaghetti et cheveux d'ange, qui pouvaient se transformer en jungle ou en temple du soleil, selon les souvenirs du dernier voyage organisé auquel avait participé la gérante de la succursale.

Cette année, c'était le centenaire de la maison mère *Rivoire et Carret*. Décors, costumes, mise en scène, la culture théâtrale de la famille trouvait son exutoire dans ces vitrines des Grands Boulevards.

Un grand blond lança à la danseuse :

- Te voilà le pied à l'étrier, théâtreuse de mon cœur ! Que joues-tu au Festival de Nîmes ?
- Une suivante dans Aucassin et Nicolette, je ne sais pas encore si je serai comédienne ou danseuse. »

Celle qui tenait apparemment le rôle de la patronne, Geneviève, portait un grand plateau chargé de sandwiches et de tasses à café, la nuit serait longue.

Une petite Karen, fille de Paul, fit irruption dans l'arène, baissa la tête pour passer sous le plateau de Geneviève à qui elle réclama de toute urgence le prix d'un billet de cinéma : « Il faut absolument que j'aie vu ce film, c'est à mon programme de catéchisme ! »

Elle avait compris que le meilleur argument pour obtenir le prix d'un billet de théâtre était, pour sa théâtreuse cousine, de déclarer que cette pièce était au programme du Centre d'Art Dramatique : « Ça s'appelle : Et Dieu créa la femme... » Le patron, Henri s'écria, ironique « Tu te trompes, si Dieu avait créé la femme... » Geneviève l'interrompit : « Ne commence pas à perturber cette gosse ! » La gosse en question hurlait déjà : « Mais si ! Dieu a créé la femme, c'est écrit ! »

L'aïeule, Lucie, aux frisures neigeuses – les neiges du Kilimandjaro comme disaient les enfants – intervint : « Mes enfants ! Ne vous en faites pas, tout ça c'est du théâtre ! »

Elle avait bien enregistré qu'à toutes ses déclarations approximatives, Henri amenait un correctif allégeant le théâtre : « Non, Maman, ce n'est pas le Général de Gaulle qui a dit : « Salut Ministres intègres ! » C'est Ruy Blas de Victor Hugo. C'est du théâtre ! »

La gamine grimaçait indignée : « Mais non. C'est pas du théâtre, c'est du cinéma ! »

La relève était assurée. Les uns danseraient, les autres joueraient de divers instruments, d'autres assureraient la poursuite des rayons de lumière, de couleurs.



